Brassard, Adolphe
Racisme meurtrier

PS
9453
R37R3

Purchased for the Library

of the

University of Toronto

out of the proceeds of

The John Squair French Library Fund

the gift of

John Squair, B.A.

Fellow, Lecturer, and Professor of French Language and Literature

in University College

A.D. 1883-1916

Ἀλλ' ἡδὺ τοὶ σωθέντα μεμνῆσθαι πόνων

—*Euripides*

Un choix de romans de bons auteurs canadiens

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/racismemeurtrier00bras

RACISME MEURTRIER

ADOLPHE BRASSARD

Racisme meurtrier

ROMAN

APOSTOLAT DE LA PRESSE

310 est, rue Craig
MONTREAL, Qué.

250 nord Boul. Saint-François
SHERBROOKE, Qué.

661924
11. 7. 57

PS
9453
R37R3

RACISME MEURTRIER

— Hé ! père Dominique, ça va la pêche ?

Dominique Hunault serra sa pipe entre ses dents.

— Je déteste qu'on m'appelle le père, ou le bonhomme comme disent parfois les gens de Marsoui, et ceci compte pour toi, Roch Pichard.

Roch Pichard, un homme de quarante ans, bâti en athlète, les yeux minces, fixa son regard fouilleur de douanier sur le pêcheur comme s'il eût voulu lui dire : toi, un jour, je t'aurai.

De dix ans plus âgé que Pichard, Dominique Hunault était de la même stature robuste que le douanier et paraissait aussi jeune : de là sa remarque qu'il détestait se faire appeler le père ou le bonhomme.

Des mouettes et des goélands plongeaient ou se posaient sur les vagues, pour remonter ensuite dans l'espace et leurs ailes blanches se mêlaient aux rayons du soleil qui doraient la côte de Gaspé.

Les deux hommes se trouvaient sur la grève; et ni l'un ni l'autre ne portait attention à la falaise, aux rochers vertigineux taillés en précipice et qui faisaient autour d'eux un spectacle d'une sauvage et grandiose beauté.

— Je t'aide à amarrer ta barque, Dominique ? offrit Pichard, les jambes écartées, les mains dans sa ceinture

de cuir qui retenait la pochette d'un revolver sur sa hanche.

— Le pêcheur n'a pas besoin des services d'un mouchard.

Pichard eut un sourire qui montra ses dents courtes et pointues.

— Soupçonneux, hein ? dit-il, en flattant la gaine de son revolver.

— Non, mais peut-être ennuyé de ta ponctualité à être là chaque matin quand j'arrive de ma course en mer.

— Course nocturne que tu affectionnes depuis quelque temps, depuis deux mois pour préciser.

— Tu es bien au courant, c'est la preuve que tu m'espionnes.

— Ton honorabilité reconnue te met à l'abri de tout soupçon. Les gens de la côte savent que tu es un honnête homme.

— Tu n'habites pas la côte. Et ceci t'exclut de ceux qui me savent honnête.

— Je crois avec les autres à ta bonne réputation.

— Et cependant tu me guettes comme si j'étais un malfaiteur.

— Si je te guette, c'est sans me cacher puisque je t'attends ouvertement sur la grève.

—Ça, c'est le matin. La nuit, tu te faufiles entre les rochers pour te blottir dans une infractuosité de la falaise comme un chien de chasse à l'affût.

— On dit à Marsoui que les pêches de Dominique Hunault sont très abondantes depuis le début de l'été.

— La chance n'est pas égale ; je reviens ce matin avec deux morues. Les veux-tu ?

— Et t'en priver ? Ta fille, Sara, attend ce poisson qui fait le plat de résistance de tes repas.

— Le menu de ma table est le même que celui de

tous les pêcheurs de la côte. C'est nutritif mais sobre comme aliment, quand je connais un douanier qui se paie le luxe de filets mignons arrosés d'alcool de contrebande de l'île St-Pierre-et-Miquelon.

— Que veux-tu dire fit Pichard, ses yeux minces brillants comme une lame.

— Je crois qu'il serait préférable que tu cesses la surveillance dont tu m'honores.

— C'est un conseil ?

— Ou un avertissement, comme tu voudras.

— Il y a du mystère dans ta vie depuis un certain temps, Hunault.

— Et guère de propreté dans la tienne depuis toujours, riposta le pêcheur en fixant Pichard.

— L'accusation est gratuite et reste à prouver.

— J'habite la côte depuis mon enfance, et au contact d'une même population on s'habitue à toiser son homme.

— Et à se faire inutilement des ennemis.

— Je ne te crains pas.

— Moi non plus. Et j'aimerais savoir comment tu réussis, seul, des pêches qui nécessitent au moins deux solides gaillards.

— Si la chose t'intéresse, viens avec moi.

— Combien serons-nous alors dans ta barque ?

— Toi et moi.

Et sans plus s'occuper de Pichard, Dominique Hunault se mit à escalader le sentier abrupt de la falaise. Il marcha une vingtaine de minutes lentement, puis hâta le pas pour s'arrêter sur une sorte de promontoir non loin de sa maison d'où la vue s'étendait à l'infini sur la mer. Après un rapide coup d'œil circulaire, il disparut, comme avalé par un couloir taillé dans le roc dont l'entrée était cachée par des broussailles enchevêtrées. Le couloir était sombre, humide, mais Dominique le suivait sans hésiter, en homme qui connaît les lieux.

Au bout de cent pieds, le couloir remontait brusquement pour s'ouvrir sur une caverne. Dominique imita le cri de la mouette. Un homme sortit de la caverne, un homme jeune, bien découplé, très blond, le regard vague, désabusé. Pour tout vêtement, un pantalon de grosse toile à mi-jambe retenu à la taille par une corde deux fois enroulée à son corps.

Un court dialogue s'engagea.

— Il vous faudra être plus prudent, Max.

— Je suis fatigué d'être prudent, monsieur Hunault.

Sa voix devait être douce, mais elle était rauque en ce moment, hachée, métallique.

— Avez-vous encore de la nourriture ? demanda Dominique.

— J'ai tout ce qu'il me faut, je vous remercie, monsieur.

Il s'appuya au roc de la caverne.

— J'ai tout ce qu'il me faut hormis la liberté de vivre la vie libre des hommes. Je suis traqué comme un criminel et je ne suis pas un criminel. On me hait sans me connaître et c'est avec joie que l'on m'abattrait, faute de pouvoir me capturer.

— Ne dramatisez pas trop votre position, Max.

— Ma capture est mise à prix, mais on ne me prendra pas vivant.

— Vous n'avez pas le droit de vous enlever la vie.

— C'est tout ce que je possède et je ne puis en disposer ?

Il se prit le front à deux mains, puis ses bras retombèrent chaque côté de lui dans un geste découragé.

— Cinq mois que j'erre comme une bête traquée, fuyant la nuit, me cachant le jour, échappant de justesse à ceux qui me poursuivent, n'osant m'approcher des habitations, par crainte d'être reconnu à la description que l'on donne dans les journaux, que l'on affiche dans les gares, les bureaux de poste et autres places publiques.

Vie de paria, mais le paria garde son nom véritable, c'est à moi, c'est mon bien, on n'y touchera pas. Le nom qui apparaît sur les affiches qui donnent ma description, n'est pas le mien. Mon nom de famille n'ira pas à la pâture publique, c'est ma consolation. Mais ne croyez pas pour cela que j'hésiterais à me tuer si je me voyais sur le point d'être pris. Parfois je dois résister à l'envie de me livrer pour me donner une raison de suicide. Qui veut que je vive ! La société me pourchasse et ma mort lui serait un soulagement.

Il eut un rire désabusé.

— Oh ! c'est que je suis un être dangereux, mon crime est d'avoir déjoué les gardiens qui me tenaient captif ! Je n'avais pas le droit de briser mes chaînes; de là, l'affront à mes geôliers, et l'on met autant d'orgueil que de haine à me capturer.

— Et l'on ne réussit pas.

— Ce n'est déjà plus une chance.

En ce moment un coup de feu retentit. Les deux hommes s'enfoncèrent dans la caverne d'environ dix pieds de profondeur, garnie d'un lit de branches recouvert d'une couverture de laine grise. Près de cette couche, une cruche d'eau potable, une boîte de bois qui laissait voir un pain et des conserves, un paquet de thé entamé. Sur la boîte, un réchaud à alcool, une chandelle, et plus haut sur la muraille, un petit crucifix. Dans un coin, une paire de bottes à fortes semelles, un paletot, un fusil, une pile de livres, quelques journaux.

Un second coup de feu éclata et se répercuta, difficile à répérer quant à l'endroit d'où l'on tirait.

— Qu'est-ce ? demanda le jeune homme en se roulant une cigarette.

— Un chasseur sur la grève, il gaspille ses balles sur les pluviers.

— Je lui ferais un meilleur gibier.

— Je vous défends de vous exposer.

— Cette retraite est-elle connue ?

— Oui. De vous et de moi.

— On pourrait la découvrir.

— Les pêcheurs ne viennent jamais dans ces parages que défend une légende effroyable. Le diable, sous la forme d'un élégant cavalier, aurait séduit une jeune fille pour l'entraîner sur le rocher qui surplombe ce couloir et l'aurait torturée de sa fourche rougie au feu de l'enfer. Les jours de tempête on entend gémir la malheureuse, ses plaintes sont plus fortes que le fracas des vagues sur la falaise.

— J'ai entendu ce bruit qui ressemble à des gémissements, mais il est causé par le vent qui s'engouffre dans ce couloir.

— La croyance populaire lui donne une signification surnaturelle qu'il ne faut pas détruire; c'est votre protection.

— C'est une croyance bien naïve par ce temps de sous-marins et d'avions.

— La croyance n'est plus que pour quelques-uns. On doit être prudent, je le répète. Pichard se doute de quelque chose et nous guette jour et nuit.

— Je l'ai plus d'une fois tenu en joue, celui-là, dit le jeune homme avec un regard à son fusil. Ce matin encore je l'ai visé et je sais que ma balle lui aurait fracassé la tête.

— C'eût été un crime inutile qui vous aurait chargé de remords, un poids que ne connaît pas votre conscience.

— C'est le fugitif qui aurait tiré.

— Surveillez le fugitif et qu'il reste honnête. C'est à votre honnêteté, à votre droiture que j'ai porté secours quand je vous ai trouvé exténué sur la dune.

— Vous êtes bon, vous. Votre bonté est ma seule consolation. Comment pourrai-je jamais vous prouver ma reconnaissance pour tout ce que vous avez fait pour

moi ! Si l'on savait l'aide que vous me donnez depuis deux mois, vous seriez jeté en prison.

— Aussi, pour m'éviter ces ennuis, vous allez être obéissant. Il ne faut plus que vous veniez dans ma barque la nuit.

— Mais c'est la seule chance que j'ai de vous être de quelque utilité et de vous rendre, par mon travail, les bontés que vous avez pour moi !

— On s'étonne des pêches que je rapporte le matin. Il n'y a pas une heure, Pichard me faisait remarquer qu'il fallait au moins deux hommes pour les captures de poisson que j'offre au marché tous les jours.

— Pichard ! Lui ! toujours lui !

— Ce serait dangereux de revenir avec moi en mer. Pichard est aux aguets, il peut découvrir où nous accostons pour vous permettre d'atteindre cette caverne, et vous seriez perdu.

— Alors, c'est la fin.

— Non.

— Si. Un des deux doit disparaître. Il périra ou je périrai. Je vais de ce pas le rencontrer.

— Vous êtes fou !

— Pichard a pour lui la loi, mais j'ai pour moi la justice que Dieu veut dans le cœur des hommes. On verra qui l'emportera.

— Ce serait tenter la Providence ! Et vous n'avez pas le droit, Max, quand s'offre peut-être pour vous une chance de salut.

— Peut-être ; c'est encore l'incertitude. J'en ai trop eu de ces fausses lueurs d'espoir.

— Depuis trois jours, il y a un navire argentin amarré dans le port de Gaspé. C'est un cabotier d'assez fort tonnage. Vous pouvez atteindre le port dans un temps relativement court.

— Et d'une bête de caverne devenir un rat de cale.

— Vous refusez ?

— Non, je vous obéirai.

— Vous dites cela comme si je vous imposais un ordre.

— Je sais que vous agissez en la circonstance dans mon meilleur intérêt.

— L'Argentine observe dans cette guerre une neutralité suffisante pour assurer votre sécurité.

— A condition que j'atteigne ce pays, et pour cela, je dois prendre le navire que vous me désignez.

— Je vous l'indique mais ne vous oblige pas à le prendre.

— Je partirai ce soir à la nuit tombante.

Le jeune homme s'approcha de Dominique Hunault et lui tendit la main.

— Adieu, dit-il, et pour votre charité à me secourir, que Dieu vous garde et vous bénisse.

— A la nuit tombante, je vous attendrai avec ma barque à l'endroit que vous connaissez.

— Vous voulez me prêter votre barque ?

— Oui.

— Mais qui la ramènera à Marsoui ? Mon voyage d'aller ne comporte pas de retour.

— Le pilote qui vous conduira à Gaspé reviendra à Marsoui avec l'embarcation.

— Vous ?

— Moi.

— Je refuse ! Vous ne pouvez risquer cette aventure.

— Je ne la risquerai pas, je vais l'accomplir.

— C'est impossible, monsieur, je ne puis accepter que vous veniez avec moi.

— Pourquoi ?

— Il peut vous arriver malheur.

— Je connais la mer.

— Mais qui ! quoi ! me dira que vous êtes revenu à Marsoui sain et sauf ! L'incertitude où je serai quant à votre sécurité me sera intolérable.

Il baissa la tête.

— Je ne puis, à ma détresse, ajouter l'angoisse de ne pas savoir ce que vous serez devenu après m'avoir débarqué au port de Gaspé.

— Vous partirez avec moi, Max, ou vous ne partirez pas du tout.

— Bien.

— Ce sera pour onze heures ce soir.

— Je serai à l'endroit indiqué.

Il regarda la caverne.

— La place est à louer, dit-il, moi, je vais à mon destin.

— Il vous sera favorable cette fois, vous verrez.

— Oh ! mais j'ai pleine confiance, fit-il, les dents serrées, toute ma vie j'ai été choyé du destin, un favori du sort. La bonne étoile qui a présidé à ma naissance, toujours, aimablement, a guidé mes pas en éclairant ma route. Choyé du destin, favori du sort, aimé de mon pays et maudit des hommes. Tout m'est donné. Qu'ai-je à me plaindre ? A vingt-huit ans, l'exil assure mon avenir.

— Ce n'est que pour un temps, mon pauvre ami. Cette terrible guerre est terminée par l'écrasement de l'ennemi dans Berlin.

— Les vainqueurs sont durs pour les vaincus.

— C'est la loi de la guerre.

— Elle prévaudra pour le déserteur que je suis.

— La fin des hostilités commandera une amnistie pour ceux de votre situation.

— Pas dans mon cas, et vous savez pourquoi. J'ai pu, jusqu'à présent, échapper à la prévôté militaire, mais plus libre, précisément par la fin de la guerre, elle se lancera à mes trousses avec plus d'ardeur que jamais. Etrange mot que la liberté, mot plus étrange encore que celui de la dignité de l'homme. On voulait un monde meilleur par des moyens de meurtre et de tuerie et les

résultats sont là, dans la désolation des ruines universelles, dans la haine et la vengeance des peuples. Belle fraternité en vérité qui dresse des gibets et des potences sur les canons qui fument encore. Oh ! il y a des millions de coupables, mais les juges qui les jugent et les condamnent sont-ils innocents ? Des pelotons d'exécution préparent mal les traités et des cordes de pendus ne tissent pas la paix. Déjà le soupçon et la mésentente président aux conférences des vainqueurs, c'est le désaccord dans la curée, la cruauté qui déchire, la convoitise sur les dépouilles des vaincus. Deuxième Grande Guerre, et la dernière en attendant la prochaine. La vie ne vaut pas grand-chose et qu'ai-je à vouloir sauver la mienne ?

Un bombardier quadri-moteur survolait le rocher à une assez faible hauteur. On distinguait sa colossale structure et le vrombissement de ses hélices emplissait l'espace d'un grondement menaçant.

Max regarda l'appareil dont la lourdeur pesait dans le ciel et voilait la lumière.

— Science et progrès, dit-il, sarcastique, l'oiseau métallique est énorme et puissant, et la vie de son cœur est dans son ventre qui renferme la mort.

Dominique Hunault sortit de la caverne.

— Vous partez, monsieur ?

— Je dois aller au village pour les provisions dont nous aurons besoin cette nuit.

— Ah ! oui, manger et être fort dans la fuite.

Le pêcheur s'engagea dans le couloir, Max le suivit du regard.

— Mon seul ami, dit-il, et il va . . . Ah ! fatalité !

Quelques minutes plus tard, Dominique Hunault écartait soigneusement les broussailles qui cachaient l'entrée du couloir. Il resta un moment à l'abri des branches, regardant à travers les feuilles si rien de suspect ne s'offrait dans les alentours. Rassuré, il descendit le chemin pierreux et prit la direction du village de Mar-

soui. C'était une course d'au moins trois heures, car il lui faudra flâner au village, causer avec les pêcheurs, fumer sans se presser pour détourner les soupçons immanquablement éveillés, s'il se hâtait trop de faire ses achats. Il savait que Pichard avait semé le doute contre lui en disant que ses agissements étaient louches depuis le début de l'été, et qu'il fallait se méfier d'un homme dont les réponses évasives le cotaient défavorablement auprès des douaniers et autres officiers de la loi. Et cette méfiance à son égard ne prévalait pas seulement parmi la petite population de Marsoui, Pichard avait vu à l'inspirer dans les autres villages de la côte.

Dominique Hunault avait pourtant bonne réputation parmi les pêcheurs qu'il connaissait presque tous par leur nom, mais Pichard avait aussi du prestige et on le craignait. Le douanier était une autorité à ne pas braver, et l'on préférait se taire ou garder la neutralité devant ses accusations contre Hunault plutôt que de les discuter avec lui.

Dominique se souciait peu du sentiment plus ou moins hostile qui l'attendait à Marsoui. Il partit donc pour le village sans arrêter à sa maison quoiqu'il eût passé à deux arpents peut-être de la porte.

LA MAISON DE DOMINIQUE HUNAULT

C'était une maison de bois solide, brunie, comme cuite par le sel des embruns. Bâtie loin de la route, à l'abri du regard des passants, à deux jets de pierre du couloir qui aboutissait à la caverne que nous savons, elle offrait les deux étroites fenêtres de son pignon à la mer entre une échancrure des pics de la falaise. Basse de toit, trapue, elle paraissait petite par comparaison du rocher vertical auquel elle s'adossait et qui lui faisait un contrefort d'au moins cinquante pieds de hauteur. On y accédait par deux portes : celle du pignon, que commandait un perron de deux marches, et celle qui s'ouvrait en arrière, en encoignure, à deux pieds du rocher. De cette porte on pouvait gagner la grève, mais à ses risques et périls car la descente était une suite de roches en éboulis guère invitante avec la mer qui grondait cent pieds plus bas. On pouvait toutefois s'y aventurer pourvu qu'on eût le pied solide et qu'on ne fût pas sujet au vertige.

Dominique Hunault avait bâti cette maison de ses mains, il y avait vingt-cinq ans, soit à l'époque de son mariage; mariage de pêcheur ni heureux ni malheureux; existence sans autre ambition que de vivre sans trop de misère, acceptant son lot de joies et de chagrins sans beaucoup de démonstrations. Mais Dominique Hunault

avait connu du bonheur à la naissance de son enfant, une petite fille qu'il trouvait belle comme un ange. La mère mourut alors que la fillette avait dix ans. Son père la mit en pension au couvent de Gaspé, et Dieu sait les privations qu'il s'imposa pour la faire instruire.

Svelte, très brune, les traits réguliers, Sara Hunault aimait la Gaspésie et connaissait admirablement son histoire et ses légendes, Cette belle Gaspésienne adorait la mer et vouait à son père une affection profonde et une reconnaissance non moins grande pour l'instruction qu'il lui avait donnée. Il n'y avait pas de secret entre le père et la fille. Ils vivaient l'un pour l'autre, confiants en Dieu qui leur gardait la santé ; confiants dans la mer qui assurait leur subsistance.

Cet après-midi-là, vers quatre heures, Sara était occupée à nouer les mailles d'un filet de pêche, mais son travail n'avançait pas vite sous la chaleur accablante. Aucune brise ne venait du large, et le rocher qui s'élevait, vertical, derrière la maison, chauffé à blanc par le soleil, augmentait la température étouffante de la maison.

La jeune fille repoussa son ouvrage, appuya sa tête sur ses bras repliés sur la table et ferma les yeux, heureuse du sommeil qui prenait ses yeux. Elle s'endormit en songeant qu'elle pouvait dormir longtemps car son père ne serait pas de retour de Marsoui avant la brunante.

Cinq minutes s'écoulèrent, et tout à coup, Sara se redressa assurée d'avoir dormi une heure, et fut toute surprise de voir qu'il faisait grand jour et que le soleil marquait toujours le même angle de lumière sur le perron. Elle se leva de sa chaise, complètement éveillée, et allait reprendre son travail quand elle crut entendre des pas à côté de la maison. Elle prêta l'oreille, jeta un coup d'œil par la fenêtre et ne vit personne. Mais au même instant, on frappa à la porte d'arrière dont on

ne se servait pour ainsi dire jamais. Intriguée, mais nullement effrayée, la jeune fille s'empressa d'ouvrir et sa figure s'éclaira d'un sourire.

— Ah ! c'est vous, monsieur. Veuillez entrer, je vous prie.

— Vous m'accueillez comme si vous me connaissiez, mademoiselle. J'avoue que je ne comprends pas.

— Oh ! ce n'est pas très compliqué. Mon père m'a souvent parlé de vous, et d'après la description qu'il m'a faite, je n'ai pas hésité à vous reconnaître.

— La description que l'on accepte ici s'accompagne de sympathie. Ce n'est pas la même chose dans les journaux où l'on me représente comme le fuyard que l'on doit prendre mort ou vif.

Sara lui désigna une chaise mais il resta debout, remerciant d'un signe de tête.

— Non, mademoiselle, je ne puis m'attarder : ma présence pourrait vous causer trop d'ennui.

— Que craignez-vous ?

— Tout et rien. Le monde me rejette.

Elle ferma la porte et tira les rideaux des fenêtres. Une lumière tamisée éclaira la pièce qui devint presque aussitôt plus fraîche.

— Voilà qui est mieux, dit-elle, la porte fermée arrête la chaleur sur le seuil, et les rideaux tirés défendent des regards indiscrets.

— Votre hospitalité est confiante, dit-il, en acceptant cette fois la chaise qu'elle lui offrait.

Il portait l'habit du pêcheur, une chemise de couleur neutre, des bottes à grosses semelles cloutées. Elle l'examina d'un regard approbateur.

— C'est bien ainsi, dit-elle, des habits sombres se confondent facilement dans la nuit.

— Que savez-vous donc ? demanda-t-il, penché vers elle.

— Que vous partez ce soir pour le port de Gaspé.

— Mademoiselle Hunault, dissuadez votre père de m'accompagner.

Elle ne répondit pas.

— Mais il le faut, insista-t-il, le danger est trop grand pour lui.

— Et pour vous ?

— Moi, ce n'est pas la même chose : être pris, c'est une échéance qui doit tôt ou tard se produire, mais votre père n'a pas le droit de risquer la prison pour un étranger.

— Vous n'êtes pas un étranger pour mon père puisqu'il vous appelle son ami.

— Dites cela bien bas, tout bas; car si on entendait, cette amitié de votre père pour moi lui vaudrait un châtiment en plus de la prison.

— Alors ce serait malhonnête de vous aimer un peu?

Il vit dans la question de la jeune fille le moyen de gagner la cause qu'il venait plaider auprès d'elle.

— Oui, c'est malhonnête.

— Mon père m'assure que vous méritez la considération qu'il vous accorde.

Il la regarda ardemment.

— J'ai trompé votre père, j'ai abusé de sa confiance et de sa crédulité. Je lui ai raconté sur mon compte une histoire qui l'a ému. Mais cette histoire-là, que j'ai su rendre pathétique et qui a gagné votre père à ma cause, est fausse.

— Reconnaître ses fautes n'est pas s'abaisser.

— Oh ! ne vous méprenez pas sur la grandeur de ma confession. Ce n'est pas le remords qui me pousse aux aveux, je n'ai plus de conscience. Ce n'est pas non plus un reste de décence qui me force à la vérité. Fierté, noblesse, dignité, il y a longtemps que tout cela est mort en moi. Je ne vaux pas l'air que je respire ni le pain que je mange. Mes yeux n'ont pas droit à la lumière et je vole ce que je vois.

— Qu'est-ce qui vous oblige, qui vous contraint à me dire ces choses ?

— L'homme abruti garde sans doute quelque sentiment humain au fond de lui-même, et c'est l'ombre de ce sentiment qui m'oblige à vous révéler ce que je suis.

— Que dois-je croire de vous ?

— Supposez le pire et vous serez en dessous des crimes que me reproche l'humanité.

— Comme vous avez souffert !

— Il y a des damnés qui subissent la peine du dam sur la terre. Je suis de ceux-là.

— Votre récit laisserait les hommes indifférents, car souvent les hommes ont le cœur dur, mais je suis femme, monsieur; et en cherchant à vous déprécier devant moi, vous n'avez réussi qu'à m'apitoyer davantage sur votre sort.

— Mais que dois-je donc faire pour vous convaincre de la véracité de mes déclarations ?

— Enlever de vos yeux la franchise qui dément les accusations que vos paroles portent contre vous.

— L'hypocrisie se cache parfois sous la franchise du regard.

— Ce n'est pas votre cas.

— Je me terre, je fuis la société, est-ce de l'individu intègre et sans reproche ?

— L'époque anormale que nous vivons fait un crime de certaines choses qui ne seraient même pas une légère offense en temps ordinaire.

— Mais le malheur est que nous vivons cette époque anormale et que nous subissons les rigueurs de ses lois.

— Qui ne sont que passagères.

— Et terribles, puisqu'elles peuvent faire pendre ou fusiller. Je suis sous ces deux menaces.

— Votre faute en est donc une contre les lois militaires ?

— Oui.

— Il y a des circonstances où un soldat s'affole et commet des erreurs qui le condamnent au poteau d'exécution. Mais si le militaire est coupable, l'homme, lui, comme citoyen, reste parfaitement honorable.

— On ne peut séparer ces deux états de vie quand on est sous les armes.

— Je crois savoir que pour des raisons absolument indépendantes de votre volonté vous n'êtes plus sous les armes depuis deux ans.

— Deux ans et quatre mois. Mais . . . mais où voulez-vous en venir ?

— Exactement où je voulais vous conduire, c'est-à-dire à la réfutation des fautes dont vous vous accabliez il y a un instant. Vous êtes coupable comme militaire, mais le militaire n'est plus, vous l'admettez. Vous reconnaissez également ne plus être de l'armée depuis deux ans et quatre mois pour des raisons indépendantes de vorte volonté.

— Il me faut bien le reconnaître.

— Concluons qu'à part l'offense qui regarde les autorités militaires, et que nous n'avons pas à juger, vous restez un parfait gentilhomme. Et c'est ce gentilhomme, honnête dans sa vie privée, que mon père va conduire au port de Gaspé cette nuit.

— Et vous approuvez cette décision de votre père ?

— Plus, je veux qu'il aille avec vous, je veux qu'il soit votre guide, le pilote de la barque qui accostera au flanc du navire argentin.

— Vous êtes au courant de tout ! de tout ! de tout !

— Oui.

— Cette expédition peut avoir des conséquences épouvantables pour votre père.

— Je ne l'ignore pas. Mais chez nous, monsieur, on ne discute pas avec son devoir.

— Oh ! le devoir que vous dites, les hommes l'inter-

prètent de façon terrible car il fait de votre père le complice d'un évadé d'un camp de concentration.

— Où l'on a interné bien des Canadiens et vous êtes du nombre.

— Du nombre !

— Des évadés.

— Mais l'évadé que je suis sait ce qu'il lui reste à faire. Monsieur Hunault ne me trouvera pas au rendez-vous qu'il m'a fixé.

— Il en est pour ce soir d'un rendez-vous accepté comme de la parole d'honneur donnée, monsieur; on ne peut pas plus manquer à l'un qu'à l'autre sans se diminuer dans sa propre estime.

— Vous me jetez dans un dilemme effroyable, dit-il en pâlissant.

— Vous serez au rendez-vous sur la grève ?

— Oui . . . J'y serai. Mais je prie le ciel . . .

Il s'arrêta.

— Dites votre pensée, monsieur.

— Je souhaite qu'un événement nous empêche de partir !

Il regarda ardemment la jeune fille.

— Oui, je souhaite qu'un événement nous empêche de partir.

— Si c'est votre vœu, pourquoi ne serait-il pas le mien ?

— Vous ne savez pas ce que vous dites, dit-il, les traits subitement altérés.

— Qui sait . . .

Il se leva, et rendu à la porte par où il était entré, il se retourna.

— Adieu, dit-il, la voix méconnaissable.

— Laissons l'adieu à ceux qui ne doivent plus se revoir.

— Comme vous rendez mon départ crucifiant, dit-il dans un souffle.

— A demain, si un événement imprévu vous retient; à plus tard si rien ne vous empêche de partir. Et quoi qu'il arrive, à la grâce de Dieu.

— Oui, à la grâce de Dieu . . .

Il hésita, puis saisissant les mains de Sara Hunault il y appuya ses lèvres avec ferveur.

— Oui, redit-il, à la grâce de Dieu.

Après le départ de Max, Sara resta un moment songeuse, puis elle ferma la porte que venait de franchir le jeune homme et revint dans la cuisine, une pièce à poutrelles, basse comme les autres pièces de la maison. Quatre pièces en tout garnies d'un pauvre mobilier, moins un vieux buffet de noyer poli, le seul luxe du logis, près de l'escalier sans rampe qui conduisait au grenier. Un intérieur pauvre et cependant invitant par l'ordre et la propreté qui y régnaient.

Sara regarda l'heure à la petite horloge de bois sur la corniche entre un petit voilier gauchement travaillé au couteau et une statue de la Vierge. Cinq heures. Max était resté près d'une heure avec elle et l'avait quittée depuis à peine dix minutes. Il ne pouvait être loin. Si elle courait sur le haut de la falaise peut-être le verrait-elle sur la grève, cet homme jeune comme elle, auquel elle ne pouvait penser sans un trouble profond de son cœur, et qui allait partir cette nuit. Oui, le voir de loin mais le voir encore une fois.

Elle se hâta vers la porte, l'ouvrit, et descendit vivement les deux marches du perron, mais pour s'arrêter brusquement. Roch Pichard était devant elle, ses yeux minces luisant de convoitise.

— Bonjour, Sara, dit-il d'un ton aimable, puis-je vous accompagner dans la course que vous avez à faire ?

— Je vais nulle part, monsieur Pichard.

— Ah ? . . . Vous aviez pourtant l'élan d'une per-

sonne qui se proposait un but beaucoup plus loin que ce perron.

— Il arrive parfois qu'au moment de partir pour une promenade à pied, sans but défini, un visiteur importun nous en empêche.

Il s'inclina.

— Dois-je interpréter vos paroles comme une invitation à rester, Sara ?

— Je ne veux pas que vous m'appeliez Sara, monsieur Pichard.

— Mademoiselle Hunault m'offre-t-elle d'entrer ? Oh ! je suis impardonnable de sembler vouloir imposer ma présence quand il est évident que vous ne souhaitez pas de compagnie. Votre père est-il là ?

— Papa est allé à Marsoui.

— Et n'est pas de retour ?

— Il ne peut tarder.

— Quand est-il parti pour Marsoui ?

— Ce matin.

— Vous avez donc été seule toute la journée.

— Evidemment.

— Aucun visiteur cet avant-midi ?

— Aucun.

— Et cet après-midi ?

Sara ne voyait pas Max comme un visiteur, mais comme un malheureux fugitif qui était venu lui demander de dissuader son père de ne pas être de l'aventure périlleuse de la nuit. Aussi ce fut sans la moindre hésitation qu'elle répondit :

— Aucun.

— Seule toute la journée, n'est-ce pas ?

— Et vous ?

La question le prit au dépourvu.

— Moi ?

— Mais oui, vous. Si vous vous croyez justifié de

me demander l'emploi de mon temps, j'ai ce même privilège.

— Certainement que c'est votre privilège, mademoiselle Hunault, et je suis flatté de votre question car elle prouve que vous me portez quelque intérêt. Ma journée a débuté par la rencontre de votre père sur la grève, une rencontre qui m'est toujours agréable.

— A n'en pas douter puisque vous la répétez invariablement chaque matin.

— J'aime à être au bord de la mer à bonne heure alors que le soleil levant dore les flots et la falaise, les voiles qui reviennent au rivage et les mouettes qui reprennent le ciel. C'est un spectacle dont je ne puis me rassasier.

— Et qui vous donne la soif.

— Vous êtes charmante.

— Et vous avez bu.

— Si peu.

— Vous empestez l'alcool.

— Un verre de cognac pour m'aider à supporter mon chagrin.

— Vraiment ! Votre chagrin !

— Que vous me causez en me refusant le droit de vous aimer.

Il s'approcha, le souffle saccadé, le regard brillant. Elle le brava.

— En m'imposant votre présence, monsieur Pichard, vous manquez de courtoisie.

— Mais non d'amour. Laissez-moi vous dire, Sara, combien je vous aime, combien je serais heureux si vous consentiez à devenir ma femme.

Sara comprit qu'elle ne devait pas provoquer cet homme que l'ivresse rendait audacieux, qu'elle ne pouvait pas opposer un refus formel à sa demande sans risquer de soulever sa colère.

— Je ne savais pas, dit-elle, que la fille d'un pauvre

pêcheur ait pu à ce point toucher votre cœur, monsieur Pichard.

— Le fait est qu'elle l'a touché, et vous le savez. Et vous le savez d'autant plus que chaque fois que je suis venu vous voir, je ne vous ai pas caché le sentiment de mon cœur. C'est vous que je veux pour femme.

— Je suis honorée et surprise de votre choix.

— Dans quel sens ?

— Je ne suis pas de votre monde. On dit que vos relations se recrutent dans un milieu qui n'est pas le mien.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez mieux que moi qui vous fréquentez, monsieur Pichard.

Il parut soudain dégrisé. Il rectifia sa position et sortit une boîte de cigarettes de sa poche.

— Vous permettez que je fume, mademoiselle Hunault ?

— Mais oui.

— La fumée ne vous incommode pas ?

— Du tout. D'ailleurs l'air est grand.

— Et cette échancrure de rocher permet une vue magnifique sur la mer. J'ai souvent remarqué la situation favorable de la maison de votre père. L'emplacement est remarquable avec ce roc vertical élevé qui lui fait un enclos. C'est un poste d'observation plein d'attrait qu'enjolive une bande de terre, inculte si vous voulez, mais qui permet la croissance d'une abondance de broussailles d'un très bel effet.

— Ces broussailles ne sont qu'une quantité de branches enchevêtrées.

— Que l'on ne peut écarter ?

— Oh ! si. A condition de ne pas craindre les accrocs et les déchirures aux mains; ces broussailles s'emmêlent de halliers épineux.

— C'est donc une haie, ou plutôt un bosquet inex-

tricable d'environ deux arpents de longueur par peut-être un de largeur. Il y a du gibier ?

— Je n'en ai jamais vu.

— Inhabité. Oh ! mais il doit y avoir des oiseaux de passage, et même des oiseaux résidents, c'est une cachette si propice aux nids. Vous m'autorisez, mademoiselle Hunault, à visiter le bosquet ?

— Merci. Mais je ne me prévaudrai pas de votre permission pour aujourd'hui quoique j'aie besoin de m'isoler dans la solitude.

— J'ignorais que vous fussiez un rêveur, dit-elle avec une pointe de moquerie.

— Un amour méconnu jette dans la mélancolie, un amour méprisé porte à la violence.

— Je ne méprise pas l'amour que vous dites éprouver pour moi, monsieur Pichard.

— Mais vous ne l'acceptez pas, vous n'en voulez pas.

— Je suis trop jeune pour songer au mariage.

Roch Pichard aimait Sara Hunault, passionnément; il l'aimait parce qu'elle était jeune, belle et pure. Elle avait vingt-deux ans, il en avait quarante, et il voulait pour lui ce printemps qui aurait rafraîchi sa vie. Il voulait le contact de ses lèvres et le regard de ses yeux. Mais pour savoir que ce trésor de jeunesse et de beauté ne serait jamais à lui, cette certitude aviva sa méchanceté native. Cependant il voulut encore une fois, une dernière fois, tenter d'émouvoir la jeune fille en sa faveur.

— Je ne vous demande pas de m'aimer comme je vous aime, dit-il, de l'émotion dans la voix, mais laissez-moi espérer qu'un jour vous me donnerez un peu de votre cœur et j'aurai l'espoir de le conquérir en entier. J'ai faim d'un foyer où vous seriez la reine incontestée.

Sara, le regard fixé sur la mer, ne paraissait pas l'entendre. C'était l'injure muette à son amour, l'humiliation qui l'abaissait, lui, l'homme de quarante ans, devant

cette jeune fille qu'il venait de supplier de l'épouser et qui ne portait pas attention à sa supplique. Le dédain qu'il crut voir dans son indifférence finit de l'exaspérer. Il put toutefois se contenir et remarquer à peu près calmement :

— Vous ignorez mes paroles, mademoiselle Hunault; dois-je interpréter votre attitude défavorablement ?

— Ce serait préférable.

— Pour être clair, vous refusez de m'épouser.

— Cette scène a assez duré, monsieur Pichard.

— Et pour être clair et précis, vous ne consentirez jamais à m'épouser.

— C'est bien ça.

— Et c'est bien ça parce qu'il vous répugne d'unir votre jeunesse à mes quarante ans.

— Vous m'évitez de le dire.

Il eut un sourire étrange, cruel, qui dégagea ses dents pointues. Le sourire de l'homme qui sait comment frapper qui lui fait du mal.

— La situation de vous à moi est donc bien établie, mademoiselle Hunault.

— Une fois pour toute, je l'espère.

— Je serais au regret de vous importuner, mais j'aimerais savoir l'exacte raison de votre refus.

— Je vous l'ai dite.

— Oui, trop jeune pour songer au mariage, trop jeune pour marier un vieux de quarante ans.

Il lui planta son regard dans les yeux.

— Mais d'âge à accepter d'être la maîtresse d'un autre.

Elle lui donna une gifle sur la joue gauche, et avant qu'il pût se garer, il en reçut une sur la joue droite.

— Voilà comme je traite les goujats, dit-elle, les yeux flamboyants.

Il blêmit.

— Votre colère n'est pas la réfutation à mon accusation.

— Malpropre, dit-elle, souverainement dédaigneuse.

— Les gifles que vous m'avez données sont la preuve de votre conscience coupable. Le moyen est vieux jeu, et c'est de l'inexpérimentée à ses premières chutes.

— Partez ! Allez-vous-en !

— Effarouchement du début, on s'y fait.

— Comment faites-vous pour chercher à me salir ainsi ?

Elle plaidait sa chasteté de toute la pudeur de ses yeux, de toute la dignité de sa personne intacte de souillure.

— Vous êtes émouvante dans votre rôle de vierge offensée, Sara Hunault, dit-il mordant, mais je suis un vétéran des mœurs faciles, et vous ne pouvez me tromper quant à vos protestations d'innocence. Vos cris effarés sont de la débutante confuse et charmée de sa première défaite à laquelle d'autres suivront.

Les mains de Sara eurent un geste comme pour se débarrasser les doigts de saleté.

— L'attaque que vous lancez contre ma réputation vient de trop bas pour qu'elle puisse m'atteindre, Roch Pichard. Ainsi en est-il de votre accusation injurieuse, elle ne m'effleure même pas et vous retombe dans la face. Vous êtes laid.

— Et l'autre, est-il beau ? Il est sûrement jeune et agile pour escalader le sentier des Eboulis. Je vous étonne et je m'explique. Il m'arrive de rôder près des maisons où il y a de jolies filles, et il y a une belle fille qui habite la maison de Dominique Hunault. Mais la belle fille refuse de me recevoir quand je me présente ; alors, pour me consoler, je soupire non loin de sa demeure. Et comme je suis jaloux, tel qu'il convient à un amoureux éconduit, je surveille le logis de la belle, longuement, patiemment. La patience est souvent récompensée; je

devais m'en convaincre aujourd'hui. Je m'excuse d'user d'un mot qui n'a plus sa place ici, mais c'est mon amour qui me suggéra de me cacher dans cette cabane à dix pieds de la maison et qui sert d'abri aux filets et autres engins de pêche de Dominique Hunault. Je passe sous silence mon attente qui fut exactement d'une heure et vingt minutes.

Il s'approcha de la jeune fille pour la toucher, et ses paroles rapides, accusatrices frappaient les oreilles de Sara comme la charge d'un juge qui écrase un coupable de son plaidoyer.

— Vous avez été seule toute la journée, vous me l'avez dit. Aucun visiteur cet avant-midi, aucun visiteur cet après-midi, vous l'avez admis. Personne n'est venu, c'est votre propre affirmation. Vous admettez donc que vous étiez seule.

— Je ne me rétracte pas.

— Auriez-vous par hasard l'habitude de parler à haute voix quand vous êtes seule, mademoiselle Hunault ?

Sara se voyait prise. Pichard était caché dans la cabane, il avait entendu parler dans la maison, mais elle était certaine qu'il n'avait pu comprendre sa conversation avec Max parce que l'épaisseur des murs amortissait leurs voix du dehors. Elle pouvait le confondre et cette idée lui donna de l'assurance. Elle répondit sans trouble apparent.

— Mais oui, monsieur Pichard, il m'arrive assez souvent de parler à haute voix quand je suis seule.

— Une manie ?

— Qui coupe la monotonie des heures.

— C'est acceptable. Je me surprends moi-même à monologuer sur la route qui me conduit à ma pension de Marsoui où jamais personne ne m'attend.

Il prit un ton détaché pour continuer.

— Il est évident alors, c'est la même chose pour moi,

que vous parlez à votre naturel, c'est-à-dire de votre voix naturelle, quand vous êtes seule.

Sara savait que Pichard avait entendu deux voix dont celle d'un homme et la sienne. Et que si elle répondait dans l'affirmative à sa remarque elle dévoilerait la présence de Max. Elle vit le piège et l'évita.

— J'imite facilement la voix des autres, monsieur Pichard; c'est un exercice vocal amusant qui me permet de mystifier mon père.

Il plissa ses yeux minces.

— C'est un don remarquable; mais comment faites-vous pour imiter à la fois la voix d'un homme et la voix d'une femme ?

La gorge soudain serrée Sara ne put répondre.

— Cet après-midi, mademoiselle Hunault, entre quatre et cinq heures, dans cette maison, la voix d'une femme, la vôtre, et la voix d'un homme parlaient ensemble; et l'on distinguait parfaitement le duo à l'unisson de la voix mâle et de la voix femelle. Je n'ai pas la naïveté de croire que vous réussissiez seule ce tour de force vocal. Qui était avec vous ?

— Personne, pour votre renseignement.

— Vous êtes subtile. Personne, ça, c'est la réponse au renseignement que vous refusez de me donner et qui satisfait votre horreur du mensonge. Il y avait quelqu'un avec vous cet après-midi, et en le niant avec une formule de restriction mentale qui accommode votre conscience en rapport avec la vérité, vous mentez quand même et vous mentez sciemment.

— Je n'ai pas de compte à vous rendre, Roch Pichard, et l'insistance que vous mettez à poursuivre votre réquisitoire est une grossièreté qui vous couvre de ridicule.

— Dois-je m'excuser ?

— Vous en êtes incapable, tant vous affectionnez la bassesse et le vulgaire.

— Je puis m'amender.

— Alors apprenez qu'on ne force pas la porte des gens et qu'on n'entre pas dans leur vie privée.

— Oh ! votre vie privée a été envahie cet après-midi entre quatre et cinq heures et l'on sait le sort que tout envahisseur fait aux femmes de la place.

Elle le toisa de façon tellement méprisante qu'il cilla, dans une grimace de gêne, mais il se ressaisit aussitôt. se ressaisit aussitôt.

— Evidemment, dit-il, insinuant, après la reddition sans condition, l'envahisseur s'est défilé sur un signe qui l'invitait à revenir. Mais que diable ! par où a-t-il passé ? J'ai surveillé attentivement les alentours; j'étais bien posté pour le faire, et je n'ai vu âme qui vive entrer ou sortir par la porte que commandaient très bien mes regards et que vous semblez défendre présentement. Oh ! mais j'y suis, il est toujours là.

Sara s'écarta du perron.

— Entrez, fouillez la maison, assurez-vous.

— Non, je n'ai pas de mandat pour perquisitionner. Et mettre en doute votre sincérité à me prouver que le logis est vide d'étranger, ne serait pas galant.

Il salua profondément et s'éloigna.

Enfin ! il s'en allait. Sara entra dans la maison et verrouilla la porte. La scène odieuse de Pichard l'avait rendue à bout de force. Elle s'écroula sur un siège, secouée de sanglots convulsifs. Les paroles que Pichard lui avait dites lui revenaient comme autant de soufflets en pleine figure. Il était homme à reprendre et à répéter ses affreuses calomnies sur son compte et à la perdre de réputation. Et que pouvait-elle opposer à ses accusations ? On le croira d'autant mieux à Marsoui qu'elle passait pour une personne fière et distante aux yeux des villageois; et certains seraient trop heureux de lui accoler le nom de fille de vie pour lui faire payer son air hautain de demoiselle instruite.

— Pourtant Sara n'était ni fière ni pédante; elle était cultivée et d'une simplicité charmante. Mais parce qu'elle n'allait à Marsoui que le dimanche pour la messe, on interprétait le fait comme de l'orgueil à ne pas se mêler à ses compatriotes. Et puis Dominique Hunault ne recherchait pas la société des habitants de la côte, non qu'il les méprisait, au contraire, ils étaient comme lui du rude métier de pêcheur et il les aimait. S'il n'était pas souvent avec eux, c'est que la compagnie de sa fille lui suffisait. Mais on taxait son attitude de dédain, et l'on disait de lui qu'il posait à la supériorité parce qu'il n'employait pas l'argot des autres et montrait de l'érudition qu'il puisait dans les livres.

Cette opinion, qui n'était pas favorable à Dominique Hunault, jointe à la propagande de soupçon que Pichard entretenait sur son compte, n'était pas de nature à rendre le pêcheur sympathique; et quand, toujours par les soins de Pichard, on apprendra le déshonneur qui frappait sa maison, on éprouvera une joie méchante de la conduite scandaleuse de la fille qui salissait le père.

Jusqu'à quel point Pichard exploitera-t-il sa découverte qu'il appelait l'aventure galante de Sara Hunault avec un inconnu ? La jeune fille ne se faisait pas d'illusion, il s'en servira à fond pour se venger d'avoir été bafoué dans son amour.

En éconduisant Roch Pichard, en refusant même de considérer sa demande en mariage, Sara s'en était fait un ennemi mortel et dangereux.

LE PECHEUR ET LE DOUANIER

Pichard ne s'éloigna pas beaucoup de la maison où il venait d'essuyer la pire rebuffade qui soit. Son sang bouillait sous le feu de l'injure que Sara Hunault faisait à son amour. Oh ! sa chance était belle s'il avait voulu à l'instant lui faire payer son mépris dans les larmes et la honte, sa passion lui en inspirait le moyen facile en raison de la solitude des lieux qui mettait à sa merci une femme seule et sans défense. Mais il sut se contenir, il sut mater le désir qui le mordait d'une vengeance immédiate. Il avait mieux que des larmes et la honte en réserve pour punir cette jeune fille qui s'était plu à le faire souffrir dans son cœur d'homme de quarante ans violemment amoureux. Le hasard avait été pour lui, et il savait maintenant comment la faire crier et mourir de désespoir en dévoilant ses galanteries coupables à son père. Il savait que ses accusations étaient fausses. Sara Hunault avait défendu sa chasteté contre ses paroles perfides, par une dénégation dont la sincérité ne trompe personne. Il était convaincu de son innocence, et il éprouvait une joie doublement méchante à s'attaquer à la pureté de son âme en roulant son beau corps dans la boue qu'il délayait dans le mensonge.

Le jour baissait, et la mer, calme jusqu'à l'infini de l'horizon, réfléchissait les splendeurs du ciel, beauté immense qui écrase par sa grandeur impossible à décrire. Oeuvre splendide du Créateur qui manifeste sa puissance sur le monde par l'obéissance des flots qui, à ses ordres, se calment sur les abîmes de l'océan comme un petit ruisseau sur un fond de cailloux.

Quelques voiles apparaissaient dans le lointain, d'autres croisaient plus près du rivage. Et partout, entre les voiles proches et lointaines, au-dessus de la falaise et des pics vertigineux, des mouettes et des goëlands; milliers d'ailes blanches, lentes et gracieuses, liées de rose et de mauve par les rayons du soleil couchant. Apothéose de couleurs qui mêlait de l'or à l'azur du firmament et créait un incomparable chef-d'œuvre de nuances dans un décor de munificence.

Aveuglé par la haine qui le possédait, Roch Pichard ne voyait pas le spectacle de la mer. Debout près du chemin pierreux qui montait à la maison de Dominique Hunault, il attendait le retour du père de Sara, de Marsoui. Le pêcheur pouvait tarder, prendre tout le temps qu'il lui plairait pour revenir du village, s'amuser en cours de route, il le trouvera là sur le chemin à deux arpents de sa maison d'où montait un filet de fumée de la cheminée. Sara préparait le souper. Pichard voyait la jeune fille qui mettait la table, lissant la nappe de ses belles mains de femme calme et confiante. Comme elle était belle et jeune avec la lumière de ses yeux bruns, la torsade souple de ses cheveux noirs, le hâle de son teint, et la santé de son corps qui donnait à ses gestes, à sa démarche, à toute sa personne un sentiment de force bien équilibrée, une mesure bien balancée de ses

facultés et de son courage moral et physique. Cette fille de pêcheur était capable d'actes sublimes de dévouement que sa conception de la vie rendait tout naturels. Elle pouvait être héroïque sans s'en rendre compte tant était inné en elle le sens du devoir et de l'abnégation. L'idée ne lui venait pas de discuter l'aide qu'elle pouvait donner à son prochain parce que sa formation et son éducation reposaient sur la charité : c'est pourquoi elle avait tout de suite approuvé le secours que son père offrait au jeune homme de la caverne.

Ce filet de fumée qui montait, paisible, de la maison de Dominique Hunault, était pour Pichard comme la signature, le sceau final et définitif qui rayait tout espoir de jamais conquérir le cœur de Sara. Cette fumée, c'était le foyer d'où la jeune fille l'avait chassé en termes cinglants, inoubliables.

— Ah ! fille douce et aimante, dit Pichard, les yeux fixés sur la maison tranquille dans le soir qui tombait, tu as été dure et implacable pour moi alors que ta bonté aurait pu t'inspirer un refus moins blessant pour rejeter ma supplique. Eh ! bien, tu seras traitée suivant le procédé cruel que tu as préféré. « Dent pour dent » et j'ai les dents pointues !

Pichard ne s'arrêta pas à penser à ses démarches de viveur auprès d'une jeune fille honnête et pure, ni à sa conduite de mouchard odieux dans la cabane aux engins de pêche. Sa jalousie attisait sa haine et c'est sous l'impulsion de ce sentiment et de son caractère bestial qu'il allait agir.

Pichard s'assit. Le dos appuyé au talus du chemin, il s'abandonna à ses pensées, à la fuite du temps. Soudain, il entendit des pas, et la silhouette d'un homme se découpa dans la brunante qui envahissait la terre alors

que sur la grève, à cent pieds, au bas de la falaise et entre les rochers, c'était déjà la nuit, une nuit chaude, inquiétante par la possibilité d'un changement subit de température qui pouvait transformer cette tranquillité nocturne en tempête quasi tropicale vu la masse énorme d'électricité que la chaleur du jour avait accumulée dans l'espace.

Pichard attendit quelques instants puis se plaça au milieu du chemin, les jambes écartées, les poings sur les hanches suivant son habitude.

— Tu reviens tard du village, Dominique, dit-il d'un ton neutre, et tu reviens chargé de colis à laisser croire qu'il y a une vente de rabais dans les pauvres magasins de Marsoui.

— Tu te fais une occupation de te trouver sur la grève le matin quand j'arrive de mes courses en mer, Roch Pichard, mais j'apprécierais que tu ne sois pas là quand j'entre à ma maison le soir.

— J'aime à être sur la grève le matin pour te souhaiter le bonjour, Dominique, mais ce n'est pas pour mon bon plaisir que tu me trouves sur ton chemin ce soir.

— Il y a longtemps que tu attends ?

— Depuis le coucher du soleil.

— Et la nuit vient, cela veut donc dire que tu as été de garde ici depuis longtemps.

— Ça n'a pas d'importance.

— Qu'est-ce qui t'empêchait de ficher ton camp ?

— J'ai à te parler.

— Je n'ai pas à t'écouter.

— Dépose ton chargement de colis, ce que j'ai à te dire sera long.

— Tu tombes mal, Pichard, je n'ai pas une minute à t'accorder.

— Tu as hâte de rentrer chez toi ?

— Je suis fatigué et j'ai faim.

— Et Sara t'attend.

— Je t'ai défendu de prononcer le nom de ma fille, c'est un nom trop propre pour ta gueule de viveur ivrogne et sans principe.

— Ce qui est vrai la veille ne l'est souvent plus le lendemain.

— Que veux-tu dire ?

— Oh ! que je peux maintenant prononcer le nom propre de ta fille, quitte ensuite à me rincer la bouche d'eau claire.

Dominique serra le gourdin qu'il avait à la main et le leva menaçant sur la tête de Pichard qui ne broncha pas.

— Rétracte tes paroles, gredin, ou ce gourdin te fend la cervelle.

— Le coup me serait douloureux.

— Il te tuerait comme un chien.

— J'en serais désolé, pour toi.

Il alluma une cigarette. Dominique, lentement, abaissa son bâton.

— Voilà qui est plus sage, Dominique.

— Je te garde la bastonnade en réserve.

— Garde la menace de ton châtiment pour en mettre un autre à la question.

— Qui ?

— Est-ce que je sais ? Il profite de ton absence pour s'introduire dans ta maison. On ferme alors la porte

et les rideaux se baissent aux fenêtres. A huis clos, les rendez-vous sont plus intimes.

— Salaud !

Pichard blêmit.

— L'injure est pour moi et je ne m'en soucie guère, le déshonneur est pour toi et tu dois le subir. Ta fille au regard lumineux, à l'haleine innocente a trahi sa vertu. Tu ne me crois pas ?

— Non.

— Ton aveuglement paternel est formidable.

— Ton cerveau malhonnête forge facilement des mots sordides; je n'ai que faire des produits de ta boutique cérébrale malodorante.

— Interroge ta fille au maintien pudique; demande-lui l'emploi de son temps de quatre à cinq heures cet après-midi alors que porte close et rideaux tirés elle était seule dans la maison avec un homme.

— Son nom ?

— Je l'ignore, mais Sara peut te le dire.

Dominique tint Pichard sous son regard un long moment puis lui jeta comme un crachat au visage :

— La calomnie a goût de charogne; nourriture des pourceaux. Tu t'en régales.

Cette fois Pichard devint livide.

— Ta fille, Sara Hunault, a un amant. C'est une nouvelle intéressante que je suis seul à savoir mais qui peut, par mes soins, avoir de la publicité à Marsoui et les autres villages de la côte, si son père ne se rétracte pas sur le champ des insultes gratuites dont il me gratifie.

— Le chantage, l'arme des lâches.

Sans plus s'occuper du douanier grimaçant de colère, Dominique s'éloigna dans la direction de sa maison.

Pichard ramassa une pierre et comme il allait la lancer dans un geste de rage au pêcheur, son bras s'immobilisa. Du sang coulait sur sa main. Il ne put retenir un cri de douleur qui se termina par un blasphème auquel répondit un autre caillou qui frappa une seconde fois sa main déjà blessée.

LA LUTTE

L'endroit où se trouvait Pichard, nous l'avons dit, se trouvait à deux arpents de la maison de Dominique. A gauche, à vingt pas du douanier, indiqué par quelques larges pierres inégales, s'ouvrait le sentier dangereux des Eboulis qui rejoignait la grève à cent pieds plus bas. A sa droite, de grosses roches empilées formaient un talus escarpé couronné de maigres broussailles. Derrière lui, le terrain dévalait en une vaste descente rocailleuse coupée du chemin pierreux qui se raccordait à la grande route carossale de la péninsule.

Les cailloux, qui par deux fois venaient de blesser la main de Pichard, avaient été lancés de la droite du chemin. L'agresseur se trouvait donc caché dans les maigres broussailles du talus que le douanier escaladait déjà quand une voix arrêta son ascension à mi-hauteur de la crête.

— Hé ! l'homme, votre jeu en est un pour déchirer vos vêtements.

Pichard dégringola du talus.

La lune qui se levait éclairait faiblement la scène. Pichard ne pouvait distinguer les traits de celui qui venait de parler. Il vit cependant qu'il portait un pantalon

de grosse toile retenu par une corde enroulée deux fois à la taille de son torse nu dont les muscles donnaient des reflets de bronze sous la clarté de la lune, clarté qui mettait aussi de courts rayons fauves dans sa chevelure. L'homme se tenait droit, les bras croisés. Pichard s'approcha.

— Qui êtes-vous ?

— J'étais sur le talus.

— Ainsi c'est vous qui vous postez dans les broussailles pour lapider les passants ?

— Les passants, non. Le passant soit, encore que l'on ne peut appeler passant qui reste immobile à surveiller la route.

— Il y a longtemps que vous étiez à votre honorable fonction de sentinelle ?

— Mon temps de sentinelle se mesure à la longueur de vos heures d'attente.

— Arrivés ensemble, hein ?

— A peu près. Mais pour un but différent.

— Le vôtre était de l'embusqué qui semble en vouloir à ma vie.

— Le vôtre est du sale individu qui s'attaque à la réputation d'une jeune fille. J'ai entendu votre conversation avec monsieur Hunault. Je vous empêcherai de faire suite aux saloperies que vous méditez.

— J'ai eu un devancier dans cette tâche. Oh ! pardon, je puis m'égarer, peut-être que ce n'était pas vous qui goûtiez aux caresses sentimentales de Sara Hunault cet après-midi.

— J'étais avec mademoiselle Hunault cet après-midi, mais pour des raisons inspirées par la noblesse de sentiments que vous ne pouvez comprendre.

— Près de son alcôve et stoïque ? Je vous admire.

Les bras de Max se détendirent et un coup à la mâchoire envoya rouler Pichard à dix pieds. Il se releva les lèvres fendues. Le goût du sang dans sa bouche le fit rugir. Il saisit le revolver dans sa ceinture.

— Haut les mains, bandit !

L'autre le brava.

— Rince-toi la bouche, Pichard, l'écume à tes lèvres peut t'empoisonner.

— Une balle va priver Sara Hunault de son chevalier servant. Meurs sans trop de regret, j'irai la consoler.

Avec une rapidité qui tenait du prodige, la tête de Max atteignit Pichard dans le creux de la poitrine. Il battit l'air de ses bras et tomba à la renverse. D'un coup de pied sur le poignet Max le désarma de son revolver qui rebondit sur le chemin pierreux à une bonne distance des combattants.

Mais l'arme pouvait être utile au jeune homme pour son expédition de la nuit avec Dominique Hunault; il alla la ramasser et la mit dans sa poche.

Suffoqué, à demi inconscient par le coup de tête de son adversaire, Pichard reprenait vite ses sens. Sa force physique triompha et sa vigueur le mit debout.

— C'est comme dans les bons romans, ricana-t-il, le méchant vilain est terrassé.

— C'est comme dans la vie, Pichard, où la justice parfois soutient le bras qui frappe pour l'honneur.

— L'honneur de sa dame. Sara Hunault sera frémissante au récit de tes prouesses, mais un peu déçue de ton attaque à coup de tête de bélier qui enlève tout romantisme de ta lutte à la défense de ses couleurs.

Il prit une pose indifférente que démentait l'air fu-

rieux de sa défaite. La lune plus haute dans le ciel éclairait maintenant brillamment le lieu du combat. Un vent modéré roulait de belles vagues paresseuses sur la mer qui venaient s'effriter en chantant sur la falaise.

Pichard ricana de nouveau.

— La nuit est merveilleuse, dit-il, et propice à la rêverie.

— Toute possibilité de rêve est détruite ici par la réalité de l'heure qui nous met en présence l'un de l'autre.

— Et pour se battre. Une courte bataille décisive où je dois me reconnaître le vaincu. Le conflit se résumant à deux combattants, force m'est d'admettre que tu es le vainqueur qui peut exiger une trève, car je ne puis accepter une reddition. C'est déjà trop que l'on m'ait imposé un désarmement total avant les termes du traité.

— Le traité, comme tu dis, ne comporte qu'une clause. Tu vas me jurer, non sur l'honneur, il te fait défaut, mais sur le respect que tu dois à l'engagement qui te fait un officier des lois de ton pays, que tu ne feras ni ne tenteras aucune démarche susceptible de jeter le moindre doute, ou d'effleurer d'un soupçon la réputation de mademoiselle Hunault.

— Impossible.

— Tu refuserais ?

— Je me dois à la vérité que m'a apprise la conduite de Sara Hunault. Vois-tu, c'est mon devoir d'avertir afin de protéger les jeunes pêcheurs de la côte qui pourraient devenir pécheurs par l'attrait des charmes de la demoiselle. La situation pose un problème moral . . . et je ne puis m'y soustraire.

Un coup de poing sur la bouche lui coupa la parole. Pichard se plia sur ses jambes pour s'élancer à la gorge

de Max. Le jeune homme lui pointa dans la figure le revolver qu'il lui avait enlevé.

— A chacun son tour d'user d'une arme à feu, dit-il, en fixant Pichard. Jure de ne porter aucune atteinte à la réputation de mademoiselle Hunault ou ta carcasse servira de pâture aux monstres marins.

— Le décor, les acteurs, le dialogue, ça devient très dramatique.

— Jure, ou je ne réponds plus de ta vie.

— Le dramatique de la pièce atteint son point culminant. L'épilogue s'annonce palpitant.

Le vent soufflait maintenant par bourrasques rapprochées et soulevait des vagues qui s'écrasaient avec plus de fracas sur la falaise. Le ciel se couvrait.

Pichard montra les nuages qui passaient devant la lune.

— Les feux de la rampe s'obscurcissent, dit-il, on doit hâter le dénouement. Il ne faudrait pas toutefois qu'il se produise de façon à inquiéter les habitants de la côte par mon retard trop prolongé à réintégrer ma pension de Marsoui.

Max comprit qu'il ne gagnerait rien en menaçant cet homme. Le tuer compliquerait terriblement les choses sans profit pour personne. Il ne voulait pas tuer, il avait usé du stratagème pour contraindre Pichard à répondre à sa demande.

— Eh bien ! nargua le douanier qui voyait l'hésitation du jeune homme, qu'attends-tu pour tirer la gâchette qui fera de toi un meurtrier ?

Une idée traversa comme un éclair le cerveau de Max. La solution était risquée mais il n'y en avait pas d'autre. Il ne tuera pas Pichard, mais il pouvait se tuer

lui-même si son plan réussissait. Il jeta son revolver qui décrivit une trajectoire dans la direction de la mer. Devant le geste qui le désarmait, les yeux de Pichard se plissèrent de triomphe.

— C'est fou ce que tu fais-là, dit-il, tu me tenais et tu me lâches. C'est du flancheur qui capitule devant le remords du meurtre qu'il préméditait. Ça ne manque pas d'une certaine grandeur, mais ça dénote un trouble d'esprit que je vais exploiter, je t'avertis.

Pichard avança sur Max qui retraita vers le sentier des Eboulis dont les marches de pierres inégales se voyaient à vingt pas. Il reculait en surveillant les mouvements de son adversaire et en maintenant sa distance avec lui. Ils se guettaient, cependant la position tragique n'empêchait pas le dialogue entre les deux hommes.

— Je t'aurai, grinça Pichard.

— Ce n'est pas certain.

— Tentative préméditée d'assassinat. Ton affaire est claire.

— Il n'y a pas de témoin.

— Rends-toi.

— Tu dois gagner ta capture.

— Ton nom.

— Ça me regarde.

— Les grilles d'un cachot te forceront à dévoiler ton identité.

— Je ne le crois pas.

— La potence y verra.

— Pas plus.

Pichard fit un bond.

— Je t'ai ! cria-t-il.

— Pas encore.

— C'est une question de minutes !

— Suis-moi !

D'un élan calculé le jeune homme venait de disparaître dans le sentier des Eboulis. Pichard se lança à sa suite.

Le vent soufflait plus fort, et dans le ciel les nuages déchirés qui fuyaient cachaient et dévoilaient la lune, créant et détruisant des ombres fantastiques mouvantes sur les rochers.

Plus agile, et connaissant le sentier, Max sautait de roche en roche. Il savait où appuyer le pied, comment se retenir à force de poignet et glisser sur le dos pour atteindre les étroites corniches que formait l'Eboulis. Le pire obstacle était à mi-descente, là où des quartiers de roc formaient comme une embâcle qui surplombait un gouffre que frappaient les vagues. Un seul endroit pour passer, une sorte d'entonnoir en spirale qui débouchait sur une plate-forme coupée par une crevasse de cinq pieds de largeur qu'il fallait sauter ou rebrousser chemin. Mais on ne remontait pas le sentier des Eboulis comme on le descendait, l'entonnoir de l'embâcle ne permettait pas le retour. De la plate-forme, on pouvait regagner son point de départ en suivant un épaulement circulaire que Dominique Hunault appelait la frise gothique, un parcours d'une quarantaine de pieds, dont il fallait tout de même savoir l'existence pour pouvoir s'y engager.

Max connaissait toutes les difficultés du sentier, ou plutôt de ce labyrinthe encavé entre les parois lisses de deux rochers. Il l'avait monté et descendu pour exercer ses muscles que sa position forçait souvent à l'inaction.

Il prit donc facilement de l'avance sur Pichard dont les tâtonnements étaient de l'homme qui ne connaissait pas son chemin. Mais il était agile, lui aussi, et sa force

en faisait un équilibriste remarquable. Il copiait avec adresse les gestes et les bonds de celui qu'il appelait son prisonnier. Et dans le ciel, momentanément débarrassé de nuages, la lune favorisait sa poursuite. Il s'engagea dans l'entonnoir alors que Max sautait déjà la crevasse de la plate-forme. Mais Pichard prit mal l'entonnoir en colimaçon, il se heurta aux saillies de roc de son embouchure, tomba, et en sortit un bras cassé pour rouler sur la plate-forme et s'arrêter sur le ventre, plié de la taille, ses deux jambes pendantes dans le vide de la crevasse. Le vide, qui rejoignait le gouffre où bouillonnait la mer, l'attirait. Il poussa un cri terrifiant, appel inhumain de la bête prise au piège dont l'instinct affolé hurle à la délivrance.

Malgré ses efforts désespérés pour se retenir, Pichard se sentait glisser petit à petit, imperceptiblement mais sûrement, happé par le vide qui le tirait dans l'abîme. Il eut une plainte, longue supplication de la créature en danger à son Créateur.

— Ah ! Dieu ! ayez pitié !

Etait-ce par respect pour l'agonie, la mort et le jugement d'un être humain ? Une accalmie se produisit dans le vent, et la lune éclatante, comme la lumière au tribunal du Souverain Juge, éclairait le spectacle.

Roch Pichard répéta sa plainte, sa supplication, mais cette fois d'une voix d'enfant qui a peur de mourir.

— Ah ! Dieu ! ayez pitié !

Dans un halo hallucinant Pichard vit le ciel et la lune dans le ciel; il vit des nuages et des étoiles entre les nuages; il vit Dominique Hunault qui lui crachait son dédain, il vit Sara, cette jeune fille de pureté qu'il voulait souiller de réputation. Il vit Max qui lui faisait grâ-

ce en jetant son arme. La bouche écrasée sur la pierre de la plate-forme fatale il dit sa peine dans un sanglot et ferma les yeux, c'était la fin. Il se sentit glisser dans le vide. Il voulait vivre et c'était la fin.

Comme c'était étrange cette sensation qu'il éprouvait. On le soulevait, on l'emportait pour le déposer en sûreté. On appuyait sa tête comme dans le creux d'un bras. Pichard ouvrit les yeux, les referma, les ouvrit de nouveau, cherchant à savoir ce qui lui arrivait. Soudain, tout passa devant lui. Le sentier de l'Eboulis, l'entonnoir, la chute, le vide sous ses jambes. Il eut un recul, un soubresaut de terreur.

— Ne bouge pas, Pichard, et reprends tes sens. Vite reprends tes sens, rajuste tes facultés. Tu as été secoué mais ce n'est pas mortel. Rajuste tes facultés.

La voix était autoritaire, impérieuse. Il s'en dégageait un fluide magnétique que Pichard absorbait à l'égal d'une drogue qui le tonifiait, le vivifiait. Il reprenait conscience, ses facultés de nouveau obéissaient à son cerveau, sa pensée se précisait, redevenait claire et active. Les battements maintenant plus réguliers de son cœur lui apportaient de la vie à pleine poitrine. La vie ! Il reprenait sa vie avec des gestes de gloutons, il la savourait en gourmand qui ne peut se rassasier. Il se palpait les membres, la poitrine, le cou, sa gorge qui respirait librement. Il ne réalisait pas la fracture de son bras, il vivait et se redressa. L'homme effrayé au bord de la crevasse n'existait plus. C'était Roch Pichard, le douanier, l'homme des lois de son gouvernement qui était debout, ferme sur ses pieds. Mais le terrible choc qu'il venait d'éprouver lui laissait encore la vue trouble. Il vit Max indistinctement d'abord, puis ses yeux se

débrouillèrent et il le vit nettement. Il eut un rictus de triomphe qui se changea en grimace de douleur.

— Ah ! mon bras, dit-il, comme il est lourd et douloureux.

A sa réaction morale suivait une réaction physique. Son système nerveux, crispé, comme arrêté dans ses fonctions par le paroxisme de la peur qu'il avait éprouvée, se relâcha. Il eut un tremblement de tout son corps. La douleur réclamait ses chairs. Il eut un moment de défaillance qu'il surmonta avec le secours de sa volonté secondée par la puissance de son énergie. Cette lutte, pour reprendre le contrôle absolu de ses facultés et de son être, n'avait pas pris dix minutes. Il était maintenant son maître, mais le maître devait serrer les dents pour taire la souffrance que lui causait son bras fracturé. Il eut un geste d'impatience et de colère contre le destin qui lui imposait une épreuve indigne de lui. Il releva la tête et chassa l'humiliation que lui avait value le quart d'heure intolérable qu'il venait de vivre. Plus rien ne subsistait de ces minutes d'angoisse, il le voulait. Il posa sur Max le regard dur de ses yeux minces.

— Eh bien ! toi, en route.

— A qui commandes-tu ?

— A mon prisonnier.

— Ou ton sauveur.

— Pitoyable farceur.

— Peut-être, mais tu faisais un pantin lamentable accroché par le ventre au-dessus de cette crevasse.

Pichard ne voulait pas se souvenir qu'il avait été à deux doigts de la mort, mais c'était trop récent pour l'oublier et il frémit à l'idée de l'effroyable danger encouru. Encore il eut un geste d'impatience et de colère

contre le destin, et de nouveau il fixa Max de ses yeux durs.

— Le drame tragi-comique se continue, dit-il sarcastique, et le héros que tu fais pose au sauveur qui réclame une récompense de son rescapé.

— Je ne réclame pas de récompense, mais je vais te dicter mes conditions pour t'avoir sauvé la vie.

— La vie est d'un prix inestimable, dit-il railleur, et suivant tes prétentions tu as sauvé la mienne. C'est combien pour ton acte héroïque ?

— Cesse ton sarcasme, Pichard, et prépare-toi à te rendre à mes conditions. J'exige de toi le serment que tu abandonnes à l'instant et que tu renonces pour toujours à chercher directement ou indirectement, à nuire à la réputation de mademoiselle Hunault.

— La formule est grandiloquente et ne manque ni de style ni d'effet solennel.

— Je te donne trois minutes pour accepter mes conditions.

— L'affaire est sérieuse et se discuterait mieux dans un endroit plus confortable. Réellement, cette plate-forme n'offre aucune satisfaction à nos aises. Remontons le sentier et nous continuerons l'intéressant débat sur le chemin pierreux.

— Très bien, nous montons. Passe le premier. Mais je t'avertis que l'on ne remonte pas le sentier comme on le descend. Les saillies de l'entonnoir s'offrent un peu comme la pointe d'arrêt du crochet d'une hameçon, et de façon à ne pas en permettre l'ascension. Assure-toi.

Pichard dédaigna de s'assurer.

— Si ce n'était de mon bras blessé, dit-il, j'escaladerais cet entonnoir en deux temps trois mouvements.

— Même avec l'usage de tes deux bras tu ne pourrais pas. Cette sortie t'est donc fermée.

Il montra la crevasse qui s'ouvrait dans le noir à trois pieds devant eux.

— Je puis sauter.

— Non. Pour l'élan, il te faudrait tes bras, et quand tu pourrais t'en servir, la succion de ce gouffre te tient encore dans la moëlle de tes os, et te happerait au passage. Essaie pour t'en convaincre.

Pichard savait que l'autre disait vrai. La succion du gouffre restait dans ses moëlles, et s'il osait sauter, le magnétisme du fond de la crevasse l'attirerait infailliblement dans l'abîme.

— Il n'y a pour toi qu'un seul moyen d'en sortir, Pichard, et je te l'indiquerai en échange du serment sans restriction que tu sais.

Le douanier baissa la tête, visiblement absorbé dans la réflexion.

— Le vent cessait, mais ce n'était qu'une trève des éléments. Le tonnerre grondait dans le lointain et l'orage montait à l'horizon. Le centre du ciel, libre de nuage, formait un dôme éclatant, une merveilleuse coupole argentée au-dessus de la mer phosphorescente, un autre spectacle de splendeur, et Pichard, cette fois, en fut-il impressionné ? Il releva la tête, et regarda Max. La lune éclairait d'aplomb les deux hommes et permettait de suivre l'expression de leur figure. Les traits de Pichard étaient tourmentés par la souffrance de son bras. Aiguillonné par la douleur, il lui fut facile de donner à sa voix un accent pathétique empreint de vérité.

— J'accepte, dit-il lentement, non en raison de ma

position précaire, mais parce que je trouve qu'il sied à un homme de ma valeur de ne pas lésiner quand il s'agit de témoigner sa reconnaissance pour tout service rendu.

— Si tu viens à manquer à ton engagement, tu devras alors te juger toi-même et condamner ta félonie.

— Il n'appartient pas à l'homme anonyme que tu es de me donner une leçon de fierté, riposte Pichard, hautain.

— Ta fierté, puisque tu en parles, t'impose aussi, l'obligation de cesser de me poursuivre.

— C'est juste. Ah ! et maintenant partons !

La montée du sentier des éboulis fut lente et pénible. Pichard refusa l'aide de Max pour traverser les endroits dangereux. Il devait déjà trop à cet homme qui venait de profiter d'une situation exceptionnelle pour le contraindre à un engagement qu'il devra tenir au risque de passer pour un infâme gredin. Plus d'une fois il fut tenté de jeter le jeune homme dans les précipices qu'ils côtoyaient afin de se débarrasser à jamais de ce détestable et mystérieux personnage. Mais il résista à la tentation. Quelque chose de son flair l'avertissait que cette soirée mouvementée était le préliminaire d'une aventure beaucoup plus tragique, et il eut en ce moment le pressentiment qu'il était lié à la destinée de l'homme qui le suivait, quelle qu'elle fût.

Rendu au chemin pierreux, Pichard dut faire un effort considérable pour ne pas se laisser choir par terre comme une loque. La fièvre lui causait une soif dévorante; et à ce supplice s'ajoutait la douleur insupportable de son bras. Mais son orgueil soutenait son courage. Ah ! si au moins il pouvait boire. Si ces nuages

de pluie qui s'accumulaient dans le ciel pouvaient crever et le rafraîchir, le laver à torrents d'eau. Mais la pluie qu'il espérait ne tombait pas, les nuages se défilaient. Il était évident que l'orage s'éloignait. N'y tenant plus il cria, exaspéré :

— Ah, toi ! . . .

Mais il s'arrêta médusé. Max lui présentait une grande tasse d'eau claire.

— Où . . . où as-tu pris ça, bégaya-t-il.

— Le puits de Dominique Hunault n'est pas loin, j'ai pensé que tu avais soif.

— Donne.

— Bois lentement. L'eau est froide et tu es fiévreux.

Pichard buvait à longues lampées, mais les coupait prudemment. La tasse contenait deux pintes d'eau. Il but à satiété et se sentit mieux. Max voulut le faire asseoir.

— Laisse-moi, dit-il, je ne suis pas fatigué.

— Non, tu es exténué. Tu ne peux songer à te rendre à Marsoui, tu en serais incapable, et je ne puis t'accompagner, pour cause.

— Oui, la cause qui te fait fuir la police et les gendarmes.

— Assieds-toi, bavard. Je vais aller demander à monsieur Hunault qu'il te reconduise à Marsoui.

— Je te reverrai ?

— Non.

— C'est ton adieu ?

— J'ai eu plaisir à te donner à boire, je te remercie de ce plaisir.

Il s'éloigna. Le ciel était incertain, couvert de nuages uniformes qui rendaient la lumière de la lune diffuse.

Un brouillard épais montait de la mer. A intervalles réguliers la sirène d'un navire avertissait de sa présence, demandait son chemin.

Max hâta le pas. Il atteignit la maison de Dominique Hunault comme celui-ci en sortait. La vue du jeune homme le cloua de surprise.

— Vous ici ? mais comment se fait-il . . .

— Entrons si vous voulez, monsieur, j'ai à vous parler.

Dominique Hunault et Max entrèrent dans la maison. Le pêcheur referma la porte. La lampe à pétrole était allumée sur la table, il haussa la mèche et une lumière plus vive éclaira la pièce. Il remarqua les zébrures sur le torse du jeune homme.

— Max ! que vous est-il arrivé !

— Quelle heure est-il, monsieur Hunault ?

— Onze heures moins quart.

— Je viens de quitter Pichard, j'ai été deux heures avec lui.

— Vous vous êtes battus !

— Oui. Il attend du secours.

— Max ! Vous ne l'avez pas . . .

— Je l'ai malmené, mais je ne l'ai pas tué, rassurez-vous.

— Max, j'allais vous rencontrer au lieu de notre rendez-vous.

— Et j'arrive.

— Tout est prêt, il faut partir.

— Et cet homme ?

Dominique Hunault revit Pichard l'insulter dans ce qu'il avait de plus cher au monde, sa fille. Il serra les poings.

— Cet homme, qu'il s'arrange ! Je me pencherais

sur une mouette blessée, je compatirais à sa souffrance mais sur Pichard ? Jamais !

— C'est un être humain.

— C'est un démon, et vous le plaindriez ?

— La fracture de son bras le fait terriblement souffrir.

— Qu'il pâtisse ! Lui qui n'a de pitié pour personne, qu'attend-il de la compassion des autres ?

Le pêcheur passa sa main rude sur son front inquiet.

— Et cette fracture à son bras, Max, comment s'est-elle produite ?

J'ai pris le sentier des Eboulis, il s'est lancé à ma poursuite. Il a mal calculé à l'embouchure de l'entonnoir et sa chute a été malencontreuse sur la plate-forme, en bas.

— Pichard connaissait-il le sentier des Eboulis ?

— Il ne le connaissait pas.

— Alors il n'a pu le remonter sans votre aide.

— C'est exact.

Dominique Hunault passa de nouveau sa main sur son front.

— Où l'avez-vous laissé ?

— Pas loin d'ici sur le chemin pierreux.

— Son état est-il grave ?

— Son bras est enflammé, il a la fièvre.

— Il peut marcher ?

— Oui.

— Qu'il se rende sur la route carrossable de la péninsule, il passe des autos, quelque chauffeur charitable le conduira à Marsoui.

— Il faudrait l'aider, le soutenir pour qu'il se rende à la grande route.

— Le soutenir, se salir à son contact, lui qui salit

les autres ? J'ai rencontré Pichard en revenant du village. Il m'attendait à deux arpents de ma maison.

Il regarda la porte close de la chambre à l'autre bout de la cuisine.

— Jamais comme ce soir ai-je embrassé ma fille avec autant d'amour et de respect.

Max se leva, une lueur de désespoir dans les yeux.

— Je vous jure . . .

Le pêcheur l'arrêta d'un geste de la main.

— Asseyez-vous, mon ami, vous êtes venu cet après-midi et ma maison est restée propre.

Le jeune homme s'écroula sur le banc près de la table et étouffa le sanglot qui lui serrait la poitrine.

— Vous êtes bon, monsieur, vous êtes bon de croire en moi et je vous jure que mon honnêteté est digne de votre confiance.

Il regarda le pêcheur avec les yeux pleins de larmes, des larmes qui s'accrochaient à ses cils avant de tomber.

— Un soir, sur la dune, je vous ai rencontré et vous m'avez donné votre amitié, et plus tard votre affection. Je me sentais protégé et j'ai fait le rêve fou de la fin de mes misères. Mais les hommes me pourchassent comme si j'étais un criminel et ne lâchent pas. N'y aura-t-il donc jamais une limite à ce que j'endure ? Est-ce que je ne pourrai pas un jour aller librement comme les autres ? Marcher sur la route et non suivre les ravins avec la crainte d'être découvert ? Me mêler aux foules, rencontrer des gens qui auront pour moi un regard complaisant ?

Il s'essuya les yeux de la paume de sa main.

— Excusez-moi, monsieur, on dit que c'est une fai-

blesse pour un homme de pleurer, mais je ne donne pas ces larmes à mon sort, elles vont à l'émotion qu'a mis dans mon cœur la bonté de vos paroles qui signent votre croyance en l'honnêteté de ma conduite. Si ce soir vous avez embrassé votre fille avec plus d'amour et plus de respect que jamais, croyez que je pense à elle avec toute la droiture et la noblesse de sentiment que commande sa dignité de femme.

— J'ai la satisfaction d'être convaincu de la sincérité de votre déclaration, mon jeune ami.

— Je vous remercie, monsieur.

— Et maintenant, Max, nous partons.

— Oui, allons porter secours à Pichard.

— Cet homme qui ne mérite pas la corde pour le pendre nous force à un devoir de charité qui nous empêche de partir pour le port de Gaspé cette nuit.

— Conduire Pichard jusqu'à la grande route de la péninsule où une auto pourra le recueillir ne devrait pas prendre plus d'une demi-heure.

— Je ne puis l'abandonner au hasard d'une auto et je devrai l'accompagner jusqu'à Marsoui. Vous connaissez la distance, et avec un blessé le trajet sera lent. Je reviendrai trop tard pour notre expédition projetée. Force nous est donc de la remettre à la nuit prochaine.

— Même heure ?

— Oui, onze heures. Et à l'endroit de la côte que nous avons nommé le Tocsin.

Dominique Hunault alluma un fanal, son fanal de pêcheur au globe de verre épais protégé de fortes broches grillagées, et sortit, suivi de Max. Mais comme le main le toucha à l'épaule. Il se retourna vivement et le jeune homme allait franchir le seuil de la porte, une

nom qu'il portait dans son cœur monta spontané à ses lèvres :

— Sara . . .

Lui qui voyait la jeune fille pour la deuxième fois l'appelait par son nom et n'était pas surpris.

— Sara, redit-il, de toute la douceur de sa voix. Je suis si heureux de vous voir là, près de moi.

Elle sourit.

— L'événement s'est produit, Max, vous ne partez pas cette nuit.

Il la regarda, et ses yeux bleus et doux l'enveloppèrent de tout l'amour de son cœur.

— Je vous aime, Sara . . . Adieu.

— Je vous aime, Max . . . Bonsoir.

Il descendit le perron sans se retourner et rejoignit Dominique. Mais quand les deux hommes arrivèrent à l'endroit du chemin où Max avait laissé Pichard, il n'était plus là.

LA PENSION DE DAME SOPHIE BOURLAGNE

C'était une maison quelconque. En entrant, une petite pièce qui s'appelait le salon d'attente, une salle à manger à gauche, une chambre à coucher qui communiquait avec la cuisine assez vaste, composaient le bas de la maison. Des quatre chambres sous le comble, une était occupée par Roch Pichard, et les trois autres par différents pensionnaires.

On ne savait au juste pourquoi, mais la pension de Sophie Bourlagne, veuve de pêcheur, portait le nom de Neptune.

Et le dieu des flots, peinturé couleur bleu de mer, balançait son trident doré sur la petite enseigne de tôle fixée à une tige de fer au-dessus de la porte.

On était à bonne enseigne chez Sophie Bourlagne, car la veuve était renommée pour sa propreté méticuleuse, sa façon merveilleuse d'apprêter le poisson, et sa sévérité à maintenir l'ordre et la discipline dans son établissement. Grande, forte, les traits masculins, les yeux honnêtes sous ses sourcils épais, le pied marin pour avoir accompagné son homme en mer pendant quinze ans, le verbe haut, parlant le rude langage des

gens de la côte, elle ne badinait pas quant aux règlements de sa maison écrits dans un cadre bien en vue dans son salon d'attente :

Pas de blasphèmes et de jurons.

Pas de conduite tapageuse.

Pas de saoulons.

Qui ne se conduit pas en monsieur ici passe la porte.

Et c'était signé : Dame Vve Sophie Bourlagne.

Convaincue de sa foi, pieuse sans bigotterie, Sophie Bourlagne jouissait de l'estime de ses compatriotes. On l'aimait pour ses qualités de cœur et d'esprit, mais on craignait sa franchise. En Gaspésienne de bonne souche, elle n'hésitait pas à dire les faits en face à qui méritait ses reproches. C'était une femme forte et une forte femme, qui ne se scandalisait pas des manquements inhérents à la nature humaine, mais qui ne pouvait supporter ceux qui s'attaquaient à la réputation des autres. Le doute que depuis le début de l'été, l'on faisait planer sur l'honorabilité de Dominique Hunault, qui avait été l'associé de son mari, l'attaquait comme une injure personnelle. Elle fit une enquête pour trouver la source de la calomnie volontairement malicieuse. Ses démarches lui avaient valu des renseignements vagues : ça pouvait être celui-ci, celui-là. Mais Dame Bourlagne voulait savoir qui était l'auteur de cette cochonnerie, comme elle disait, et ne lâchait pas. En s'attaquant à l'honnêteté de Dominique Hunault on attaquait l'honnêteté de son défunt. « Un homme, qui n'aurait fait de mal à personne pour toutes les morues de la côte et des bancs de Terre-neuve », déclarait-elle à qui voulait l'entendre.

Donc, Dame Sophie se désespérait de ne pouvoir découvrir qui portait atteinte à l'honneur de Dominique Hunault, et partant, de celui de son défunt mari, quand

un incident la mit sur la trace du coupable. Elle avait quatre pensionnaires, dont Roch Pichard; et en faisant sa chambre, précisément le matin de la rencontre du douanier et de Dominique sur la grève au lever du soleil, elle vit un bout de papier sous son lit. Habitude de bonne ménagère qui ne laissait jamais rien traîner, elle le ramassa, mais en le déposant dans son porte-poussière, il se déplia, et elle lut avec une indignation grandissante les lignes suivantes : « Dominique Hunault est mal coté. Ses agissements louches me confirment qu'il fait du marivaudage en haute mer. Surveillez la côte. J'ai l'œil sur lui. Roch Pichard ».

C'était sur une feuille datée de Marsoui le 3 août 1946. Une date assez récente : on était au milieu du mois. Mais Sophie ne put lire l'adresse du destinataire écrite au plomb et partiellement effacé. Dans un coin de la lettre elle put toutefois déchiffrer : Copie No 12. Elle avait donc en main la copie d'une circulaire adressée par Pichard à différentes personnes de la région et de nature à faire un tort considérable à l'ancien associé de son mari.

Dame Bourlagne se promit de tirer cette affaire au clair et d'en avoir le cœur net. Elle questionnera d'abord Pichard sur la signification de sa lettre; puis elle ira ensuite demander des explications à Dominique.

Elle passa la journée à échafauder des suppositions les plus extravagantes et à les démolir avec une rapidité qui dénotait son état d'esprit inquiet et bouleversé.

Sophie ne sortit pas ce jour-là. Elle attendait le retour de Pichard absent depuis la veille au soir. Quand le douanier était de devoir la nuit il revenait le matin, et comment se faisait-il qu'il n'arrivait pas ? Dans l'après-

midi elle s'informa auprès des pêcheurs qui passaient devant sa porte, on ne savait rien. Le soir, elle voulut aller aux renseignements mais la menace de tempête la retint chez elle.

Minuit, une heure, deux heures du matin et Roch Pichard ne venait pas. Oh ! mais elle allait l'attendre dut-elle passer la nuit blanche. Elle s'installa dans un des fauteuils guère confortables du petit salon d'attente et s'endormit poursuivie dans son sommeil par un rêve échevelé. Elle voyait Roch Pichard aborder une goëlette un coutelas entre les dents et aller ensuite cacher ses trésors dans la fosse de son mari. Les coups de pic qui violaient le cercueil de son défunt la réveilla en sursaut. On grattait dans la serrure de la porte. Elle se trouva debout.

— Qui va là ! cria-t-elle, encore sous l'impression de son rêve déprimant.

La porte s'ouvrit devant Roch Pichard. Sophie Bourlagne n'aimait pas le douanier, et la lettre qu'elle avait trouvée le matin sous son lit n'était pas pour le lui rendre sympathique. Mais elle était juste, et elle l'écoutera avant de juger s'il était en droit ou non d'avoir usé de son procédé contre Dominique Hunault. En attendant, elle le tenait pour un être dont on devait se méfier.

Elle l'interpela sans aménité de sa voix rude que soulignait bien son langage pittoresque.

— Eh bien, Roch Pichard, que faites-vous sur le seuil de ma porte planté comme un mât de misaine sur le gaillard d'avant ?

Sophie Bourlagne affectionnait les termes marins.

Pichard ferma la porte et se retourna.

— Bon sang de Bon Dieu ! s'exclama-t-elle, qu'est-

ce qui vous est arrivé, Pichard ! Vous êtes du marsoin échoué à marée basse !

— Ah ! taisez-vous, madame Bourlagne, et donnez-moi à manger, riposta Pichard, les lèvres enflées par sa bataille avec Max.

— Pour sûr que vous avez besoin de manger, vous êtes blême qu'on dirait d'un trépassé. Ah ! . . . Et foi de Sophie Bourlagne, vous avez la proue fendue !

— Oui, la bouche fendue et le bras cassé. Ca vous suffit ?

— C'est même trop, dit-elle, un peu apitoyée.

— Et puis, la table, hein ? Je n'ai pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— Oh ! et le ton ? Je n'aime pas à être commandée comme un moussaillon dans les cordages.

— Aidez-moi à me dévêtir.

— Quoi ?

— Oh ! fit-il, coléreux, est-il question pour vous de m'enfiler mon pyjama ? Aidez-moi à enlever ma tunique. Je vous fais grâce pour mes culottes.

Elle obéit. Puis, la tunique tachée de sang, et déchirée de Pichard sur son bras, elle dévisagea son pensionnaire.

— On peut dire que vous avez été malmené, Pichard. Quelle est la tempête qui vous a valu un pareil coup de queue de gouvernail ?

— Ah ! finissez de m'agacer avec vos expressions de pilote en jupon; et une assiette, damnation de damné ! J'ai faim !

— Vous ne pourriez pas, non demander plus poliment ?

— S'il vous plaît, madame Bourlagne, j'ai faim.

Elle s'adoucit.

— Que voulez-vous manger, monsieur Pichard ?

— Oh, qu'importe. Et donnez-moi du thé fort.

— Le thé fort empêche de dormir, et m'est avis que vous avez besoin de sommeil.

— Allez, je vous en prie.

— Bon, bon.

Elle se hâta, et dix minutes plus tard, du pain, du beurre, du fromage, de la viande, une tasse de thé bouillant étaient sur la table.

Pichard s'approcha et mangea debout, allant et venant dans la pièce, sans parler. Assise au bout de la table, Sophie l'observait en froissant dans la poche de son tablier la lettre trouvée le matin.

Quand le douanier eut fini de manger, il alluma une cigarette, et continua à arpenter la pièce. Sophie le suivait des yeux, et tout à coup, excédée de son mutisme, elle éclata :

— Ah ! ça vous vous en avez encore pour longtemps à naviguer sur mon plancher ?

Elle lui montra le tableau des règlements de la pension.

— Vous voyez ça, dit-elle, et ceux qui ne se conforment pas à çà, passent la porte. Et vous avez tout du batailleur qui mérite de passer la porte.

— Vous voudriez bien savoir ce qui m'est arrivé, hein, madame Bourlagne.

— Oui. Je dois savoir ce qui vous est arrivé pour me revenir comme un naufragé qui aurait vu un écueil éventrer son radeau.

— Et si je ne vous le disais pas ?

Elle montra à nouveau le tableau des règlements.

— Je descendrais moi-même vos valises, Roch Pi-

chard, et vous pourriez les prendre sur le perron.

— J'ai été pris dans une aventure désagréable.

— Pour çà, ça se voit. Et dans l'aventure désagréable, y étiez-vous comme douanier ?

Ça me regarde.

— Moi aussi ! Si vous vous êtes battu en dehors de vos heures de service, vous irez méditer sur vos égratignures hors de ma maison.

— Me croyez-vous assez bête pour chercher des coups et en recevoir quand les obligations de mon métier ne m'y obligent pas ?

— Ainsi, vous étiez en devoir.

— Non, j'étais en promenade pour ma santé, et jouir du clair de lune.

— Quand il fait clair de lune, on reconnaît qui nous cogne. Vous savez qui vous a malmené ?

— Oui. Mais je n'ai pas de signalement à vous donner sur son compte.

— Un jeune ? Un vieux ?

— Ce n'est pas de vos affaires.

— Bien. Et votre bras cassé, on vous a secouru ?

— Non. Ceux qui cherchent à assassiner les gens ne s'occupent généralement pas des blessures de leurs victimes.

— Blessé et sans secours, qu'avez-vous fait.

— D'abord, si vous voulez m'en croire, j'ai pâti.

— C'est possible.

— Puis j'ai marché plus d'une heure. Une auto a passé sur la route, j'ai signalé et le chauffeur a stoppé. Pour ma chance, l'homme au volant était médecin. Il a réduit la fracture de mon bras. Il avait dans sa trousse ce qu'il fallait : planchettes, ouate, bandages.

— Ça vous a fait mal ?

— Une caresse comme la brise du large. Ça s'endurait avec des grimaces.

— C'est ce docteur-là qui vous a ramené à Marsoui ?

— Oui. Un foulard se trouvait dans son auto, il me tient le bras en écharpe.

— Vous avez sûrement rencontré un brave homme de docteur.

— Oui.

— Vous savez qui c'est ?

— Non.

— Un touriste, je suppose.

— Ça se peut.

Il montait l'escalier. Sophie sortit la lettre de la poche de son tablier.

— Un instant, monsieur Pichard, je voudrais vous demander . . .

Il lui coupa la parole.

— Oh ! à demain pour la conversation, dame Bourlagne, et bonne nuit, ou ce qui en reste.

Au lieu d'aller dans sa chambre, Pichard poussa la porte de la chambre en face de la sienne et entra. Un homme dormait dans le lit. Un homme d'une trentaine d'années, et qui devait prendre les choses en philosophe à en juger par ses habits pêle-mêle sur une chaise, sa barbe de deux jours et sa pose nonchalante dans le sommeil. Il dormait profondément, la mâchoire à l'aise sur son double menton, les bras au-dessus de sa tête, les mains croisées en action de grâce pour son repos douillet.

Comme du sourire voltigeait sur ses traits et mettait de la béatitude sur cette face ronde que la moiteur de

la chambre faisait luire des joues, du nez et du front.

Pichard lui secoua le bras.

Le dormeur marmotta quelques mots inintelligibles et changea de position, un pied hors du drap de flanellette qui le couvrait.

Tout en faisant de la lumière Pichard secoua son homme de nouveau et plus vigoureusement cette fois.

— Hé ! Basile ! . . . Réveille !

— Qu'est-ce que c'est, fit l'autre d'une voix endormie, sans ouvrir les yeux.

— C'est . . . C'est . . . Réveille et lève-toi, Basile Doiron !

Doiron se roula, se mit sur son coude et ouvrit les yeux.

— Hein ? Pichard ? Qu'est-ce que tu me veux ?

— Te parler.

— L'heure n'est pas à jaser, le jour pointe à peine. Va au diable ! dit-il, en se recouchant.

De sa main valide Pichard sortit Doiron de ses oreillers par les cheveux.

— Lâche-moi ! cria-t-il, furieux, assis dans son lit. On ne peut donc pas dormir en paix dans cette sacrée boîte ?

— Ta gueule, et écoute-moi, c'est urgent. Je suis enfin sur la piste que je cherchais.

— Tu ne l'as pas trouvée sans dégât, dit-il, avec un geste de sa main qui montrait le bras en écharpe de Pichard.

— La capture que nous allons opérer vaut mille fois mon bras cassé.

— Ou la capture est importante, ou tu n'évalues pas tes os chers.

— Nous tenons Hunault et nous ne le tenons pas seul.

Basile Doiron était tout à l'attention.

— J'avais des soupçons, sur Hunault, reprit Pichard, et j'ai mis les douaniers de la côte en garde contre lui. J'ai maintenant la certitude que j'ai vu juste. Hunault cache le fuyard dont les journaux ont donné le signalement au printemps.

— Pas possible ! Mais . . . mais comment sais-tu que c'est le type ?

— Je me suis battu avec lui et j'ai eu le temps de l'examiner.

— A travers les étoiles si j'en juge par les coups qui te marquent la bouche. Et ton bras semble démontrer que le gaillard est vigoureux.

— Il est fort, c'est indiscutable, agile et violent comme un sauvage.

Au souvenir de sa nuit de tourment et d'humiliation, Pichard grinça des dents.

— Mais nous le tenons.

— Pas encore.

— Sa capture ne fait plus de doute et Hunault partagera son sort.

— Je veux bien pour l'individu, mais Dominique Hunault c'est autre chose. On ne peut arrêter cet homme sur de vagues accusations.

— Vagues ? Non seulement Hunault cache le fuyard que la police recherche, mais il l'aide à se défiler des autorités policières au détriment des lois de son pays.

— C'est plus grave et tu sembles bien renseigné, autrement, tu n'avancerais pas des choses aussi grosses de conséquence. Car une erreur de ta part . . .

— Il n'y a pas d'erreur, coupa Pichard, quand on voit de ses yeux et que l'on entend de ses oreilles. Dominique Hunault aide l'autre, un dénommé Max, à se déjouer des gendarmes. La nuit prochaine, à onze heures, dans un endroit de la côte, qu'ils appellent le Tocsin, Dominique Hunault, dans sa propre barque, partira avec son protégé pour le port de Gaspé.

— Comment sais-tu ? s'écria Doiron.

— J'ai tout entendu le complot sous une des fenêtres de la maison de Hunault.

— Comment te trouvais-tu là ?

— Ce serait trop long de tout te raconter. Sache seulement que du chemin pierreux, qui monte à la maison de Hunault, et où j'attendais du secours, j'ai suivi Max jusqu'au logis de son complice. Et après avoir appris de la fenêtre entr'ouverte ce que je voulais savoir, je me suis hâté à Marsoui.

— Et ton bras, qui l'a rebouté, clissé ?

— C'est une autre histoire que la mère Bourlagne te dira à ta demande. Pour l'heure habille-toi, prends ta motocyclette et tu vas partir.

— Un instant. Cette affaire regarde la gendarmerie royale et non un pauvre bougre de douanier comme moi.

— La gendarmerie royale et les douaniers sont de même métier quand il s'agit d'arrêter des contrebandiers ou d'autres individus de même calibre; et le fuyard en question entre dans la catégorie.

— Je veux bien croire, mais j'hésite.

— Ah ! mais non ! Je commande ici et tu vas m'obéir.

— Oh, c'est bon, c'est bon, dit-il, en commençant à se vêtir, seulement . . .

— Seulement quoi.

— Ça me déplaît, çà . . . ça me chagrine rapport à Dominique Hunault. C'est un compatriote, un Gaspésien, l'ami de mon père, alors . . .

— Alors, tu vas raisonner ? Oui ?

Doiron ajusta ses bretelles et soupira.

— Et puis rase-toi. Astique ton uniforme. Sois à ton avantage pour cadrer avec les autres : la chasse de la nuit prochaine en sera une de grande classe. Je ne pourrai malheureusement pas participer à la fête de façon active vu la fracture de mon bras, mais je serai là pour aider à diriger les opérations qui seront fructueuses, car rien ne sera laissé au hasard pour le coup de filet qui va emprisonner Hunault et son copain sans aucun espoir d'échapper. Ils seront pris comme des bêtes traquées. Pris ! Pris !

Les yeux minces de Pichard brillèrent de satisfaction cruelle.

— Et maintenant, Doiron, écoute ce que je vais te dire et prends bien note de ce que tu dois faire aujourd'hui.

Et en mots brefs et précis Pichard donna ses instructions à la gendarmerie royale qu'il écrivait au fur à mesure sur une feuille de papier qu'il confia à Basile dans une enveloppe scellée.

Quelques instants plus tard les pétarades d'une motocyclette qui traversait le village de Marsoui disaient à Pichard que Doiron obéissait. Il repassa ses ordres dans sa mémoire, et certain de n'avoir rien oublié pour le succès de la nuit prochaine, sa revanche et son triomphe, il se coucha satisfait. Assommé par la fatigue, il s'endormit malgré la douleur lancinante de son bras.

Il s'éveilla à sept heures. Le temps était clair et la

brise qui venait du large rafraîchissait sa chambre. Il se leva prit un bain, prenant plaisir à se laver dans cette bonne eau froide qui lui faisait du bien. Son bras droit était valide, il se rasa soigneusement, fit sa toilette d'une chemise légère et d'un pantalon de toile blanche, et chaussé de souliers sport descendit à la cuisine où Dame Sophie Buorlagne l'accueillit d'un air distant.

— Vous déjeunez, Pichard ?

— Oui, avec des œufs et du jambon, cinq rôties et deux tasses de café.

Il était de bonne humeur. A la nuit qu'il venait de vivre suivra la nuit prochaine qui lui vaudra de l'avancement, ce qui n'était pas à dédaigner, mais elle sera surtout marquée pour lui de deux captures qui assouviront sa haine contre Max et Hunault qui l'avaient défié depuis deux mois; et, en même temps, écraseront de larmes et de désespoir la belle Sara qui l'avait repoussé, lui, son amour et sa demande en mariage. Mais à ce moment la jalousie qui rongeait l'amoureux éconduit lui fit faire une découverte qui lui crispa les traits. Si Sara Hunault avait rejeté son amour avec autant de vivacité que de conviction, c'est qu'elle s'était préparée à ce refus. Et quand un femme agit de la sorte, c'est qu'il y a un homme dans sa vie. Et cet homme Pichard le voyait, grand, blond, musclé. Sara Hunault et le fuyard s'aimaient, c'était évident comme le soleil matinal qui dansait dans la cuisine de Sophie Bourlagne. Alors tant mieux. Il frappera doublement la jeune fille dans son affection pour son père et dans son amour pour l'autre. Sa victoire sera complète. Et voilà qu'une autre idée éclata dans son esprit canaille. Mais oui ! c'était çà ! Son rival en son pouvoir, il pourra marchander sa

liberté avec Sara Hunault en échange de son consentement à l'épouser. Ça se voyaient ces choses-là. Et puis, à la réflexion, la jeune fille comprendra qu'elle sera plus heureuse avec lui, qui vivait au grand jour d'une position honorable, qu'avec cet aventurier sans feu ni lieu, sans même un nom à lui donner, et, appelé d'ailleurs à purger des années de détention.

Satisfait de son raisonnement que Sara Hunault, en fille intelligente finirait par partager sûrement, Roch Pichard se mit à table et mangea de bon appétit.

Sophie le servait en silence. Et quand il eut fini de manger, elle lui mit devant les yeux, sans plus de préliminaire, la lettre qui n'avait pas quitté la poche de son tablier.

— Où avez-vous pris çà, demanda-t-il, après un coup d'œil à la lettre que Sophie lui montrait en la tenant de ses deux mains.

— J'ai pris çà où c'était. Dans votre chambre, à terre, sous votre lit.

— C'est un chiffon de papier qui a eu sa valeur, dit-il.

Sophie se mit les poings sur les hanches.

— Qui a eu sa valeur en autant que la valeur peut s'accommoder de malpropreté, salaud de Pichard.

— Comment ?

— Oui, ça prend un salaud comme vous pour avoir monté cette saleté contre Dominique Hunault, un homme respectable, honnête comme le soleil.

— Qu'en savez-vous ?

— Et vous-même, sur quoi vous êtes-vous basé pour chercher à salir la réputation d'un brave pêcheur, craignant le Seigneur, et respectueux de ses semblables ?

— Hunault a pu être honnête et respectable, mada-

me Bourlagne, il l'a même été par les témoignages favorables à sa conduite, mais il ne l'est plus.

— Ah ! vous croyez !

— Précisément cette nuit j'ai eu la preuve des accusations que j'avance contre Hunault, un autre exemple que l'on peut devenir crétin à tout âge.

Sophie se rajusta les poings sur les hanches.

— Vous avez dû débuter jeune, et avec talent, pour si bien posséder votre métier de vilipendeur à l'âge que vous avez.

— Vous me dites là des paroles injurieuses qui vous seraient difficiles à prouver, madame Bourlagne.

— Et cette lettre, hein ? C'est vous qui l'avez pensée, écrite et signée ? Qui en avez assuré la distribution ?

— C'est moi.

— Et qu'est-ce qu'elle contient ? Qu'est-ce qu'elle dit ? Des faussetés !

— Des vérités.

— Des vérités ! Eh bien ! Roch Pichard, en plus d'être un salaud vous êtes un menteur !

— Oh, mais continuez vos amabilités à mon égard, madame Bourlagne, fit-il, froidement, mais je vous avertis que vous devrez en répondre.

— Des menaces ? Avec çà que je m'en fiche de vos menaces, patrouilleur nocturne des buvettes clandestines.

— Prenez garde !

— Prenez garde à vous, Roch Pichard. Les saletés que vous jetez sur Dominique Hunault sont de celui qui crache en l'air; ça va vous retomber sur le nez.

— Attendez à demain matin, madame Bourlagne, et vous chanterez sur un ton différent en parlant de Dominique Hunault.

— Je verrai Dominique Hunault aujourd'hui même. Il saura vos paroles malpropres contre lui.

— Je vous défends d'aller chez Dominique Hunault.

— Ah ! Ah ! Il me défend ! Vous n'aimez pas qu'on vous prenne au mot de vos saloperies, hein ?

— Je vous défends expressément de voir ou de communiquer avec Dominique Hunault, madame Bourlagne, parce qu'alors vous interviendrez dans une affaire qui regarde maintenant la gendarmerie royale.

— La . . . la gendarmerie royale, bégaya-t-elle.

— Oui. Votre bagoût m'a forcé à vous le dire. Vous êtes, de ce moment, une femme avertie. Si vous laissez savoir quoi que ce soit des choses que vous savez à Dominique Hunault, vous intervenez de fait dans l'exercice des fonctions de la police. Et le code criminel prévoit votre offense.

— C'est bien. Je saurai me mêler de mes affaires.

— C'est plus prudent pour vous. Oh, je comprends votre émotion à vous taire, ajouta-t-il, railleur. Dominique est veuf et vous êtes veuve, mais les événements de la nuit prochaine vont retarder vos accordailles projetées.

Elle l'examina de ses yeux gris de la tête aux pieds et des pieds à la tête.

— On ne peut pas s'attendre, dit-elle lentement, à de la délicatesse de la part d'un ours qui sent les ordures de sa ouache.

Et elle lui tourna le dos pour vaquer à ses occupations.

COMMENT DAME SOPHIE BOURLAGNE CONTOURNA LA DEFENSE DE ROCH PICHARD

Après avoir pris son déjeuner, Roch Pichard remonta à sa chambre. Il dormira toute la journée, il se reposera afin d'être en meilleure forme pour le soir. La fracture de son bras l'empêchera de prendre une part active aux opérations de la nuit, mais il voulait être là et diriger la chasse mouvementée dont il s'appropriait à l'avance le mérite. Sa blessure ne le faisant pas souffrir, il s'endormit comme une bûche.

Restée seule dans sa cuisine, Sophie Bourlagne manifesta son indignation des paroles de Pichard d'après la vigueur de son tempérament. Les deux chaudrons de fer qu'elle plaça sur le poèle se choquèrent comme un avertissement du danger qu'il y aurait à déranger la cuisinière. Les pommes de terre qu'elle pelait tombaient dans le plat d'eau en menace contre tout opportun qui se serait aventuré dans la place. Elle ponctuait de gestes coupants le monologue irrité qu'elle adressait à l'homme qui dormait sous le comble de sa maison.

— Lui ! . . . Avoir osé me dire que je songeais à remplacer mon cher défunt Léonidas par . . . Ah !

quel culot ! Quel affront d'effronté ! Moi qui ne pense pas plus à me remarier qu'à me rendre à l'île Bonaventure à la nage ! Mais il m'a dit çà en mentionnant le retard probable à mes accordailles avec... Et Pichard est capable de faire courir dans Marsoui le bruit de mon mariage avec Dominique Hunault ! Le scélérat !

Elle regarda l'heure. Huit heures. Elle fit un rapide calcul.

— Aller, retour . . . Je puis être à la maison à dix heures, à temps pour préparer mon dîner.

Elle sanctionna sa décision d'une dernière pomme de terre, qu'elle jeta, ferme, au fond du plat d'eau et se leva. Elle se lava les mains qu'elle essuya vigoureusement avec une serviette de toile rude, et baissa ses manches relevées au coude pour le ménage. Elle ira voir Dominique Hunault, non pas comme l'homme susceptible d'être arrêté par la police, mais comme l'ancien associé de son mari, obviant ainsi à la défense de Pichard. Elle louera une automobile, ce qui lui donnera au moins une demi-heure pour les explications qu'il lui fallait. Mais avant de partir, elle devait s'assurer de Pichard. Elle monta l'escalier sur la pointe des pieds et entrebailla doucement la porte de la chambre à gauche de l'étroit passage du palier. Le douanier dormait d'un souffle profond et réparateur. Sa fatigue accumulée depuis vingt-quatre heures faisait sur lui l'effet d'un narcotique. Il ne se réveillera pas avant la fin du jour.

Soulagée de ce côté, Sophie Bourlagne, habillée de sa robe du dimanche, un mantelet sur les épaules, la tête prise dans un foulard de soie grise, la seule

couleur qu'acceptait son veuvage, sortit de la pension à l'enseigne de Neptune. Quelques instants plus tard elle filait en auto, décourageant par son silence le chauffeur bavard qui aurait voulu entamer la conversation.

Arrivée au chemin pierreux qui conduisait à la maison de Dominique Hunault, Sophie demanda au chauffeur de l'attendre et prit la montée vers le logis de l'ancien associé de son mari. Près du sentier des Eboulis, elle s'arrêta. La mer s'étendait devant elle, belle, immense, ensorcelante. Elle l'aimait cette mer aux profondeurs d'océan, et malgré qu'elle lui eût pris son homme, elle l'aimait de toute la force de son âme de Gaspésienne. Elle lui souriait et lui parlait, elle la connaissait si bien, c'était son amie depuis plus de soixante ans; une amie merveilleuse qui caressait, et capable aussi de coups qui tuaient. Quinze années qu'elle lui avait pris son mari en détruisant sa barque dans une terrible tempête, et le lendemain du naufrage, ses vagues étaient paisibles et bleues comme aujourd'hui, avec du soleil tout pareil sur les ailes des mouettes et sur les voiles blanches dans le lointain.

La veuve du pêcheur fit rouler son jonc de mariage sous son gant de coton noir. Ce matin, un homme lui avait dit qu'elle pourrait se consoler de la perte du compagnon fidèle. Ça prenait Pichard pour insinuer de semblables malveillances; et pour le punir de sa malice, elle avait agi impulsivement, décidée à passer outre sa défense et à avertir Dominique Hunault que l'on tramait contre sa liberté. Mais elle était foncièrement honnête et proche de son but, elle

s'interrogeait : pouvait-elle agir en faveur de Dominique Hunault, supposé coupable, le soustraire aux rigueurs de la loi qu'il avait transgressée sans manquer gravement à sa conscience ? Devait-elle se taire et laisser arrêter un homme qu'elle ne pouvait pas croire malhonnête, ou parler et lui donner la chance d'échapper à la police ? Elle se débattait dans ce dilemme, cherchant à le résoudre quand une voix près d'elle remarqua paisiblement :

— N'est-ce pas que la mer est belle et que beau aussi est le ciel qui se confond avec la mer ?

Elle se retourna, maîtrisant son trouble, remuée par sa conscience qui venait de l'avertir de partir sans parler à Dominique Hunault et de le laisser dans l'ignorance des choses qu'elle savait. Et c'était lui qui était près d'elle et la regardait sans témoigner de surprise de la trouver non loin de sa maison.

Sophie ne répondit pas à la question de Dominique, elle savait qu'il la questionnerait quant aux raisons qui la voulaient à cette heure matinale près du sentiers des Eboulis, et elle cherchait désespérément une formule pour lui répondre sans blesser la vérité.

L'air était d'une transparence liquide, on aurait dit de l'eau claire mêlée de soleil, et toujours les mouettes volaient leur éternel vol gracieux.

Dominique et Sophie se découpaient au bord du chemin pierreux, un chemin à la pente raide, dur à la jambe du marcheur, sans autre végétation que les maigres broussailles du talus escarpé où Max s'était caché la nuit précédente pour attendre Roch Pichard. Comment s'était-il trouvé là ? En quittant Sara, après son entrevue de l'après-midi, le jeune homme était

retourné à sa cachette de la caverne; mais à la nuit tombante pris du désir de revoir encore une fois la maison de celle qu'il aimait, il était revenu sur les lieux où l'amour s'était déclaré à son cœur avec une soudaineté qui avait pris toute son âme, pour son malheur, il le savait. Dans toutes ses misères de fugitif impitoyablement traqué, rien n'était venu le consoler, rien de l'amitié ou de l'affection d'une femme que l'homme recherche dans sa souffrance. Et voilà que le merveilleux soutien auquel il ne croyait plus s'était produit. Il savait que l'amour qu'il avait donné à première vue à Sara Hunault était partagé, mais il savait aussi que cet amour ne pourrait jamais lui apporter la félicité, banni qu'il était de tout espoir de bonheur. Et cependant il s'abandonnait à cet amour, il s'y réfugiait comme dans une oasis de fraîcheur et de beauté qui s'offrait à sa lassitude d'errant pourchassé. On pouvait le capturer, le condamner, mais aucune puissance au monde ne pouvait l'empêcher d'aimer cette jeune fille.

Pour venir à la maison de Dominique, et se trouver près de Sara, pour lui dire, dans la nuit, l'amour qu'il bénissait, Max avait pris le sentier des Eboulis, et en débouchant sur les marches de larges pierres inégales, il avait vu Pichard posté dans l'attente au pied du talus. Souple et silencieux, le jeune homme avait contourné le rocher qui finissait le talus et s'était placé dans les broussailles à dix pieds au-dessus de la tête du douanier. De là, la bataille des deux hommes.

Dominique Hunault et Sophie Bourlagne se trouvaient exactement à l'endroit de la bagarre de la nuit

précédente. Dominique en connaissait tous les détails par Max. Il revivait la scène et ne se faisait aucune illusion sur ses suites inévitables et qui ne pouvaient tarder.

— Je savais que vous viendriez, Sophie, dit-il, revivant toujours la bataille du chemin pierreux.

— Qui vous a dit, Dominique ?

— Personne.

— Alors, comment pouvez-vous savoir ?

— Vous êtes la preuve que Pichard est de retour à Marsoui et qu'il a parlé.

— Je n'ai rien à vous dire.

— Je sais, mais vous êtes venue à bonne heure, et votre présence m'avertit du danger qui me menace.

— Seul ?

— Non.

— Alors c'est vrai pour l'autre.

— Oui, Sophie c'est vrai.

— Qui est cet individu ?

— Un malheureux.

— Que la justice recherche.

— La justice s'égare parfois.

— Il est sous le coup d'une grave accusation.

— C'est l'opinion de Pichard, non la mienne.

— Où est la vérité ?

— Ici même, à l'endroit exact où nous nous tenons vous et moi. Ce talus, les pierres de ce chemin sont les témoins de la lutte d'un homme pour sa liberté. Au début, peut-être était-ce par devoir que Pichard le surveillait, mais maintenant c'est la haine qui le pousse à s'acharner contre lui.

— En êtes-vous certain ?

— Je regarde la mer, Sophie, c'est le serment du pêcheur.

— Que connaissez-vous du jeune homme que vous voulez sauver ?

— Son prénom : Max.

— C'est le sien ?

— Il l'affirme et je le crois.

La veuve rajusta son foulard de tête et regarda la falaise.

— On dit qu'il y a sur la côte un endroit qui s'appelle le Tocsin parce qu'un pic en forme de beffroi le surmonte.

Dominique réprima un tressaillement.

— De qui tenez-vous ce renseignement, Sophie ?

— Je suis chez moi à Marsoui, j'ai droit de savoir ce qui se passe et ce qui se dit dans ma maison.

Elle regarda fixement Dominique.

— Vers quatre heures ce matin j'ai compris une conversation entre Pichard et son associé Basile Doiron.

— Continuez.

— C'est tout ce que je peux vous dire.

— Vous partez ?

— Je dois rentrer à Marsoui.

— Merci d'être venue, Sophie.

Elle regarda Dominique. Il avait été l'associé, le frère de misère de son mari. Ils avaient lutté ensemble contre la mer, un même dur labeur les avait voulus côte à côte durant quinze ans, elle ne pouvait les dissocier. Si elle n'avertissait pas Dominique du danger qui le guettait, elle trahirait le souvenir de son mari. Mais les paroles de Pichard tintaient à ses

oreilles : « Si vous faites quoi que ce soit pour nuire à l'action de la police, la justice vous demandera compte de vos actes. »

Elle fit quelques pas, et le dos tourné à Dominique elle dit distinctement :

— Après la journée c'est le soir, et après, c'est la nuit qui s'en vient. Demain, on parlera de ce qui s'est passé à onze heures de la nuit qui s'en vient.

Dominique était fixé. Un moment il suivit des yeux Sophie Bourlagne qui descendait le chemin pierreux d'un pied sûr en tanguant sur ses hanches comme il convenait à cette femme de pêcheur qui connaissait le roulis des vagues; puis, il se hâta d'entrer dans le bosquet qui cachait l'entrée du couloir de la caverne.

De neuf à dix heures du matin était le seul moment de la journée où le soleil éclairait le couloir de la caverne; et lorsque Dominique s'y engagea, le soleil l'inondait, et des rayons en changeaient complètement l'aspect. Il y avait de la gaieté dans cette clarté qui glissait le long des hautes parois de pierre lisses, un peu évasées du haut, comme pour recevoir avec plus d'abondance le cadeau passager de la lumière. Aucun bruit, rien ne dérangeait le calme de ce couloir naturel imprégné de fraîcheur agréable. L'endroit était calme, reposant, propice à la méditation, et Dominique s'arrêta pour mieux se répéter les dernières paroles de Sophie : « Après la journée c'est le soir, et après, c'est la nuit qui s'en vient. Demain, on parlera de ce qui s'est passé à onze heures de la nuit qui s'en vient. » Pichard savait tout. Il savait son départ avec Max pour le port de Gaspé,

« Demain on parlera de ce qui s'est passé à onze heures de la nuit qui s'en vient. » Il savait l'heure du départ, « Le pic en forme de beffroi, » avait dit Sophie, il savait d'où la barque partirait.

Dominique se hâta d'entrer dans la caverne, elle était vide. Il imita le cri de la mouette et ne reçut pas de réponse. Il appela de nouveau, même silence. Ce silence l'inquiéta. C'était la primière fois que Max ne répondait pas à son appel. Que pouvait-il lui être arrivé ? Il s'imagina le pire et une crainte affreuse le saisit. Pichard avait agi vite. En arrivant à sa pension de Marsoui il était entré dans la chambre de l'autre douanier, Sophie avait saisi leur conversation, et sans lui avoir dit ce qu'elle avait compris, il était évident que Pichard avait donné des ordres d'après ce qu'il savait. Basile Doiron s'était empressé d'aller avertir la gendarmerie royale qui patrouillait la côte depuis huit jours, et le résultat avait été la capture de Max. On ne pouvait le trouver dans sa cachette, mais il avait commis l'imprudence d'en sortir, chose inexplicable alors qu'après sa bataille de la nuit précédente il savait que Pichard ne resterait pas inactif et qu'il mettrait tout en branle pour opérer l'arrestation de son agresseur. Tout tournait au gâchis. Et lui, Dominique, son affaire était claire. Complice du fuyard, la prison l'attendait. Captif, que deviendra Sara ? Sans protection, sera-t-elle la proie de Pichard ? L'idée le fit bondir, et c'est en courant qu'il suivit le couloir en sens inverse.

Sa fille ! Il la voyait si belle, si pure; et il voyait aussi Pichard, le séducteur immonde qui la convoitait. Il vit rouge.

En sortant du couloir il se lança dans les épaisses broussailles qui en cachaient l'entrée, forçant son chemin sans égard pour les épines de halliers qui accrochaient ses vêtements.

Pichard ! Peut-être était-il déjà dans sa maison à souiller sa fille de sa présence, de ses pensées, de son regard. La colère l'aveuglait, il acceptait l'idée du meurtre, il le tuerait.

Le soleil brillait sur sa maison, là, pas très loin devant lui. La lumière emplissait l'enclos du promontoire, lieu paisible qui se changera en un coin de drame si Pichard s'y trouvait. Et surexcité par toutes ces suppositions, Dominique se disait que Pichard était chez lui. Il ouvrit ses mains rugueuses, et ses doigts déformés par le travail firent le geste qui va étrangler.

— Ah ! le démon ! dit-il, entre ses dents.

— Apaisez-vous, monsieur, le démon n'est pas venu.

Dominique sursauta pour se retourner avec un soupir de soulagement que lui apportait la voix qu'il avait reconnue à l'instant.

— Max ! Ah, vous, Max !

— Vous dites cela, monsieur, comme si vous me retrouviez après une longue absence.

— Le temps nous dure quand chaque instant nous apporte la certitude d'un malheur. Je vous ai cru perdu. Pourquoi ne restiez-vous pas dans votre cachette où personne ne peut vous découvrir, ajouta-t-il sévère. C'est fou ce que vous avez fait là, c'est fou de risquer inutilement sa sécurité et dans quel but ?

Max montra la maison du pêcheur.

— J'avais à surveiller.

— Et à courir le danger d'être arrêté. Pichard sait tout de l'heure et du lieu de notre embarcation pour le port de Gaspé la nuit prochaine.

— Je m'en doutais.

— Mais, qu'est-ce qui vous a fait supposer la chose ?

— Pichard n'était plus près du talus du chemin pierreux quand vous et moi nous y sommes arrivés pour lui porter secours. J'étais exaspéré par l'enchaînement brutal des événements de la nuit, ma bataille, l'aventure du sentier des Eboulis : mais les coups échangés, ma fatigue, ne m'excusent pas de ne pas avoir pensé que Pichard me suivrait lorsque je l'ai laissé près du talus pour aller vous trouver. Pichard sait tout parce qu'il a écouté notre conversation d'une des fenêtres de votre maison.

— C'est votre opinion.

— Il n'y en a pas d'autre.

— C'est vrai; on m'a confirmé que c'était vrai.

Et Dominique Hunault raconta brièvement sa rencontre avec Sophie Bourlagne.

— Mais puisque vous saviez que Pichard pouvait être aux écoutes sous ma fenêtre . . .

Max fit un geste pour demander la parole.

— Pardon, dit-il, mon état d'esprit, lors de notre court entretien de la nuit dernière, ne me permettait pas de réfléchir librement sur les indiscrétions possibles de Pichard; ce sont vos remarques de tantôt qui les ont imposées à mon attention.

— Si vous aviez su ce que vous savez maintenant vous n'auriez pas quitté la caverne.

Il montra encore la maison du pêcheur au soleil près du rocher.

— Je serais venu quand même.

— Ç'eût été une imprudence impardonnable, Max ! Une bravache inutile !

— Oh, non, rien de tout ça.

Il lui prit le bras.

— Expliquez-vous mais pas ici. Venez.

— Un instant, monsieur.

De nouveau il regarda la maison du pêcheur. Il voyait Sara, il entendait sa voix; son cœur et son âme lui appartenaient. Cet amour qu'il savait partagé le transfigurait.

Dominique comprit.

— Mon pauvre ami, dit-il, il y a des bonheurs légitimes que nous ne pouvons jamais atteindre.

— J'aime Sara, dit-il à voix basse, et je sais qu'elle me donne son amour.

— Pour votre malheur et le sien, et vous le savez bien. Cet amour, si beau soit-il, ne peut avoir de lendemain. C'est dur et cruel, mais que pouvons-nous contre la fatalité ?

Le jeune homme garda son regard fixé sur la maison.

— La femme que j'adore et qui m'aime ne sera pas à moi. Qu'ai-je donc fait à la vie pour qu'elle ne cesse de me frapper ! Je ne mérite pas les coups qu'elle me donne, je ne mérite pas le calvaire qu'elle m'impose ! Je me suis battu sur les champs de bataille pour la liberté et l'on me pourchasse pour me

rejeter dans les barbelés d'un camp de concentration. Je me suis battu pour un idéal, offrant ma vie et ma jeunesse à la cible de la mitraille pour que la vie me garde un foyer. Mais la vie m'a menti, elle a brisé mes espoirs et mes rêves et ricane en me montrant l'exil. Moi aussi j'ai aimé le sol de mon pays, et, à sa défense, j'ai tout sacrifié. Et ma récompense est quelque coin dans le monde, perdu en terre étrangère, et toujours après moi cette meute qui ne lâche pas.

Il eut un rire amer.

— La vie me cajole.

— La vie serait bonne, mais les hommes déchus par le péché sont méchants. N'accusez pas trop la vie, Max, qui ne vous mesure pas la lumière et le soleil en ce moment.

— La vie ne me mesure pas non plus l'obscurité d'une caverne, gîte des bêtes qui me sert de refuge. Le ciel et sa lumière, la terre et ses beautés, c'est merveilleux, mais ce n'est pas pour moi.

Le rocher, derrière la maison du pêcheur, agissait sur le promontoire comme l'aiguille d'un cadran solaire et indiquait qu'il n'était pas loin de midi.

D'autorité, Dominique prit le bras du jeune homme et lui montra, sur le sol, l'ombre du rocher qui avertissait de la fuite des heures.

— Nous sommes restés trop longtemps à la vue de qui voulait nous voir, Max. Pichard, a dû donner l'alerte contre nous vers quatre heures ce matin à la gendarmerie royale. Ce corps de police agit promptement. Nous devons le dépister en changeant les plans de notre expédition de la nuit; ceux que

nous avions arrêtés ne sont plus applicables.

Après avoir traversé le bosquet de broussailles, les deux hommes venaient de s'arrêter à l'entrée du couloir de la caverne.

— Oui, il nous faut tout changer, reprit Dominique, l'heure et l'endroit de notre départ. Nous partirons à deux heures du matin et à un mille plus bas de la petite anse du Tocsin. Il y a là une infractuosité dans la falaise. La mer y pénètre en bouillonnant sur un récif qui en cache l'entrée tout en laissant, d'un côté, un passage suffisant à une barque.

— Je connais l'endroit, monsieur, vous me l'avez déjà montré.

— Il n'est pas facile d'accès.

— Je n'en doute pas.

— Mais on y entre quand même avec de l'adresse et la connaissance des alentours. Ce trou de rocher qui est noir le jour l'est davantage la nuit. On ne peut l'atteindre par la grève, mais nous y entrerons dans ma barque, et, bien à l'abri, introuvables à tous les limiers du pays, nous attendrons le moment propice de partir. A deux heures du matin je vous prendrai au bas du sentier des Eboulis.

— L'endroit n'est pas très éloigné de votre maison et sera sûrement surveillé.

— Je crois plutôt qu'on surveillera la petite anse du Tocsin qui est le point désigné dans le rapport de Pichard à la gendarmerie royale. Le bas du sentier des Eboulis est un risque à prendre et nous le prendrons, à la garde de Dieu. Nous gagnerons tout de suite la haute mer pour accoster un mille plus bas où vous savez. Mes instructions se limitent à ce-

ci : soyez au bas du sentier des Eboulis à deux heures du matin.

— J'y serai, monsieur.

— Ma barque sera pourvue de provisions et que le ciel nous protège. Nous jouerons cette nuit une partie considérable, périlleuse, et ne bougez pas de la caverne avant l'heure indiquée, on ne sait jamais qui peut rôder dans les environs.

Devant l'immobilité tragique du jeune homme, Dominique ajouta, compatissant :

— Du courage, mon pauvre Max, nous réussirons, et ce sera pour vous plus de liberté.

LA MISSION DE BASILE DOIRON

Gras, courtaud, garçon sans malice, Basile Doiron s'était engagé douanier, non pour le métier qu'il détestait, mais pour le costume qu'il trouvait épatant et dont la coupe militaire l'avantageait tout en lui donnant du prestige et un salaire appréciable. Bien habillé, bien botté, ceinturé de cuir, pistolet sur la hanche, sa casquette officielle un peu sur l'oreille pour se donner l'air crâne, il aimait parader en public pour la satisfaction du respect et de la crainte qu'il imposait. Depuis trois mois qu'il avait son emploi, Basile s'était toujours arrangé pour éviter les corvées et prendre ses aises. Aussi avait-il jugé intempestive et grossière l'idée de Pichard de le réveiller à quatre heures du matin et pour lui donner des ordres, par-dessus le marché. Avertir la gendarmerie royale, mais c'était lui imposer une tâche de domestique ! Il obéit toutefois, s'accordant seulement en cours de route une halte pour reprendre les quelques heures volées à son sommeil.

Quand il s'éveilla, la faim, et un peu le devoir de sa mission, lui commandèrent de se rendre au prochain village sans tarder. Il enfourcha sa moto-

cyclette et quelque temps plus tard il prit son petit déjeuner dans un restaurant à Ruisseau-Castor. Après un bon repas, ayant droit de se reposer, il se reposa. A midi, sur un ordre impérieux de son estomac, il dîna à Rivière-à-la Martre. La chaleur lui fit penser que la sieste est toujours recommandable au milieu du jour quand la température élevée devient fatiguante, et Basile fit une sieste prolongée. Quand il se leva, la brise de la mer l'imprégna de fraîcheur et des sentiments de son devoir. Sa tâche d'avertir la gendarmerie Royale lui paraissait maintenant urgente et le remplissait d'importance. C'est donc avec une grande dignité qu'il enfourcha de nouveau sa motocyclette. Droit sur son siège, il dévorait la route en se comparant à un estafette duquel dépendait le sort de tout un empire.

Vers cinq heures de l'après-midi, Basile rencontra un officier de la Gendarmerie Royale et lui remit le pli scellé que Pichard lui avait confié. Et ayant fait, superbe dans la dignité de sa mission accomplie, héros couvert de poussière glorieuse, Léon-Basile-Joseph Doiron reprit le chemin de Marsoui pour atteindre le village à la tombée de la nuit.

Pichard attendait le retour de Basile dans sa chambre de pension, et s'impatientait de son retard. Il regardait souvent par la fenêtre et, nerveux, agacé jusqu'à la colère, il ajustait, touchait et retouchait l'arme à sa ceinture. Pichard avait un petit arsenal bien monté, ce qui expliquait dans sa gaine le Colt de fort calibre à la place du revolver que Max lui avait enlevé pour le lancer parmi les rocs de la falaise.

Le douanier regarda l'heure, neuf heures ! Que faisait cet animal de Doiron qu'il n'arrivait pas ! Il entortilla le nom de Basile de trois blasphèmes et se retourna.

La porte venait de s'ouvrir, Basile entra dans la chambre.

— Ah ! te voilà, toi, enfin. Tous mes compliments.

Le ton ne laissait aucun doute quant à l'exaspération de Pichard. Basile le toisa.

— Qu'est-ce que tu as, Pichard, à avoir la gueule carrée ?

— D'abord. change de langage Doiron. Tu es devant ton supérieur, et si je permets le tutoiement, je ne tolèrerai pas des familiarités polissonnes. Rectifie ta position.

— Sans blague, hein ? Et pour le protocole on avisera tantôt. Pour l'heure, j'ai fait ta commission. Un officier de la Gendarmerie Royale a ton document.

— Qu'a-t-il dit ?

— Rien.

— Il ne t'a pas donné de réponse.

— Non.

— As-tu attendu pour en avoir une ?

— Non.

— Imbécile ! mais il fallait attendre !

— L'officier ne m'a pas retenu et j'ai fait de même.

— A défaut d'intelligence, l'instinct ne t'a pas averti qu'il y avait une réponse à m'apporter ?

Basile se haussa de toute la hauteur de sa taille de cinq pieds six pouces.

— Ecoute donc, Pichard, au lieu de m'insulter donne-moi à boire.

Et sans attendre de permission, Basile se versa une rasade de whisky à même la bouteille de Pichard placée sur un bureau.

— Ce n'est pas du pire jus, dit-il, en se vidant un deuxième verre. Maintenant, avec un bon bain, on va pouvoir faire dodo comme un bienheureux.

— Ah ! mais non, pas de couchette, Doiron, j'ai besoin de toi cette nuit.

— Je regrette, mais je ne suis pas disponible.

— C'est ce que nous allons voir.

— C'est tout vu, Pichard. Je préfère mon matelas à une aventure où j'ai des chances de me faire trouer la peau. J'ai fait ton damné message, arrange-toi.

— Un message fait à moitié. Triple idiot qui n'attend pas la réponse ! Mais comment puis-je savoir ce que va décider la Gendarmerie Royale en regard des opérations de la nuit ?

— Toi qui dois les diriger, les opérations, tu dois les savoir ?

— Oui, mais il restait à les discuter, établir un plan d'ensemble ! J'avertissais mais il revient à la Gendarmerie Royale de prendre les décisions de l'action ! Je suggérais de se réunir, laissant à l'officier le soin de déterminer l'endroit de notre rencontre, il me l'aurait désignée dans sa réponse, et tu as été trop bête pour attendre et me la rapporter !

Pichard se mit à marcher de long en large, en gesticulant de colère.

— Si nous ratons l'affaire de cette nuit, Doiron, ce sera ta faute, et je m'occuperai d'établir les charges de ta responsabilité.

Doiron, assis sur le coin d'une valise, fumait une cigarette. Pichard bondit.

— Du moins exprime quelque regret de ta bêtise où je te flanque ma main en pleine figure.

— Tu n'oserais pas.

— Comme employé subalterne réalises-tu que tu provoques l'autorité que je représente ?

Doiron se leva et jeta sa cigarette à peine consumée dans un verre d'eau, puis les mains dans ses poches il se campa devant le douanier.

— Pour ton engueulade, Pichard, ça va faire, hein ? Tout ce qui peut t'élever au-dessus de moi, c'est sept ou huit pouces de taille. Quant à ce que tu vaux, comme valeur morale, le premier vaurien l'emporte sur toi dans la balance honnête où se pèse le poids de l'honneur

La main valide de Pichard s'abattit comme un étau sur la nuque de Doiron.

— Rétracte-toi, ou je fais un rapport écrasant qui te fait perdre ta position.

Basile se dégagea de la poigne de Pichard avec une souplesse d'échine surprenante pour un indolent de son espèce.

— On perd ce que l'on possède, dit-il, d'un air faussement attendri dont le sarcasme mit le feu sur la peau de Pichard, or, tu ne peux rien contre ma position : j'ai donné ma démission.

— Vraiment !

— Oh ! il y a déjà quelque temps tu sais. En tous cas, j'ai reçu hier soir l'avis officiel qu'on l'acceptait. Tiens, tu peux vérifier, ajouta-t-il, en dépliant sous la lampe l'avis mentionné.

Pichard y jeta un coup d'œil.

— En effet, mon cher Doiron, la date, le sceau, la signature, tout est régulier, et te voilà redevenu un citoyen quelconque comme avant. Mais il y a ceci d'ennuyeux pour toi, c'est que n'étant plus de la garde des douaniers depuis hier soir, tu en as porté l'uniforme ce matin pour faire du service et accepté une mission de première importance pour laquelle tu n'étais plus qualifié. Tu réalises la gravité de ta faute ?

— Il ne faudrait tout de même pas exagérer l'incident.

— Incident ? Mais en acceptant hier soir, ta démission en poche, d'être auprès de la Gendarmerie Royale le messager d'un document auquel tu savais n'avoir plus le droit de toucher, ta faute est volontairement criminelle !

— Je vais te dire . . .

— Inutile. Quand je t'ai demandé ce matin, à quatre heures, d'aller porter le message en question, tu savais que ta démission était en vigueur depuis la veille. Tu ne le dis pas, tu n'en parles pas, et tu pars en embassadeur, comme un muni de pouvoir mais totalement et légalement destitué de ses fonctions. C'est donc un acte prémédité qui aggrave davantage ton cas déjà sévèrement prévu par la loi.

— Oh ! mais il y a de très sérieuses circonstances

atténuantes dans l'affaire. Si j'ai pris sur moi de taire ma démission, de l'ignorer jusqu'à ce soir, c'est que la fracture de ton bras m'imposait cette mesure urgente de silence. Si j'avais parlé hier soir de ma démission, je me dissociais du fait du corps des douaniers et tu étais sans aucun recours pour avertir la Gendarmerie Royale, car vu l'extrême importance du message, tu ne pouvais le confier à n'importe qui.

— Il y a des hommes de confiance à Marsoui et qui se seraient empressés de se mettre à ma disposition.

— Mais il y a ceci que les hommes de confiance sont honnêtes et dorment à quatre heures du matin. Alors le retard à les éveiller, à leur expliquer de quoi il s'agissait, à les assermenter au secret de leur mission, tout ça aurait pris un temps considérable et précieux. D'ailleurs la fracture de ton bras et la fièvre t'imposaient le lit au risque de graves complications. Devant la situation, qui demandait une action immédiate, j'ai donné un sursis à ma démission et j'ai bravé sciemment les sanctions que comportait mon audace, et celà, mon très cher Pichard, pour te secourir et t'aider, afin de te sauver dans des circonstances où j'étais la seule solution.

— Tu as été admirable et je demeure ton éternel obligé, railla Pichard, je souhaite pouvoir un jour payer ton dévouement à son plein mérite.

Doiron eut un geste de désintéressement.

— Oh ! ne te calcule pas en dette de reconnaissance envers moi, mon vieux, la gratitude que tu m'accordes en retour de mon humble dévouement te donne quittance.

Doiron se mit à fumer une cigarette en soufflant la fumée au plafond. Pichard éteignit la lumière.

— Pourquoi éteindre la lampe, Pichard ?

— Par économie pour la mère Bourlagne, et aussi pour que la pénombre cache mon émotion. Ton désintéressement à me secourir me met les larmes aux yeux.

— Ton témoignage d'amitié m'oblige à te rendre un autre service.

— Encore ? C'est trop, et je refuse.

— Pour ton information, Dominique Hunault est au village ce soir.

— Tu dis ?

— La vérité, vu que le mensonge me répugne et que je ne l'emploie jamais.

— Où est-il ?

— Au restaurant et le voit qui veut. Il ne semble pas pressé pour un homme qui, d'après toi, partirait en voyage au long cours cette nuit.

Dominique Hunault se montrait ostensiblement à Marsoui, Pichard en devina facilement la cause; il laissait savoir par sa présence au village qu'il n'y avait absolument rien de fondé quant à l'expédition qu'on lui prêtait pour la nuit. Et sa tactique prouvait qu'on l'avait averti de décommander son départ ou d'en changer l'heure. Le plan était pour onze heures Pichard le savait. Connaissant l'entêtement proverbiale que Dominique apportait à ses décisions, il savait aussi qu'il partirait cette nuit en compagnie de son protégé et avec la seule différence d'un changement d'horaire. Le vieux loup de mer voulait le

rouler en se servant d'un truc aussi bête que démodé, il allait s'amuser.

Il se retourna du côté de Doiron.

— Eh ! bien, courageux démissionnaire, qu'attends-tu pour aller te coucher ?

— Monsieur n'a plus besoin de rien ? Blagua Basile.

— Non. Mais monsieur aimerait que tu dises à Dame Sophie Bourlagne que je la remercierai demain matin pour l'empressement qu'elle met à accomplir ses devoirs d'amitié.

Roch Pichard était certain de l'indiscrétion de Sophie Bourlagne comme s'il eut assisté à son entretien avec Dominique. Elle s'en repentira, ça, il se le jura.

Il regarda à sa montre. Dix heures.

— Allons, à ta paillasse, Doiron, plonge-toi dans un sommeil réparateur et ne t'avise pas d'en sortir avant que je revienne.

— Bonsoir, cher monsieur Pichard, bonne nuit aussi, et surtout, bonne chance. Puisses-tu faire la soudure avec la Gendarmerie Royale et débarrasser la côte des flibustiers qui y sèment la terreur.

Malgré qu'il n'eut pas eu de réponse à son message, Pichard savait que la Gendarmerie Royale allait marcher suivant ses instructions. Il agira donc en conséquence, et se trouvera sur les lieux pour les opérations de la nuit.

MARSOUI

Suivre les côtes de Gaspé, c'est parcourir quelque douze cents milles de chemin qui offre à l'œil émerveillé des beautés naturelles sans cesse renouvelées dans la triple splendeur du fleuve, du golfe St-Laurent et de l'océan Atlantique. C'est dans ce décor incomparable que Marsoui, comme tous les villages gaspésiens, dresse son humble église et ses maisons modestes qui abritent sa population d'environ quatre cents habitants.

Ce soir-là, sous le ciel changeant, le petit village offrait quelque chose de mystérieux, de fantastique. Le jeu des nuages devant la lune le faisait naître et disparaître, suivant les effets alternés de clarté lunaire et d'obscurité, les maisons closes, alignées comme craintives le long de la rue silencieuse. Ce décor mouvant semblait tellement proprice à une représentation surnaturelle que l'on aurait été à peine surpris pas l'apparition d'une troupe de fantômes venus y exécuter le rite d'une légende terrifiante.

L'atmosphère était bien de nature à impressionner les esprits superstitieux, mais Roch Pichard n'é-

tait pas de ceux-là. D'ailleurs son plan contre Dominique Hunault l'occupait trop pour remarquer le bouleversement d'ombre et de lumière qui balayait le village de Marsoui.

En sortant de sa pension, il prit un pas de promenade. Il ne tarda pas de voir Dominique appuyé à la devanture d'un petit restaurant, une des rares maisons éclairées de la rue. Il s'approcha du pêcheur et s'arrêta devant lui comme soudainement gêné pour ce qu'il avait à lui dire.

— J'hésite à te dire bonsoir, Dominique.

— Alors, n'en fais rien.

— Je me suis conduit avec toi de façon inqualifiable lors de notre rencontre dans le chemin pierreux.

— Où veux-tu en venir ?

— A des excuses peut-être. Je donnerais beaucoup pour reprendre les paroles que je t'ai dites hier. Dû aux circonstances que tu connais, je ne savais plus ce que je faisais. J'étais fou.

— J'aime encore mieux un fou qu'un hypocrite.

— Je suis pourtant repentant.

— Un repentir de surface qui ne touche ni ton coeur ni ton esprit.

— Mais je t'assure que mes regrets sont sincères, Dominique.

— Tes yeux et ta voix n'ont rien du pénitent que tu cherches à camper. Alors que tu voudrais me faire croire à la sincérité de ta contrition, ta pensée reste encoquinée à la perversité de ton esprit. Tu n'es pas ici pour du regret, mais bien pour l'exécution d'un

plan soigneusement élaboré dont les prémices se sont posées la nuit dernière.

— Accidentellement. Un incident au hasard.

— Préliminaire d'une action qui recevra sa sanction officielle cette nuit.

L'air de faux repentir glissa du visage de Pichard et ses traits se durcirent.

— Très bien, dit-il, nous ne sommes pas ici pour se payer des mots et parlons sans détour. Tu es venu à Marsoui pour me voir.

— Est-ce que je t'ai recherché ?

— Tu m'attendais devant ce restaurant.

— Peut-être.

— Et tu m'attendais parce que tu savais que j'étais à Marsoui malgré la fracture de mon bras qui aurait dû me conduire à l'hôpital de Gaspé. Tu viens ce soir au village vérifier sur place si mon état peut me permettre d'être de la partie de cette nuit que tu connais par Sophie Bourlagne.

— Tu as beaucoup d'imagination, Pichard. C'est une faculté qui exagère souvent les faits.

— Je n'ai pas l'habitude d'exagérer ce que je vois et ce que j'entends, Hunault.

— Ceci te place sous la fenêtre de ma maison pour voir ce qui se passe et écouter ce qui s'y dit.

— J'avoue mon étonnement que le maître du logis ne se défende pas mieux des curiosités du dehors. Vous faisiez un spectacle émouvant, toi et l'autre, et j'ai été touché de ton empressement à venir me secourir sur le chemin pierreux. Je t'aurais remercié sur le champ de ta charité compatissante, mais l'intérêt que je portais à votre discours me

captivait. Pour me résumer, je connais ton plan de cette nuit comme l'envers de ma culotte.

— Je n'ai pas à nier ce que tu sais et pour l'avoir appris en te postant sous ma fenêtre. J'ai manqué de prudence.

— Ton imprudence peut s'expliquer en raison de l'émoi que te causaient les déclarations tragiques du dénommé Max alors qu'il te criait sa détresse de fugitif après avoir voulu me tuer. Oui, j'ai tout vu, tout entendu de ta fenêtre et j'accepte que la scène pouvait te troubler au point de te faire oublier qu'une petite ronde nocturne aurait dérangé l'importun que je faisais. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'à tête reposée, responsable de tes réflexions, tu viennes te jeter dans mes pattes.»

Dominique comprit sa maladresse. En venant à Marsoui et y restant passé onze heures, il avait cru que sa manoeuvre dépisterait Pichard. D'après les renseignements saisis sous sa fenêtre, onze heures était l'heure indiquée pour la fuite, et Dominique s'était dit qu'en étant au village à onze heures, Pichard croirait que la partie était abandonnée. La seule excuse de Dominique à cette improbable conclusion était l'extraordinaire bouleversement de son esprit dû aux événements. Mais en plus de croire que sa manoeuvre pouvait réussir, la pensée de Pichard était pour lui une hantise. Il était le danger, l'ennemi, et il voulait, de près, mesurer ce danger, cet ennemi. Il y avait là l'étrange attirance qui dirige l'un vers l'autre deux hommes qui se détestent, et Dominique avait obéi à cette attirance. Mais avant de partir pour le village il avait solidement attaché sa barque, pour-

vue de provisions, au bas du sentier des Eboulis, bien à l'abri et hors d'atteinte, car pour la voir ou s'en servir il fallait descendre le précipice.

C'est donc rassuré de ce côté que Dominique partit pour le village. Maintenant, appuyé à la devanture du petit restaurant avec Pichard devant lui, il réalisait toute l'étendue de son imprudence. Les dernières paroles du douanier avaient été pour son cerveau surexcité le déclic qui lui redonnait toute sa lucidité. Il avait agi comme à l'insu de sa volonté, comme si un dédoublement de lui-même l'eût commandé; il ne parvenait pas à s'expliquer ce phénomène, mais il constatait qu'il était revenu à son normal, avec toutes ses capacités d'action, et c'est cela qui comptait pour le moment et les heures à venir.

Il regarda Pichard et se mit à rire doucement.

« Ainsi, Pichard, tu dis que je me suis jeté dans tes pattes.

— Tu es mon prisonnier jusqu'à demain matin, dans ce sens, que j'aime ta compagnie et que nous allons passer la nuit ensemble.

— Tu as un mandat d'arrestation contre moi ?

— Non. Mais deux hommes peuvent s'entendre.

— Quand un est armé et que l'autre ne l'est pas ce n'est plus l'entente mais l'application de la force.

— Je n'ai pas à nommer qui de nous deux doit être sage.

— Un enlèvement ?

— Ohé avec ton consentement. Il est onze heures, et, à part quelques maisons où l'on veille, tout le monde dort. Nous sortons du village en prome-

neurs qui vont à leurs affaires. J'ai tout prévu. Une auto attend sur la route. J'ai donné un ordre en conséquence quand j'ai su ta présence à Marsoui. L'auto nous laissera à l'entrée du chemin pierreux, et de là nous continuerons notre ballade à pied. Tu viens ?

— Il le faut bien.

— Tu es averti. A la plus petite tentative pour t'esquiver, au moindre mouvement pour te sauver, je t'abats. Une balle par nécessité et une autre balle pour la satisfaction que me vaudra le coup tiré par nécessité.

— Les bandits opèrent ainsi.

— C'est ainsi que l'on opère l'arrestation des bandits, riposta vivement Pichard, en appuyant le canon de son revolver dans le dos de Dominique. Allons, marche.

— Vers le lieu de l'exécution ?

— Vers le lieu d'un spectacle à ne pas manquer.»

D'après les renseignements et les détails qu'il avait fait parvenir à la Gendarmerie Royale par Doiron, Pichard était certain que les canots automobiles de la police croiseraient le long de la côte qu'il leur avait indiquée, et que l'on surveillerait particulièrement les parages de la falaise où se trouvait la maison de Dominique. La bêtise de Doiron à ne pas avoir rapporté la réponse au message qu'il lui avait confié, l'empêcherait d'être de la direction des opérations de la nuit, mais il les suivrait, cependant, et d'un point de la falaise qui commandait admirablement la mer.

Les deux hommes suivirent la rue du village

silencieux. Pichard marchait au fond du trottoir un peu en arrière de Dominique qu'il couvrait de son arme. Arrivés près de l'auto qui les attendait, Dominique arrêta sur un ordre de Pichard.

« J'ai ici à procéder à une cérémonie très courte mais nécessaire, dit-il, en baissant le chapeau de Dominique de façon à lui cacher le haut de la figure.»

Sur un signe de Pichard, sûrement convenu à l'avance, le chauffeur approcha, et, en un clin d'oeil, une paire de menottes lia les poignets de Dominique.

« La sûreté prend bien ses sûretés, dit-il, alors que Pichard le poussait dans l'auto qui démarra aussitôt. Impuissant des bras, ajouta-t-il, en secouant ses menottes, il te reste à m'attacher les jambes pour plus de sûreté encore.

— Nous aurons à marcher tout à l'heure, répondit brièvement Pichard.

— Quelle heure est-il ?

— Onze heures quarante-cinq.»

Dominique ferma les yeux. Son rendez-vous avec Max au bas du sentier des Eboulis était pour deux heures. Que fera le jeune homme en ne le voyant pas arriver à l'heure qu'il avait lui-même strictement marquée ? Deux larmes coulèrent sur ses joues.

LA FUITE

A l'heure dite, Max se trouva à l'endroit indiqué par Dominique. La barque était là dans l'ombre du précipice. Barque solide de pêcheur avec ses rames dans les tolets, une hélice à moteur à l'arrière. Les yeux du fugitif se faisaient à l'obscurité, il distinguait maintenant des provisions à l'avant de la barque, un bidon d'essence sous la planche du milieu qui sert de siège au rameur. De l'eau potable dans une gourde. Tout était prévu, bien organisé, rien ne manquait, hormis Dominique qui tardait.

Connaissant la ponctualité du pêcheur, Max s'inquiéta tout de suite de son retard. Il attendit dix minutes, et soudain, prenant une résolution, il sortit de l'ombre du précipice. Il suivit d'abord une étroite bande de grève à sa droite, puis il escalada une sorte d'escalier naturel et mit pied sur un emplacement assez vaste. A gauche, il pouvait gagner la caverne qui le cachait depuis deux mois; à droite, c'était la crevasse, et, de l'autre côté, la plate-forme témoin du serment de Pichard. Max sauta la crevasse et s'engagea dans le sentier des Eboulis. Arrivé au chemin

pierreux, il s'arrêta et prêta l'oreille. Quelqu'un venait, il entendait des pas, bruit de bottes ferrées sur les pierres du chemin. Sa décision fut prise. Rampant au ras du sol il traversa le chemin et un bond le plaça dans les broussailles du talus où, la nuit précédente, il avait lapidé Pichard de deux cailloux sur la main. Il n'attendit pas longtemps, les pas se rapprochaient, la silhouette de deux hommes devenait visible sous la clarté diffuse de la lune. Et la minute suivante, Roch Pichard et Dominique Hunault passèrent devant lui. Il pouvait du talus sauter sur Pichard et le terrasser, ou encore mieux, le suivre et l'assommer par derrière et libérer Dominique qu'il voyait les menottes aux mains.

Dominique Hunault, l'ami secourable, le père de Sara, prisonnier de Pichard! Le sang du jeune homme ne fit qu'un tour. Ses yeux flamboyèrent, tous les muscles de son corps se tendirent pour l'élan qui le jetterait à la gorge du douanier, et cependant il ne bougea pas, figé dans sa pose de lutteur prêt à l'attaque, son regard suivait les deux hommes qui s'éloignaient. A une centaine de pas du talus ils bifurquèrent à gauche, traversèrent dans sa largeur le terrain qui s'étendait devant la maison de Dominique, et, après avoir suivi la lisière du bosquet qui cachait l'entrée du couloir de la caverne, ils biaisèrent encore à gauche dans la direction de la falaise et disparurent au détour d'un rocher. Max attendit un instant dans son immobilité de statue, puis un frisson violent l'anima, et une détente de tous ses nerfs le laissa tremblant.

Pourquoi ne s'était-il pas lancé sur Pichard qu'il

pouvait vaincre facilement en le prenant par surprise, geste qui aurait libéré Dominique ? Craignait-il dans sa fureur de tuer le douanier et d'impliquer le père de Sara dans ce meurtre ? Alors qu'il était prêt pour l'élan qui l'aurait débarrassé de Pichard, quelle puissance avait donc maté sa force physique ? C'est qu'au moment précis de quitter le talus, la pensée qui éclata dans son cerveau le cloua sur place.. N'avait-il pas supplié Dominique de ne pas l'accompagner à Gaspé ? N'avait-il pas demandé à Sara de dissuader son père d'entreprendre ce voyage, et inutilement ? Prisonnier de Pichard, Dominique ne pouvait plus être de l'expédition, il ne sera pas de l'équipée doublement dangereuse d'après le rapport de Sophie Bourlagne qui laissait prévoir que la Gendarmerie Royale était alertée. Et c'est cette pensée subite de pouvoir enfin soustraire Dominique à cette aventure désespérée qui l'avait retenu sur le talus. Il partira seul et à ses risques et périls. C'était le vœux qu'il formulait depuis qu'il savait le bateau argentin dans le port de Gaspé. Il était exaucé.

Il se laissa glisser du talus et prit le sentier des Eboulis. Son cerveau travaillait vite et avec précision. S'il réussissait sa fuite, il laisserait la barque sur la grève de Gaspé après avoir écrit sur le siège le nom du propriétaire avec prière de la lui rendre à Marsoui. Il espérait que quelque brave pêcheur rendrait ce service à un compagnon de même métier. Ensuite il gagnerait le navire argentin en s'accordant deux chances sur cent de réussir l'abordage inaperçu.

De nouveau au bas du sentier des Eboulis, Max détacha la barque amarrée à une saillie de roc en

forme de gros crochet. Une poussée du jeune homme, et la barque glissa sans bruit, hors du précipice dans l'ombre moins dense de la nuit. Le ciel était couvert, la mer incroyablement calme. Les rames, dans les tolets huilés, plongeaient sans bruit dans l'eau. Le silence se faisait complice des ténèbres qui protégaient le fugitif. Droit devant elle la barque gagna le large.

LE GUET

Sur le haut de la falaise, et dominant l'immensité de la mer, Roch Pichard se tenait debout à côté de Dominique Hunault. Le temps passait et rien d'anormal ne semblait vouloir se produire, Dominique se rassurait. Il se disait avec confiance que Max, en ne le voyant pas au rendez-vous, était retourné à sa cachette de la caverne. Nullement inquiet au sujet du jeune homme, le pêcheur commençait à s'amuser de la nervosité de Pichard.

« Tu m'avais promis un spectacle à ne pas manquer, dit-il à Pichard, mais ne trouves-tu pas comme moi, qu'on retarde la représentation et que la nuit n'offre rien de tragique ?

— Attends.

— Il y a au moins une heure que nous attendons.

— Ma présence te dure ?

— Beaucoup.

— Tu vas la subir jusqu'au matin.

— Et après ?

— Les événements décideront.

Le ciel qui s'était couvert lentement s'éclaircis-

sait graduellement. Bientôt de nuages se dissipèrent, et la lune dans son plein éclaira magnifiquement les moindres détails de la falaise où se tenaient les deux hommes. C'était un plateau assez vaste, quelque peu arrondi vers un accotement coupé à pic dans la mer maintenant belle à l'infini de clarté.

« Ah ! s'exclama Pichard, avec un soupir de soulagement, à présent on peut voir.

— Et que vois-tu ?

— La mer où aura lieu la capture de ton protégé.

— La flottille de la gendarmerie royale tarde à se montrer, et contre qui livrera-t-elle combat ?»

Pichard se mordit les lèvres. La situation devenait ridicule pour lui. Dans le rapport qu'il avait fait parvenir à la Gendarmerie Royale par Doiron, il précisait que l'action serait tragique en raison de la capture du fuyard en vue et la mer était calme comme un lac de plaisance. Que rien ne se produise, et rien ne semblait vouloir se produire, et par les soins de Basile Doiron, il deviendra la risée des pêcheurs de la côte. Orgueilleux et fantasque, l'idée d'être ridiculisé le mordait au vif, et Hunault allait payer pour cela. Il l'apostropha rudement.

« Devant ma deconvenue tu jubiles, hein ? Mais j'ai le pouvoir de t'imposer un passe-temps qui va troubler ta joie intérieure. J'ai besoin d'informations complémentaires sur le type qui me veut sur la falaise avec toi cette nuit.

— Tu n'as aucune autorité pour me questionner, Pichard.

— La falaise qui tombe à pic à cinq pas devant nous peut te faire parler.

— Non.

— Ta fille serait désolée si l'on trouvait le corps flottant de son père.

— Avec des menottes aux mains. Le détail demanderait des explications que pourrait fournir le chauffeur de taxi qui est retourné à Marsoui après nous avoir déposés à l'entrée du chemin pierreux.

— Tes menottes peuvent s'ôter avant ta culbute dans la mer.

— J'aurais alors les bras libres pour nager.

— Avec du plomb dans le corps on devient lourd, Hunault.

— On dit qu'un crime sur la conscience est aussi bien lourd à porter.

— Tu ne veux pas parler ?

— Je n'ai rien à dire.

— Qui est cet homme ?

— N'aurais-tu pas fait sa connaissance la nuit dernière ?

— C'est une brute.

— Les bêtes traquées se défendent.

— Où se cache-t-il ?

— J'ignore ce que je sais.

— Tu te fais son complice.

— Le mot est gros; je le protège.

— Contre la police du pays.

— Contre toi, Pichard, homme sans parole, sans fierté, sans honneur.

— Tu donnes un sens à tes paroles ?

— Max t'a sauvé la vie, alors qu'accroché par le ventre au bord de la crevasse du sentier des Eboulis tu allais tomber dans le vide. L'autre t'a sauvé la vie sur ta promesse de le laisser tranquille.

— La promesse était de l'individu et ne lie pas le douanier.

— La parole d'honneur de l'individu en cette occasion liait le douanier que tu es.

— Le type t'a raconté un beau conte. Et qui est-il donc pour avoir à ce point tes faveurs et celles de ta fille ?»

Dominique ignora l'allusion à Sara.

« C'est un malheureux, dit-il.

— Qui va faire ton malheur. Mais tu ne te rends donc pas compte, mon pauvre Hunault, à quel point tu es compromis dans cette affaire ? A supposer que je cesse mes poursuites contre ce gueux de fuyard, crois-tu que la Gendarmerie va en rester là de ses recherches maintenant qu'elle est sur la bonne piste ?

— C'est vraisemblable que la police ne lâchera pas la piste qu'elle croit tenir.

— Alors, parle ! Dis-moi qui est ce Max, où il se cache, et ce sera autant à ta décharge devant le juge qui jugera cette cause.

— Je n'ai jamais eu le goût de la trahison, Pichard.

— Trahison ! C'est grandiloquent.

— Pour toi qui ignores la droiture et le respect à la parole donnée.

— Tu y reviens ?

— Le lieu s'y prête. Le sentier des Eboulis est à huit arpents d'ici, où sans Max tu périssais d'une mort affreuse.

— Et à combien sommes-nous de l'anse du Tocsin ? railla Pichard qui devint soudainement attentif et prêta l'oreille. Un bruit de moteur se fit entendre

dans le lointain, grandit, s'approcha. On distinguait une, deux embarcations dont le flanc verni brillait au loin sur les flots paisibles.

— Ce sont eux ! clama Pichard, d'un accent qui disait son soulagement.»

Les deux canots-automobiles s'en venaient en se suivant. Arrivés à environ un quart de mille du point de la falaise où se tenaient Pichard et Dominique, le canot d'arrière tourna à tribord et prit le large; l'autre continua en droite ligne et passa à une faible distance de la côte pour aller s'arrêter non loin du précipice qui marquait le bas du sentier des Eboulis.

« Eh ! bien, jubila Pichard, tu as vu, Hunault ? Des officiers de la Gendarmerie Royale monter ces embarcations maintenant immobiles.

—Oui, deux officiers armés montent chacune de ces embarcations. Ce qui fait quatre officiers en tout et bien armés.

— Ils en seront pour leurs frais de déplacement.

— Non. Ils sont sûrs au moins d'une capture, la tienne.

— Il faudra les avertir de ma présence ici.

— Un feu sur la falaise attirera leur attention.»

Il devait être trois heures et demie du matin. Max avait quitté la côte à deux heures trente, cela lui donnait une heure d'avance sur ses poursuivants. Mais le jeune homme avait dû ramer longtemps sans bruit, pour ne pas avertir personne du rivage, avant d'utiliser le moteur de la barque. C'était du temps perdu et avait-il pu le regagner en haute mer ?

Mais c'était là des calculs que ne faisait pas Dominique, convaincu que Max, en ne le trouvant pas

au rendez-vous, était retourné à la cachette de la caverne..

Quinze minutes, une demi-heure, une heure s'écoula. Un peu de jour commençait à pointer; et ce début d'aurore qui se mêlait au clair de lune faisait du ciel et de la mer un spectacle féérique. On se sentait meilleur devant les beautés incomparables de l'espace; et Dominique en oubliait les canots-automobiles montés d'hommes armés, il oubliait ses menottes et Pichard qui guettait l'horizon. Sa pensée allait à sa fille qu'il avait hâte de revoir. Il pensait à Max à l'abri dans la caverne. Deux événements coup sur coup avaient empêché le jeune homme de partir, devait-il voir là un signe favorable ou non du destin ?

« Hunault ! Regarde !»

Le cri de Pichard sortit brusquement Dominique de ses réflexions.

« Qu'est-ce, dit-il, laconique.

— La chasse est fructueuse. Tu reconnais la barque qui vient sur nous ?»

La barque; Dominique la reconnaissait que trop. Sa barque. Un homme, à part, lui pouvait la manoeuvrer avec cette adresse: Max. Le jeune homme avait donc pris la mer. On l'avait répéré, et, maintenant guetté de droite, guetté de gauche, il venait sur la falaise.

« Le malheureux, le pauvre et malheureux garçon, murmura Dominique, d'un accent désespéré.

— Un spectacle à ne pas manquer, je te l'avais promis, Hunault. Le marathon nautique s'annonce excitant.»

La barque de Dominique était moins légère que les canots-automobiles, mais son moteur plus puissant lui donnait quelque avantage.

Les trois embarcations formaient un vaste V, Max en était la pointe qui allait se fracasser sur la falaise en dix minutes. Les deux canots forçaient la barque dans la direction de Marsoui.

« Il va se tuer, gémit Dominique. On ne le prendra pas vivant.»

Un coup de feu éclata; mais au lieu d'arrêter, Max fila comme une trombe à deux cents verges du rivage dans le sens de la falaise. Debout dans le canot, l'officier épaula de nouveau et tira. La balle ricocha et Max prit décidement une avance marquée sur ses poursuivants. Allait-il leur échapper ? L'action se précipita. Deux coups de feu partirent simultanément des deux canots-automobiles. Le moteur de la barque de Dominique dérapa. Deux autres détonations, et Dominique, les yeux dilatés d'effroi, vit sa barque chavirer sous le poids de Max qui roula dans la mer. Il se fit un grand remous qui se referma. La mer, un moment dérangée par le drame, brillait de nouveau sous le clair de lune où se mêlaient les premières lueurs de l'aurore.

Les deux canots-automobiles se mirent à patrouiller lentement l'endroit où Max était disparu. La gourde d'eau potable, le bidon d'essence, les provisions de la barque chavirée flottaient sur la mer. Un des canots recueillit le tout à son bord. Puis ses deux occupants retournèrent la barque de Dominique qui se trouva à flot. Il y avait une mare de sang dans le fond.

« Il en a eu son compte, dit un des officiers, tant pis, c'était de se rendre. Demain nous tâcherons de repêcher le cadavre.»

De la falaise, Pichard avait suivi la scène avec une expression bestiale de satisfaction. Toutefois il regrettait le dénouement qui lui enlevait toute possibilité de découvrir l'identité du fugitif. C'était sa capture qu'il voulait et la mer l'en frustrait.. Il se retourna du côté de Dominique.

« Il fuyait sur terre et la mer l'engloutit. C'est une fin digne de sa vie.

— On peut se demander, Pichard, de quelle façon te prendra la mort pour mettre fin à ta vie d'homme intraitable qui n'a de pitié pour personne.

— Détrompe-toi, Dominique, je puis te paraître dur et intraitable, mais j'ai moi aussi des sentiments humains. Veux-tu m'attendre ici une vingtaine de minutes ?

— Ce m'est bien égal.

Pichard suivit la falaise pour s'arrêter à peu près vis-à-vis l'endroit où Max avait chaviré. A cet endroit, la falaise s'abaissait à portée de voix de la mer. Bien en vue pour être reconnu, il tira du revolver pour attirer l'attention. Un des canots-automobiles, qui s'éloignait, revint en arrière. Pichard échangea quelques paroles avec l'officier du canot sur la chasse à l'homme qui venait de se terminer, en appuyant qu'on lui devait, pour son travail et ses recherches depuis deux mois, de l'avoir réussie. Pichard parla ensuite encore une dizaine de minutes avec l'officier, puis rejoignit Dominique.

« Un des canots-automobiles de la Gendarmerie remorque ta barque, dit-il.

— Je suis sous le coup de la loi, on confisque mes biens.

— Tu retrouveras ta barque à l'endroit de la côte où tu as l'habitude de l'amarrer.

— Une faveur de la police ?

— Que l'on t'accorde à ma demande.

— C'est beau de plaider la cause de ses semblables.

— Tout à l'heure, j'ai dit à l'officier que le fugitif avait volé ta barque et de te la rendre.

— Le fugitif a pris ma barque avec mon consentement, et tu le sais. Mais mentir va à ta mentalité..»

Pichard enleva les menottes des poignets de Dominique.

« Ma mentalité s'accommode aussi de générosité. Tu es libre. Il n'y aura aucune procédure de prise contre toi. Retourne à ta maison et dis-le à ta fille. Je te tenais, Hunault, tu étais le complice du fugitif dans sa fuite, d'après tes propres aveux. Un mot de ma part te valait la prison. Je me suis tu pour t'épargner la honte d'une condamnation. J'espère que ta fille appréciera mon geste.

— Le drame que je dois rapporter à ma fille ne laissera pas dans son esprit de place pour la gratitude que tu quémandes.

— Mais enfin, Hunault, j'étais en devoir, moi ! Mon serment d'office comme douanier m'obligeait aux démarches que tu condamnes !

— La capture de ce malheureux jeune homme était mise à prix, combien reçois-tu pour ton dévouement ?

— J'ai droit à la prime et je la réclamerai.

— On paie pour la mort d'un être humain comme on paie pour la mort d'un loup. Le devoir dont tu fais étalage est bien loin dans cette triste affaire. Ce qui a motivé ta cruauté à poursuivre ce jeune homme, c'est ton âpreté du gain et ta haine. Max représentait pour toi une somme à gagner et une vengeance à satisfaire. Si tu avais agi cette nuit par devoir, le dénouement fatal s'accepterait comme les conséquences du service commandé auquel tu devais obéir; mais c'est la prime et la haine qui t'ont poussé à l'action, et le dénouement fatal est pour toi un crime. La société ne t'en tiendra pas compte parce que ton uniforme de douanier, aux yeux de tous, légalise ta participation au drame mortel. Mais sous ta tunique, il y a la peau d'un criminel.

— Je n'ai pas tiré sur le fugitif !

— Un officier l'a abattu, mais sa mort reste ton oeuvre. Tu en as été l'instigateur, tu as fait tuer pour assouvir ta haine et ta vengeance.

—Tu parles de haine, Hunault, quand la tienne contre moi t'aveugle, ton jugement sur ma conduite porte à faux. J'ai agi par devoir et non par cupidité, et j'ai débarrassé la société d'un homme qui la fuyait pour l'avoir offensée.

— Cet homme t'avait sauvé la vie et tu as pris sa vie. Tu reviendras sur le lieu de ton crime.»

Le soleil se levait, et la mer gonflée par la marée battait la falaise en remous puissants qui devaient dans le recul des vagues entraîner dans les abîmes du large le corps du fugitif.

LE PERE ET LA FILLE

Sur le seuil de sa porte, Dominique s'arrêta et sa haute silhouette cacha le soleil qui entrait dans sa maison.

« Sara, dit-il, en faisant un pas qui libéra la porte, permettant ainsi au soleil d'inonder la pièce à nouveau.»

La jeune fille se retourna, belle de toute sa jeunesse dans cette clarté matinale qui la nimbait de lumière.

« Vous, mon père. Ah ! vous déjà, mon père !»

Il se laissa tomber sur un banc.

« Comme je suis las, las à ne pouvoir parler.

— Vous n'avez pas à parler, père, je comprends tout. Vous avez échoué ?»

Il fit un signe affirmatif.

« Vous revenez, père! Et Max !

— On l'a abattu.»

Sara fixa dans le vague ses yeux épouvantés.

« J'ai prié toute la nuit pour que Dieu lui garde la vie.

— Dieu a été contre nous ! Dieu a été pour Pichard contre nous !

— Ah! père, ne blasphémez pas! Dieu n'a pas voulu. Ses desseins sont insondables.

— Fatalité, fit le pêcheur sourdement. J'aimais ce jeune homme comme mon fils. On l'a tué.

— On l'a tué et je l'aimais d'amour. Mon coeur à jamais renferme le deuil de mon âme. La mort a répondu à mon espoir de bonheur, ma vie sera triste. Il était beau, il était bon.»

Elle chancela.

« Sara ! ah ! ma pauvre et douloureuse enfant.

— Laissez, père, je serai courageuse. Sa fin, dites-moi, il n'a pas trop souffert ?

— Une balle. Il est tombé à la mer.

— La mer, oui, la mer a été douce à son agonie. Vous étiez avec lui, père, dans la barque ? »

Dominique serra les poings et ses yeux fixèrent ses poignets qui portaient les marques des menottes.

« Je n'étais pas avec lui, j'étais au pouvoir de Pichard. Je vais te raconter.

— Non, ne dites rien.

— Prisonnier de Pichard sur la falaise, impuissant, les menottes aux mains, j'ai assisté au drame.

— Ah! père, ne parlez plus.

— On était quatre contre lui.

— Allez vous reposer, père, dormez, ne pensez plus.

— Et toi !

— On prie pour les vivants, on prie aussi pour les morts. »

Elle sortit de la maison. Sous le ciel clair, le vent soufflait du large et creusait dans la mer des vagues puissantes qui s'effondraient et se relevaient pour

happer la lumière et la broyer dans d'immenses creusets, frangés d'écume blanche.

Sara ne regardait pas la mer, elle suivait le bosquet qui cachait le couloir de la caverne, et, aux halliers épineux, image des ronces de la vie, elle lisait toute sa peine.

A L'ENSEIGNE DE NEPTUNE

Dans le petit salon de sa maison, Sophie Bourlagne attendait son pensionnaire, Roch Pichard, Elle avait tout de la femme qui a pris une décision à ne pas discuter.

Midi sonnait à l'horloge de la cuisine quand la porte de la pension à l'enseigne de Neptune s'ouvrit devant Pichard. Ses traits tirés par la fatigue de la nuit mouvementée contrastaient avec le triomphe de ses yeux. Réellement, la nuit lui avait été favorable au delà de ses espérances. Le cas du fuyard, grâce à lui, était définitivement réglé, et comme résultat immédiat de l'affaire, il touchera une prime très intéressante, et, toujours sur le même plan, sa façon généreuse de libérer Dominique, alors qu'il était justifiable de maintenir son arrestation, ne pouvait faire autrement que d'impressionner Sara à son égard. C'était trois victoires dans une, et l'importance qu'il en retirait le fit entrer en conquérant dans le petit salon d'attente de Dame Sophie Bourlagne.

« Vous savez la nouvelle, n'est-ce pas, madame Bourlagne ?

— L'affaire de cette nuit ?

— J'ai tout le crédit de cette chasse à l'homme.

— Avec ça que vous n'avez rien pris du tout, le pauvre garçon s'est jeté à la mer.

— Une balle l'a beaucoup aidé dans son plongeon.

— Mais comme nouvelle ce n'est pas nouveau, ça traîne à Marsoui depuis le matin.

— Et que disent les gens ?

— Que la mort de ce malheureux vous vaut un sac d'écus. Oh ! l'argent vous est dû et vous l'empochez avec le sang qui le tache. Vous acceptez ce que je ne prendrais pas. »

Pichard devint rouge et ses yeux minces eurent un éclair de colère.

« On vous connaît, la mère. Votre tendresse pour Hunault vous mettait en sympathie avec le fuyard qu'il protégeait.

— Vous répétez ça, Pichard ?

— Je répéterai ça s'il y a lieu. Donnez-moi à manger.

— S'il vous plaît ?

— La table, vous dis-je, j'ai faim.

— Vous pouvez aller manger où vous voudrez.

— Qu'est-ce à dire ?

— Ça veut dire que vos valises sont dans le hangar, et que la chambre que vous occupiez depuis un an est ouverte à grandeur de fenêtre pour la faire aérer de votre senteur de whisky.

— En d'autres termes ?

— J'ai fini de vous garder chez moi. Oh ! vous faites belle façade avec vos hardes de douanier, des hardes respectables qui cachent un salaud de cochon

d'homme qui se régale le fouillon à des besognes répugnantes.

— Vous précisez, mère Bourlagne ? fit Pichard, menaçant.

— Mouchard, qui dépasse les cadres de son métier pour gagner la prime, qui s'attache à la chasse à l'homme et qui court les filles.

— C'est à croire que vous regrettez la longueur de vos jupons qui vous cachent les mollets, mère Bourlagne, ricana Pichard.

— Vous ! s'écria la veuve du pêcheur étranglée d'indignation, c'est vous qui m'insultez dans ma réputation de femme honnête et respectable ?

— Vous jetez plus facilement l'insulte que vous l'acceptez, hein, mère Bourlagne ?

— M'avoir dit . .. . Avoir osé me comparer . . .»

Elle en avait les yeux pleins d'eau.

« Ah! et assez de singeries, mère Bourlagne. Donnez-moi à manger.»

Elle se soulagea d'un mot.

«Non !»

Il se mit à table, sa casquette de douanier sur le poteau de la chaise.

« La soupe, la soupe, mère Bourlagne.

— Non! J'ai fini de vous servir. Votre chambre est vide et vos valises sont dans le hangar.

— Vous remonterez mes valises dans ma chambre, madame Bourlagne.

— Moi ?

— Oui, vous, et je vous donne une heure pour vous exécuter et tout remettre en place dans ma chambre.

— Vous me faites rire.

— On peut rire chacun son tour. J'ai arrêté Dominique Hunault hier soir exactement à onze heures. Comment, vous ne trouvez plus ça drôle ?

— Vous avez fait ça ? dit-elle, les yeux incrédules.

— Vous êtes allée voir Hunault malgré ma défense, accusa Pichard, vous l'avez averti que la Gendarmerie Royale patrouillerait la côte telle nuit, à tel endroit de la falaise, à telle heure.

— Je n'ai pas dit ça !

— Vous avez vu Dominique Hunault.

— Oui, je l'ai vu. Mais je ne lui ai jamais dit les paroles que vous me prêtez.

— La forme importe peu, vous avez parlé. Qu'avez-vous dit ? Hunault a été arrêté la nuit dernière et vous devrez corroborer son témoignage.»

Elle ne pouvait pas mentir.

« Je vous écoute, Dame Sophie Bourlagne, qu'avez-vous dit à Dominique Hunault ?

— Qu'après la journée c'est le soir, et après, c'est la nuit qui s'en vient. Demain, on parlera de ce qui s'est passé à onze heures de la nuit qui s'en vient.

— Le code était clair pour Hunault, il ne pouvait se méprendre sur sa signification. Vous l'avertissiez d'être sur ses gardes. Mais il a fait l'imprudence inexplicable pour un homme de son intelligence de venir à Marsoui hier soir, et nous avons passé la nuit ensemble sur la falaise, lui à mes côtés et les menottes aux mains.

— Mon Dieu ! que va-t-on lui faire ?

— Rien. Je l'ai libéré ce matin.

— Vous l'avez libéré ?

— Oui. Je lui évite la prison et la condamnation, ce qui prouve que je n'ai pas tous les vices et tous les défauts que vous croyez.

— Je reconnais que vous êtes capable de générosité, Roch Pichard.

— Mais je ne suis pas un imbécile, dame Bourlagne, et Hunault reste à ma disposition aussi longtemps qu'il me plaira.

— Je savais qu'il y avait anguille sous roche. Vous avez relâché Dominique Hunault sans le lâcher. Il reste votre chose et votre moyen de chantage contre sa fille Sara. C'est du propre.

— Il passe midi, mère Bourlagne.

— Allez manger aiileurs, Pichard. Le pain que je cuis n'est pas pour votre gueule.

— Ne recommencez pas vos sottises, madame Bourlagne. Je n'ai ni le temps ni le goût de les écouter. Servez-moi à manger.

— Non.

— Et puis, je n'aime pas les déménagements. Vous replacerez mes valises dans ma chambre.

— Non.»

A demi retourné sur sa chaise il la dévisagea.

« A votre aise. Hunault sera en prison ce soir.»

Sous le hâle de ses traits rudes Sophie pâlit.

« J'irai consoler la fille de son chagrin de voir son cher papa en prison. On marche, dame Bourlagne ?»

Elle le servit.

« Vous verrez à faire remonter mes valises dans ma chambre ?

— J'y verrai.

— Où est Basile Doiron ?»

Elle lui jeta un dernier trait.

« Il est parti, préférant la dure besogne des chantiers en forêt plutôt que de rester asservi à vos ordres d'homme sans principe et sans honneur.»

Pichard s'inclina et narquois :

« Je prendrais une autre assiétée de soupe, ma chère madame Bourlagne, elle est délicieuse. Oh ! et n'oubliez pas, Dominique Hunault jouira de sa liberté aussi longtemps que je serai, moi, assuré du gîte et du couvert à la pension qu'indique l'enseigne à la gloire de Neptune, dieu des mers.»

SARA HUNAULT, LA FILLE DU PECHEUR

Après avoir suivi la lisière du bosquet qui cachait l'entrée de la caverne, Sara revint à la maison. Son père dormait couché tout habillé sur son lit. Il dormait du sommeil de l'homme assommé de fatigue et de chagrin. La jeune fille regarda longtemps le dormeur, puis elle se pencha et l'embrassa sur le front, un baiser où passa out le deuil de son cœur, toute la tristesse de son âme. Pourquoi avait-on tué Max, lui qui était jeune et beau et l'aimait d'amour ? Elle quitta la chambre de son père et entra dans la cuisine pleine de soleil. La pièce était gaie, mais pour Sara toute cette clarté qui disait la vie, lui faisait mal. La maison, malgré le soleil, avait ce quelque chose de douloureux, cet ennui indéfinissable qui suit le départ sans retour d'un être cher.

Max était venu à la maison, un après-midi, il avait été une heure avec elle. Sara regarda la table près de laquelle le jeune homme s'était assis. Mais elle le voyait surtout debout près de la porte lui disant adieu pendant que ses yeux lui disaient aure-

voir d'un regard plein d'amour; un regard d'incommensurable espoir que la mort avait éteint à ses ses yeux qui voulaient malgré tout croire à l'avenir.

Attirée, guidée par l'esprit de celui qu'elle avait tant aimé, la jeune fille ouvrit la porte. Elle se trouva dans l'encoignure étroite que faisaient le rocher et la maison. Max était passé là l'avant veille dans l'après-midi. Elle toucha de sa main le rocher qu'il avait dû frôler de son épaule en marchant. Ce contact de sa main lui rendit comme visible l'homme qu'elle avait aimé et qu'elle aimerait par le souvenir jusqu'à la fin de sa vie. Oui, il était là devant elle et l'invitait à la suivre. Une attirance mystérieuse auquelle elle obéit.

La voix de la mer, dans le langage de ses vagues, lui parvenait indistincte tant son esprit était captivé par cet appel étrange, cette présence mystérieuse qui la devançait et lui indiquait le chemin. Sara savait qu'elle allait à la caverne, qu'elle suivrait le couloir que Max avait suivi, et ce pèlerinage lui était doux et consolant. Elle priera où il avait prié. Tous les jours elle ira vivre une heure où il avait vécu. La caverne sera pour elle une chapelle du souvenir qui gardera leur amour jusqu'au jour des éternelles réunions.

Près du bosquet, la jeune fille écarta les halliers et sans hésiter pénétra dans les broussailles. Quelques instants plus tard elle s'engagea dans le couloir. Avec sa robe de laine brune, à mi-jambe, et la torsade de ses beaux cheveux qui dégageait son front, on aurait dit une novice dans quelque cloître rustique du moyen-âge.

C'était précisément l'heure de la journée où le soleil éclairait le couloir. L'air y était transparent et d'une tiédeur agréable. Max avait connu cette lumière du soleil qu'elle goûtait dans le moment ; il avait respiré cet air tiède qu'elle respirait. Il avait mis ses pieds sur les pierres où elle mettait ses pieds. Comme il était présent !

A mesure qu'elle approchait de la caverne l'attirance mystérieuse se faisait infiniment enveloppante, protectrice, secourable. Sara s'abandonnait à cette attirance dont la caresse mettait un sourire à ses lèvres. On avait tué le corps de l'homme qu'elle aimait, mais son âme lui restait, elle ne sera pas malheureuse. Le dialogue de son âme à son âme gardera à leur amour une jeunesse éternelle. Le couloir se terminait par un raidillon qui s'arrêtait de pleinpied avec la caverne qui s'ouvrait à gauche. La paroi du couloir réverbérait le soleil dans la caverne et l'éclairait d'une lueur d'aube et peut-être aussi de crépuscule. Oui, c'était bien la chapelle du souvenir telle que la voulait l'imagination de Sara. Elle y entra, la pensée flottante, comme sous l'effet d'un fluide qui l'eût magnétisée. Elle fit quelques pas qui la placèrent au centre de la caverne où elle s'arrêta, les yeux agrandis, toute sa vie réfugiée dans ses yeux dilatés, immobiles. Soudain, comme sous le coup d'un choc violent qui l'aurait rendue à elle-même et à toute l'étendue de son malheur, elle battit des bras et tomba évanouie, sans une plainte avec une vague impression que quelque chose la protégeait dans sa chute.

Combien de temps resta-t-elle privée de connais-

sance ? Peu d'instants, sans doute, car lorsqu'elle ouvrit les yeux la même clarté d'aube éclairait la caverne. Une sensation de fraîcheur passait sur son front, elle referma les yeux, prise d'un léger sommeil qui dissipait sa syncope. Comme elle était bien dans cette somnolence qui berçait son esprit devant lequel passait et repassait une image confuse, toujour la même. Mais l'image se précisait, s'animait, prenait corps. Sara se redressa, ses mains cherchant à repousser l'invraisemblable vision. Elle ne savait plus ce qui lui arrivait. Des bras l'entouraient avec une tendresse infinie, un visage connu se penchait sur le sien, des lèvres embrassaient ses lèvres. Le contact de cette bouche ramenait à flot la vie dans son coeur, dans ses yeux fixés en extase sur l'homme qui lui disait ; sa bouche toujours contre la sienne :

« Je vous ai appelée, Sara, et vous êtes venue. Croyons aux miracles, ma bien-aimée, je suis vivant; je vous ai appelée et vous êtes venue.

— Max !»

Elle se pressa contre lui, toucha son front, ses cheveux. Elle prit sa tête à deux mains.

« Ah ! Max ! Max ! »

Il y avait de la joie et des larmes dans son cri, une prière ardente et tout son amour.

« Vivant! Ah! Dieu, est-ce possible! Est-ce possible!

— Je suis là, ma chérie, c'est ma voix qui vous parle, ce sont mes yeux qui vous regardent, c'est la vie de mes bras qui vous tient contre moi.

— Max! Ah! l'affreux drame de la nuit! Père me l'a dit, il a été témoin sur la falaise.

— On ne meurt pas quand on aime, votre amour m'a protégé, m'a sauvé.

— J'ai tant prié.»

Il la fit asseoir sur son grabat de branches, la gardant contre lui, toute à lui.

« On a tiré sur moi, une balle m'a éraflé le côté, je suis tombé au fond de la barque que j'ai fait chavirer pour rouler à la mer. La barque sur moi me faisait un bouclier contre d'autres balles; mais on n'a pas tiré de nouveau. Les canots-automobiles de la Gendarmerie étaient peut-être à six cents pieds, ils venaient sur moi, sur leur victime, constater le coup de feu mortel. Je n'avais pas à les attendre. Le sel de la mer arrêta l'hémorragie de ma blessure, je nageai entre deux eaux, vers la côte où la falaise assombrissait les flots, lisière d'ombre protectrice qui me sauva. Je nageai longtemps, émergeant pour une provision d'air et repartant en plongée. Pour ma chance, les canots de la Gendarmerie ne prirent pas ma direction. Je pus gagner la grève et me reposer. J'étais à un mille de l'endroit où l'on avait tué le fugitif.

— Balle cruelle qui vous a blessé.

— Toujours un événement m'empêche de partir.

— Ah! Max, que faut-il croire ?

— Que Dieu ne veut pas nous séparer. Il nous le dit par les événements qui m'empêchent de vous quitter.»

Il la conduisit au bord de la caverne, en pleine clarté.

« Devant Dieu qui nous voit et nous entend, dit-il,

devant le soleil qui nous éclaire et la nature témoin de notre amour, soyez ma femme, Sara.

— Je suis votre femme, Max, je le jure.

—Mon serment répond à votre serment. Nous sommes liés pour la vie. Plus tard quand les haines seront apaisées, quand le monde retrouvera assez de bon sens pour que soit respectée la liberté de la personne et de l'individu, j'irai avec toi faire bénir ouvertement le mariage que nous venons de contracter devant Dieu qui nous voit et nous entend.»

Il la serra contre lui.

« Ma femme et mon bien, mon amour et ma vie.

— Plus rien ne peut nous séparer, Max, plus rien. Une fois tu as vaincu la mort, les hommes se doivent de te laisser la vie.

— Les hommes ne désarment pas. S'ils apprennent que je suis vivant ils recommenceront à me faire la chasse avec d'autant plus de rigueur que, pour eux, je n'avais pas le droit de leur échapper. Je suis le condamné dont on a raté l'exécution. On se reprendra.

— Mais pour cela, Max, il faudra que l'on sache que les balles t'ont manqué. On te croit mort et c'est ta protection.

— Ma protection, c'est toi, ma bien-aimée, c'est ton amour et le mien. Le moment que nous vivons renferme notre vie à deux. Quoiqu'il arrive, Sara, nous aurons par ce moment vécu notre vie.

— Quand je t'ai vu dans la clarté de la caverne, c'est à l'époux, que j'ai tendu les bras. J'ai cru à une appartion, mais l'irréel s'est changé en réalité par tes bras qui me soutenaient, par ta voix qui

me parlait, par ton visage qui touchait le mien.

— Consacrer notre amour, femme adorée. Je rêve d'un enfant qui aura tes yeux et regardera mes yeux, qui aura ta bouche et embrassera ma bouche, qui aura ton front pur et s'appuira à mon front, à ma joue. Va à ton père, Sara, et dis-lui que tu es ma femme.

— Je sais, reprit-il, l'acte de notre union doit être légalisé par deux témoins. Il faudra les trouver.

— Ils le sont, Max. Papa et ma vieille amie, Sophie Bourlagne.

— Je serai à ta maison ce soir.

— Sois prudent. Mais viens, je t'attendrai ce soir. Quand la nuit protègera tes pas, viens à la maison, je t'attendrai. »

Elle reprit le couloir, il la suivit des yeux et remercia Dieu du bonheur qui emplissait son cœur.

LE CONTRAT

Lorsque Sara revint à la maison, son père n'était pas là. Un mot laissé sur la table disait qu'il était parti pour Marsoui et qu'il reviendrait dans le cours de la journée. La jeune fille lut le billet et un sourire extraordinaire illumina sa figure. Son père, sans doute, était allé aux nouvelles, savoir ce que l'on disait au village du drame de la nuit. Mais quand il reviendra à la maison, elle aura pour lui la merveilleuse nouvelle qui tenait du prodige. En temps ordinaire, l'aventure de Max aurait passé pour du roman, mais durant ces années de guerre, des faits analogues ne se comptaient plus. Combien de portés disparus avaient été retrouvés après un an, deux ans, trois ans de recherches. Combien, inscrits sur la liste des morts, avaient été rendus vivants à leur famille. L'effroyable conflit terminé, et malgré les avis officiels du Ministère de la Guerre qui confirmaient la mort de milliers et de milliers de soldats, que d'espoir encore dans le cœur des mères du retour de leurs fils.

Il y en avait eu de ces retours inespérés, miraculeux, on s'en était ému, puis, dans cette rumeur de désastre qui se traînait parmi les ruines du monde, ces retours étaient devenus des faits divers sans importance pour les peuples accablés, une banalité qui distrayait à peine les individus de leurs propres misères.

En apprenant la mort de Max, tué par les gendarmes, on avait dû dire : c'est un de moins. il a son tour. Si jamais l'on sait qu'il a échappé aux balles, la réflexion populaire sera : tant mieux ou tant pis pour lui. La sensibilité des peuples était émoussée par trop de tuerie, trop de carnage, on ne pouvait plus s'émouvoir. Un matérialisme sans pitié sortait de la guerre, l'âpreté du gain, on l'a vu chez Pichard, prévalait sur le sens du devoir. On avait subi des privations, on les secouait enfin pour se rouler dans les jouissances du luxe et du confort. Les morts de la guerre auront de glorieux cénotaphes et, la gratitude envers les sacrifiés aux passions de la domination du monde était satisfaite. L'homme un moment attendri reprenait son égoïsme. Il fallait grossir son chiffre d'affaire, écraser les concurrents, reprendre le temps perdu. Qu'un jeune homme ait échappé ou non aux balles de la Gendarmerie, qu'est-ce que cela pouvait faire pour cette troupe d'individus ?

Sara Hunault alla s'appuyer au cadre de la porte. Comme la mer était belle avec ses vagues qui couvraient d'embrun les rocs de la falaise ! Comme le ciel était beau avec ses nuages blancs qui trans-

posaient leurs formes dans leur course vers l'horizon !

Max vivait. Jamais pour Sara le ciel n'avait été aussi bleu entre les nuages blancs et le soleil aussi brillant sur la mer.

La jeune fille descendit le perron, et, sur la falaise, face à l'immensité de la mer, à l'espace, à la lumière elle dit tout son bonheur.

Max vivait. Elle pria. Puis d'à genoux son beau corps s'allongea sur la falaise à l'abri du vent, et, la tête sur son bras replié, ses paupières fermées sur la joie de ses yeux, elle s'endormit.

Elle dormit longtemps d'un sommeil paisible qui reposait son être des fatigues de la nuit, qui apaisait son cœur des moments atroces, cruels du matin.

Elle s'était endormie avec tout son bonheur de jeune fille heureuse, elle s'éveilla dans tout l'épanouissement de la femme, belle de son amour, fière de son rôle d'épouse, fière de son role de mère qui l'attendait.

Elle se leva. Le soleil baissait à l'ouest et ses rayons obliques frappaient les pics vertigineux de la falaise. Le vent avait cessé, et le roulis des vagues diminuait dans un immense bercement de paresse voluptueuse.

Quelle heure était-il ? En entrant dans la maison, Sara vit que la petite horloge de bois, entre la statue de la Vierge et le petit bateau gauchement travaillé au couteau, marquait cinq heures. Comme elle avait dormi longtemps et comme l'air vivifiant de la mer lui avait fait du bien ! Elle était

reposée, ses yeux clairs et confiants le disaient. Elle s'activa aux soins du ménage, ne fallait-il pas que tout fut propre et reluisant pour ce soir ? Mais comment avertir Sophie de venir à la maison ce soir ? Elle ira lui dire, une course à Marsoui ne lui faisait pas peur, elle ira lui dire et la ramènera avec elle.

Elle se hâta de finir son ménage, époussettant, astiquant le pauvre mobilier et le beau vieux buffet de noyer près de l'escalier sans rampe qui monte au grenier. Dans le petit luminaire de cuivre, placé devant la statue de la Vierge, elle alluma un lampion de cire, petite veilleuse à la flamme scintillante qui demandait à la Mère de Dieu de protéger ses enfants de la terre. Puis sur la table de la cuisine, Sara mit un pot de géranium, aux fleurs rouges, fleurs de fête, fleurs d'amour. Par la porte ouverte entrait la brise du large, brise saturée d'iode et de sel que l'on respire à grands traits sans jamais s'assouvir.

Son ménage terminé, la jeune fille baissa les stores aux fenêtres. Elle était à se demander si elle devait partir pour Marsoui, sans attendre le retour de son père quand celui-ci entra. La tête basse, préoccupé, Dominique s'assit sur un banc près de la porte sans voir sa fille debout à côté de la table, sa silhouette un peu estompée dans la pénombre de la pièce causée par les stores baissés aux fenêtres.

« Que dit-on au village ? père.

La voix de la jeune fille était vibrante. Dominique releva la tête.

— Ce qu'on dit ? L'affaire de la nuit dernière ne soulève pas l'enthousiasme que devait en attendre Pichard. On en parlait ce matin; à midi, beaucoup moins, et lorsque je suis parti de Marsoui on n'en parlait plus du tout. Oh ! sans doute en discutait-on encore dans quelques maisons, mais sur la rue on ne disait rien du drame.

— Vous a-t-on questionné ?

— Non, mais certains m'ont regardé avec soupçon. Pichard à continué sa besogne contre moi à Marsoui.

— Sans guère vous nuire. Peu le croient, vous en avez la preuve.

— Il se sert de mon arrestation pour faire marcher Sophie Bourlagne. Il la contraint à le garder chez elle sous la menace de m'arrêter si elle lui refuse le gîte et le couvert.

— Qui vous a dit ?

— Sophie elle-même.

— Vous êtes allé chez elle ?

— Oui. Cinq minutes. Pichard était dans sa chambre, et s'il en était sorti . . .

Les mains noueuses du pêcheur se serrèrent.

— Je n'aurais pu résister au désir de l'étrangler. Je suis parti pour fuir la tentation de le tuer comme il a fait tuer . . . l'autre. Sophie viendra ce soir pour discuter des moyens à prendre pour la débarrasser de Pichard.

— Elle viendra !

— Oui. Chez elle je ne pouvais pas discuter. La présence de Pichard, c'était tout le drame de-

vant moi. Il l'aurait payé de sa vie. Je me suis sauvé.

— Sophie viendra !

— Lorsqu'elle sera certaine d'avoir dépisté Pichard qui la surveille.

— Mais pourquoi ?

— Par représailles. Il ne lui pardonne pas de m'avoir averti de ses plans; je te dirai comment une autre fois.

— Sophie viendra ici ce soir, redit-elle.

— Oui, vers dix heures, elle me l'a assuré. »

Dominique poussa son banc près de la table où il s'appuya, la tête dans sa main.

« Fatalité, dit-il, fatalité. »

Il sortit un journal de sa poche et le tendit à Sara.

« Je l'ai ramassé au restaurant, Ah ! avoir su, mais il est trop tard. Lis ma pauvre fille.

— On annonce que le gouvernement permettrait . . . » Comment ça.

Sara qui finit de lire à voix basse et déposa le journal sur la table; ses mains tremblaient.

« Tu as lu, n'est-ce pas ?

— Oui, père, j'ai lu, dit-elle, en maîtrisant l'émotion de sa voix.

— Détresse et fatalité ! Ah ! avoir su ce que dit ce journal, Max aurait pu se prévaloir de cette clause qui s'applique à des cas comme le sien ! Hélas ! qui s'appliquait.

— Qui s'applique toujours, père ! Max peut se prévaloir de la clause que promet le journal ! Il le peut !

— Sara ! »

Dominique se leva, il craignait pour la raison de sa fille.

« Max est vivant, père, et le bonheur ne tue pas. Max est vivant, je l'ai vu, je lui ai parlé !

— Où ? Quand ?

— Dans la caverne, cet avant-midi, j'ai été avec lui plus d'une heure ! Nous avons été ensemble plus d'une heure ! Dieu est bon, il me le rend ! Voyez le lampion qui scintille aux pieds de la Vierge, c'est pour lui ! Voyez les fleurs sur la table, c'est pour lui ! Il viendra ce soir ! »

Elle brandit le journal.

« Et avec ça, on se moque de toi Pichard ! Oh ! il y aura des formalités à remplir, mais Max pourra, comme les autres, prendre sa place au soleil !

— Max est vivant, il est vivant, répéta Dominique, en refoulant ses larmes, il est vivant !

— Dieu et sa jeunesse l'ont sauvé !

— Merci à Dieu qui donne la jeunesse, le courage et la force !

— Et l'amour ! »

Sara dit à son père la mystérieuse attirance qui l'avait conduite à la caverne, elle lui raconta tout ce que lui avait dit Max de son sauvetage, de sa blessure. Elle lui dit les serments échangés.

« Je devais aller chercher madame Sophie, père; avec vous, elle aurait été témoin légal de l'acte légitime de notre mariage. »

Elle pressa le journal sur sa poitrine.

« Mais avec ça, père, le mariage de Max et de

Sara Hunault aura lieu comme les autres mariages de la paroisse, dans l'église de Marsoui ! »

Dominique eut un profond soupir qui chassa toutes les angoisses, toutes les tortures endurées depuis vingt-quatre heures. Il sourit à sa fille, un sourire infiniment paternel, un sourire qui approuvait et bénissait son mariage.

« Madame Max . . . dit-il, mais madame Max qui ?

— Il le dira, Max ce soir nous dira son nom de famille dont l'honorabilité est garantie par la droiture de sa conduite et sa parfaite éducation qui ne trompent pas.

— Un honnête garçon que les circonstances de la guerre avaient implacablement jeté dans une fausse position; mais elle prend fin, son cauchemar est fini.

— Dieu soit loué ! »

Le soir descendait. Dominique ferma la porte, Sara alluma la lampe, mais ni l'un ni l'autre ne songeait à manger. La table, Sara la mettra quand ils seront là tous les deux, Max et Sophie, et le repas en sera un de fiançailles.

La jeune fille entra dans sa chambre pour faire sa toilette, oh, rien de luxueux, une robe de percale bleue à pois blancs avec un jabot crème au corsage, des bas de fil et des souliers de cuir verni découpés sur l'arche parfaite du pied. Une toilette toute simple et une allure de reine.

Dominique, dans la cuisine, se lava les mains et la figure, ses mains aux poignets gonflés par le fer trop serré des menottes. Il se rasa, et à nouveau se

baigna la figure d'eau froide. La rude serviette de lin dont il se servit pour s'essuyer, brossa aussi ses cheveux courts, drus, grisonnants. Il garda ses vêtements de pêcheurs, et ses bottes ferrées qui avaient martelé le roc de la falaise à côté de Pichard. Pichard, il ne songeait plus à le tuer, le bonheur de sa fille le sauvait de ses coups; mais, un jour, il paiera tout ce qu'il lui avait fait endurer.

Il revint dans la salle où Sara l'attendait, souriante, debout près de la table. Dominique n'était pas démonstratif dans l'affection qu'il vouait à sa fille; mais devant sa beauté, sa jeunesse, et son bonheur si visible, il la prit gauchement dans ses bras et l'embrassa longuement sur le front.

« Pour toi et pour lui, dit-il, souhaitons qu'il y ait une justice sur la terre.

— Que craignez-vous ? père.

— Oh ! Je ne sais pas. Les temps sont incertains. »

Il montra le journal sur la table.

« Et les nouvelles encourageantes sont souvent démenties. »

On frappa, et sans attendre qu'on lui ouvrit Dame Sophie Bourlagne entra, grande osseuse, le visage masculin, ses cheveux encore noirs lissés par un chignon serré sur la nuque. Sa robe de veuve l'habillait de noir du cou aux chevilles. Des souliers à grosses semelles chaussaient ses pieds. Les pointes du châle qui lui couvrait les épaules, les nuits gaspésiennes sont toujours fraîches, cachaient la lanterne qu'elle portait à la main.

Elle salua sans dire bonsoir et regarda l'heure à la petite horloge de bois de la corniche.

« Je suis en retard de dix minutes, dit-elle, la faute en est à votre chemin pierreux, Dominique, qui est trop raide à monter.

— Les montées sont toujours dures à la jambe, Sophie.

— Vous n'êtes pas venue de Marsoui à pied, madame Bourlagne !

— Et pourquoi pas ? La marche n'est pas pour me faire peur, Sara.

— Mais la nuit ?

— Oh ! j'ai l'habitude. »

Sara avança une chaise.

« Venez vous asseoir, madame Bourlagne. »

Elle déposa sa lanterne près de la porte. Sara prit son châle.

« Tout de même, c'est loin où vous restez, Dominique, dit-elle en s'assoyant.

— Je vous remercie d'être venue, Sophie.

— Je devais vous voir, la distance n'est rien. Je viens vous dire que vous n'avez pas à vous en faire rapport à Pichard. Je suis capable de l'endurer dans ma maison d'abord qu'il vous laissera tranquille.

— Je n'accepte pas que Pichard vous force à le garder sous la menace qu'il me fera arrêter si vous le mettez à la porte. Vous n'avez pas à subir ce détestable personnage dans votre maison pour m'éviter des ennuis.

— Laissez faire, Dominique. Pichard partira de lui-même. »

Elle sourit.

« J'ai commencé à saler sa soupe et il se plaint déjà que son lit est dur. Pichard aime ses aises et la bonne mangeaille, et voilà que je ne me rappelle plus comment faire la cuisine. Je fais des plats indigestes et c'est une indigestion qui le foutera dehors. Même que si ça le conduit au cimetière, je n'en aurai pas de regret. »

Elle se retourna du côté de Sara.

« C'est une bien triste affaire qu'est arrivée la nuit dernière, ma pauvre chère fille. Je ne suis pas pour les fuyards qui se sauvent de la loi; mais ton père m'a dit que ce jeune homme avait droit à la protection des honnêtes gens, et je crois Dominique Hunault. »

Sara se pencha sur Sophie et la regarda de ses yeux brillants de bonheur.

« Vous dites vous-même à ce jeune homme, qu'avec Dominique Hunault, vous croyez qu'il mérite la protection des honnêtes gens, madame Sophie. »

De la frayeur passa sur la figure de Dame Sophie Bourlagne; en Gaspésienne d'une autre génération, elle était superstitieuse, et Sara venait, ni plus ni moins de parler d'un revenant.

Elle se signa.

« Que le Bon Dieu ait son âme, mais je ne veux pas avoir affaire à un mort que je n'ai seulement pas connu de son vivant ! »

Sara réprima un sourire.

« Les morts ne reviennent pas, madame Sophie. »

Elle se signa de nouveau.

« Tais-toi. Les morts reviennent. J'ai vu plus d'une fois mon défunt mari rôder dans les embruns quand la mer est mauvaise. Je vais alors prier pour lui dans l'église de Marsoui.

— Le jeune homme qui viendra ce soir est bien vivant, madame Sophie. On a cru l'abattre, on l'a même blessé, mais il a échappé à la mort. »

Elle regarda Dominique d'un air incrédule.

— Vous pouvez croire Sara. Max est vivant. »

La veuve du pêcheur eut une expression savoureuse de contentement.

« Il est vivant ! Pichard qui se vantait de son coup va gruger de l'humiliation. Il va se faire scier de moqueries. Il a raté le fugitif. Et le cochon perd la prime qui allait avec sa capture ! Ca va le jeter hors de ma maison et hors de Marsoui ! »

Elle fit mine de retrousser ses manches.

« Pichard, le salaud, va trouver ses valises et son bagage sur le perron demain matin. »

Elle jubilait.

« Parlez d'une nouvelle qui va lui fendre la face !

— Mais il ne faut pas qu'il sache ! reprit vivement Dominique. Qu'il jouisse de la prime attachée à la capture, et qu'il ne mérite pas, mais il ne faut pas qu'il sache que le fugitif est vivant.

— Ah, ça, c'est vrai, Dominique, c'est vrai, il ne faut pas lui dire. J'avais la proue au vent à l'idée de lui fendre la face avec la nouvelle, mais je ne parlerai pas, foi de Sophie Bourlagne !

— Mais le silence n'est que pour un temps, ma-

dame Sophie, reprit Sara, qui souriait malgré elle à la promesse véhémente de la veuve de se taire. Nous pourrons tous parler sous peu, ajouta-t-elle, en prenant le journal plié sur la table. Par cet article en troisième page, Max sera libre après certaines formalités que père va s'empresser de remplir. Il sera libre ! »

Le visage de Sophie se rembrunit.

« Les pauvres jeunes gens pourchassés ont connu bien de faux espoirs, dit-elle, en secouant la tête, je suis au regret de te faire de la peine, Sara, mais le journal d'hier, que j'ai lu ce matin, dément cet article qui te faisait tant de joie. »

Sara devint pâle.

« Madame Sophie, dit-elle, pendant que les larmes montaient à ses yeux, vous êtes bien certaine de ce que vous dites ?

— Ah ! oui, ma pauvre petite, je suis certaine de ce que je dis. »

Elle montra le journal que la jeune fille tenait dans ses mains.

« C'est vieux de trois semaines. Si j'en n'ai pas parlé à ton père, alors c'est que j'attendais pour être certaine s'il n'y aurait pas de démenti à l'article.

— Et le démenti est sur le journal d'hier, soupira Dominique.

— Que voulez-vous, c'est du gouvernement. Il promet sans promettre et se dédit de ses mensonges pour faire semblant de sauver la vérité. »

Sara s'approcha du vieux buffet de noyer et en ouvrit un tiroir où elle prit du papier, une plume

et un encrier. Elle revint près de la table et déposa le tout devant son père.

« Père, écrivez l'acte de mariage qui me lie pour la vie à Max. »

Sophie se leva, ses épais sourcils arqués de surprise au-dessus de ses yeux étonnés.

« Que veux-tu dire, Sara ? »

La jeune fille lui expliqua la situation en quelques mots.

« Et tu voudrais . . .

— Oui, madame Sophie, je vous demande de signer comme témoin.

— Je signerai comme témoin, Sara. »

Elle s'approcha et posa sa main sur l'épaule de Sara. Dans le silence de la pièce on n'entendait plus que le crissement de la plume de Dominique.

« Dans la maison de Dominique Hunault en la nuit du 22 août 1946, par devant Dame Sophie Challot, veuve Léonidas Bourlagne, et Dominique Hunault, pêcheur, témoins de l'acte ci-écrit . . . »

Il s'arrêta; et la minute suivante il ouvrait la porte du fond de la cuisine qui donnait sur l'encoignure de la maison avec le rocher.

Max entra. Le moment qui mit les deux hommes en présence fut grand dans sa simplicité. La main de Dominique se referma sur la main du jeune homme, et dans son étreinte vérile Max fit passer toute la gratitude de son cœur reconnaissant pour l'humaine protection qu'il devait au pêcheur; pendant que la poignée de main de Dominique exprimait son regret d'avoir failli à sa promesse de le rendre sain et sauf au port de Gaspé.

Les présentations furent courtes. Dominique nomma Max qui s'inclinait, il dit brièvement : c'est lui.

Il y avait quelque chose de poignant dans cette scène rapide.

Pour Max, tout le drame de la nuit précédente était dans la maison. Pichard qui surveillait de la falaise l'action de la gendarmerie royale qui encerclait le fugitif, la tentative désespérée du jeune homme pour échapper à la poursuite, et, avec sa vie sauver sa liberté; les coups de feu, les balles qui sifflent, et le malheureux qui roule à la mer. Oui, tout le drame était là et pesait tragiquement sur les quatre personnes silencieuses debout dans la pièce.

Dominique reprit sa place à table.

« J'étais à écrire l'acte qui est la cause de notre réunion cette nuit, dit-il, en s'adressant à Max. »

Et il fit la lecture du document inachevé.

« Continuez d'écrire, monsieur, fit Max, doucement. »

Dominique reprit sa plume et écrivit lentement de sa haute écriture parfaitement moulée. « Lequel acte constitue le lien indissoluble du mariage qui unit pour la vie . . . »

Dominique présenta sa plume à Max.

« Ecrivez vous-même ici votre prénom et votre nom de famille, mon ami.

— Mon écriture ne sera pas la même de l'acte et pourrait soulever un point de loi quant à sa légalité lorsqu'il sera soumis aux autorités civiles et religieuses. J'écris mon nom sur cette feuille de papier, monsieur Hunault, et vous le transcrirez de

votre main sur le document. Si vous voulez approcher, madame Bourlagne et vous aussi, Sara. »

Le moment était arrivé pour Max de dévoiler son identité. De dire à cette veuve de pêcheur qu'il connaissait à peine, à Dominique Hunault qui avait bravé la prison pour l'aider, à Sara qui consentait à l'épouser, de dire qui il était. S'il ne l'avait pas dit plus tôt, ni à Dominique, ni à Sara, c'est qu'il craignait pour eux comme une déception, quelque chose qui aurait heurté leurs sentiments de Canadiens dont les traditions et les coutumes n'étaient pas de sa culture. Alors que l'affection de Dominique, et surtout l'amour de Sara, lui demandaient de dire ses origines, il s'était tu, dominé par un excès de délicatesse que motivait sans doute sa position équivoque de fugitif et que seul pouvait excuser les bonnes intentions qui l'avaient animé. Mais maintenant le moment était arrivé pour lui de se faire connaître à ceux qu'il aimait. Penché sur la table il écrivit son nom tout au long sur la feuille de papier que lui présentait Dominique. Il le parapha d'un trait de plume et fit suivre le lieu de sa naissance.

« Maintenant que vous savez, dit-il, sans regarder personne, j'accepte votre verdict. Si vous jugez à propos de ne pas transcrire mon nom sur l'acte que vous avez devant vous, monsieur Hunault, je n'aurai qu'à me retirer de la vie de votre fille, et pour toujours. »

Mais déjà Dominique transcrivait, sur l'acte, le nom du jeune homme. Ayant fait il se leva et en fit la lecture.

« L'acte tel que lu rencontre l'approbation des

personnes présentes, dit-il. Veuillez, le premier, y appliquer votre signature, Max. »

On l'acceptait ! Sans la moindre hésitation Dominique Hunault le faisait entrer dans sa famille en lui donnant sa fille. C'est avec une émotion impossible à décrire que le jeune homme signa le document qui légalisait son mariage. Il était le mari de Sara. La jeune fille signa à son tour. Elle était devant Dieu et devant les hommes la femme de Max. Dame Sophie Bourlagne et Dominique Hunault signèrent ensuite comme témoins.

Alors Max tendit ses bras à Sara, bras de l'époux à l'épouse aimante qui partagera sa vie. De quoi demain sera-t-il fait ? que leur réservait l'avenir ? peu leur importait. Ils étaient l'un à l'autre, plus rien ne pouvait les séparer. Ils goûtaient à la plénitude du bonheur. Ils s'appartenaient par l'acte de mariage étalé sur la table sous la lumière de la lampe et duement signé de deux témoins responsables. Que pouvaient contre eux le destin, la malice des hommes et le reste du monde ? Leur amour était leur bien et leur félicité. On pourra les faire souffrir, s'ameuter contre leur existence, mais aucune puissance de la terre ne leur enlèvera ce bien et cette félicité qui étaient dans leur cœur et qui deviendraient la possession éternelle de leur âme si la mort venait à les frapper.

Minuit sonnait à la petite horloge de bois de la corniche. Sophie prit son châle et s'en couvrit les épaules. Puis elle alluma sa lanterne d'une allumette qu'elle tira de sa poche de robe. Dominique s'avança.

« Je vous accompagne au village, Sophie. »

Elle refusa d'un geste de tête qui montrait Max et Sara l'un près de l'autre.

« Il y a du bonheur dans votre maison, Dominique Hunault, restez dans votre maison que visite le bonheur. Je ne crains ni la route ni la noirceur de la nuit. »

La main sur la clanche de la porte elle se retourna.

« Je souhaite qu'aucun malheur ne vienne inquiéter le bonheur de votre maison, Dominique Hunault. »

Elle sortit en refermant la porte derrière elle.

« La maison du bonheur, dit Max en embrassant sa femme, je dois à mon tour la quitter. La nuit, je reviendrai.

— Ah ! sois prudent, Max, s'il fallait que l'on apprenne le miracle qui te garde la vie, tes ennemis qui, plus que jamais sont les miens, recommenceraient leur poursuite et n'auraient de répit tant qu'ils ne t'auraient pas capturé. »

Max enveloppa d'un même regard ardent Sara et son père.

« Protégé par ton amour, ma bien-aimée, gardé par votre affection, monsieur Hunault, je ne crains pas les embûches. D'ailleurs, ajouta-t-il, avec un sourire merveilleux, le mort que l'on me croit défend de toute attaque le vivant que je suis. Je reviendrai la nuit. »

Et comme sur Dame Sophie Bourlagne la porte se referma sur Max, le jeune mari de Sara Hunault. Elle était pâle et sa main serrait convulsivement le

jonc d'or, le jonc de sa mère, que Max lui avait passé au doigt. Elle le serrait comme si on eut voulu le lui arracher.

« Il faut aller te reposer, Sara.

— Et vous, père ?

— Je veillerai quelque temps.

— Je reste avec vous. Je suis sa femme; ensemble, père, nous prierons pour lui.

LA MEME NUIT

Le ciel brouillé de nuages faisait un voile gris devant la lune à son déclin, et créait un clair-obscur qui enveloppait d'une ombre vague le contour des rochers et la crête de la falaise. Max suivit le bosquet qui cachait le couloir de la caverne, mais au lieu d'y pénétrer il obliqua à gauche et s'engagea dans la passe de rocher qui conduisait à la falaise. C'est par là qu'il avait vu Dominique, prisonnier de Pichard, se diriger sous la garde de son geôlier alors qu'il était sur le talus du chemin pierreux la nuit de sa fuite. Le jeune homme voulait revoir la falaise où Pichard, avec une diabolique raffinerie, avait contraint son protecteur à assister aux phases du drame qui devait le perdre puis le sauver. Il n'allait pas sur la falaise par curiosité, il s'y rendait comme à un pèlerinage, lieux émouvants d'où il pouvait évoquer le tournant le plus tragique de sa vie dont les suites venaient de se traduire pour lui par la plus adorable, la plus divine des conclusions : son mariage à Sara Hunault.

En suivant la passe des rochers Max ne croyait

pas désobéir à sa jeune femme qui l'avait supplié d'être prudent. Il n'y avait aucun danger de surprise pour lui. Sa mort officielle, en le rayant de la liste des vivants, le défendait à jamais de ses ennemis qui, tout à leur victoire, rédigaient son acte de décès. Certes, il ne se risquera pas à rôder en plein jour, mais à cette heure de la nuit, et par ce clair-obscur qui plaçait partout des coins d'ombres propices à se dissimuler en cas d'alerte, où était l'imprudence pour lui et qui pouvait-il rencontrer ? Personne. Toutefois, par mesure de précaution, il marchait sans faire de bruit, l'oreille attentive. Soudain, il se rejeta brusquement dans l'ombre épaisse du rocher à sa droite. Un homme était sur la falaise, la tête haute, les poings sur les hanches, les jambes écartées. Pichard ! Pourquoi était-il là ? Pour goûter, savourer sa victoire qui le saoulait de satisfaction. A Marsoui, non seulement on ne lui rendait pas témoignage pour son exploit de la nuit précédente, on ignorait sa présence. Alors, il était sorti du village sur la motocyclette laissée par Basile Doiron. Son bras droit lui suffisait pour conduire le véhicule, et il était parti sur la route. Par tempérament, il préférait la nuit au jour. Il aimait les ténèbres qui activaient ses forces et stimulaient sa bravoure, laissant la lumière à ceux qu'il appelait des faibles et des froussards. L'obscurité était son élément, il s'y mouvait à l'aise.

Arrivé au chemin pierreux, il cacha sa motocyclette dans les herbes du fossé et prit la montée. Lui aussi faisait un pèlerinage qu'il jalonnait de souvenirs. C'était de ce talus que le fugitif exécré

l'avait lapidé de deux cailloux sur la main, c'était là qu'ils s'étaient battus. C'était dans le sentier des Eboulis qu'il s'était lancé à la poursuite de son assaillant. Il se revit suspendu au-dessus de la crevasse du précipice, goûtant à la mort, et frissonna. Mais il était vivant, il sentait en lui la vigueur de son cœur qui poussait dans ses veines son sang au rythme de sa vie passionnée. C'est l'autre qui était mort englouti par la mer aux profondeurs d'océan.

Il avait été la cause première de ce dénouement mortel qui satisfaisait sa nature brutale. Mais quelque chose empêchait sa joie mauvaise d'être complète. Qui était Max, qui était cet homme qui l'avait battu, désarmé sur le chemin pierreux ? Il refusa d'ajouter : et qui lui avait sauvé la vie. Pour sa satisfaction et l'utilité des fiches au dossier de ses captures, il devait savoir. Et par la douceur ou les menaces il saura convaincre Dominique de lui révéler l'identité du fugitif tué en la nuit du 21 août.

Il tourna à gauche et prit la passe qui conduisait à la falaise. Vingt minutes plus tard il aurait rencontré Sophie qui retournait au village après sa visite à la maison de Dominique Hunault.

Et maintenant, dans le clair-obscur de la falaise, Pichard se découpait en triomphateur. On lui devait la mort du fugitif. La mer qui grondait à ses pieds, c'était la rumeur qui louangeait la victoire du douanier. Mais de toutes les délices à son âme scélérate, ce qui apportait à son orgueil d'homme l'ultime satisfaction de la vengeance, c'était la certitude de la disparition de son rival. Un jour, oh !

il saura être patient, mais un jour Sara Hunault sera sa femme.

Il se détourna, s'offrant de profil à Max qui faisait corps avec le rocher. Vingt pas à peine séparaient les deux hommes. Pichard prit une cigarette, et, pour l'allumer il protégea la flamme de son allumette de sa main droite levée à la hauteur de son visage. Il se passa alors une courte scène d'une rapidité fulgurante.

Des sifflements sucessifs, et deux cailloux atteignirent violemment la main de Pichard, cible éclairée par la flamme de l'allumette.

Ah ! cette lapidation ! Pichard ne la connaissait que trop. Un seul homme avait cette adresse. Mais cet homme était mort sous les balles, il avait vu son corps rouler dans la mer. Le sang qui coulait de sa main dressait une vision d'outre-tombe. La frayeur glaça Pichard comme si dix vipères l'eussent piqué à la fois. Mais sa frayeur se dissipa aussitôt par une réaction physique qui ramassa toute son énergie et il s'élança dans la passe des rochers, révolver au poing. Hallucination ou réalité, il crut voir son lapideur fuir dans l'ombre, prendre de l'avance sur lui dans la direction de la maison de Dominique. Il se jeta à sa poursuite au pas de course, son pied sûr lui évitait les chutes sur le sol inégal où d'instinct il devina les obstacles dans la nuit. Il allait avec des mouvements qui penchaient et relevaient son corps, sans s'arrêter, sans se retourner, il alla droit à la maison de Dominique Hunault, et, après avoir frappé une fois il fit sauter la clanche de la porte d'un coup d'épaule.

Le pêcheur et sa fille, qui venaient de prendre un léger repas, étaient encore à table. En entendant frapper ils s'étaient levés et ils se trouvaient maintenant devant Pichard qui se tenait à trois pas de la porte ouverte, les traits durcis, la respiration saccadée.

« C'est une façon rude d'entrer chez les gens, Pichard. »

Pichard ne répondit pas. Déjà il entrait dans la chambre de Sara, remuant les meubles, regardant partout dans la pièce de ses yeux fouilleurs. Il fit la même perquisition dans la chambre de Dominique et dans la cuisine. Il revint devant la porte, bloquant le seuil, empêchant de passer qui aurait voulu sortir.

La petite horloge de bois de la corniche marquait une heure trente du matin. Dehors, la noirceur remplaçait le clair-obscur de la nuit et les ténèbres entouraient la maison. Rien autre bruit que la rumeur assourdie de la mer, infatiguable roulis des vagues frappant la falaise.

La voix de Pichard martela trois mots :

« Où est-il ? »

Les trois mots campaient la silhouette de Max comme si le jeune homme eût été dans la pièce. Quelle imprudence avait-il donc commise. Sara sentait sa vie l'abandonner, son cœur faiblissait. Elle dut faire un effort surhumain pour se ressaisir, mais elle chancela malgré elle.

« La fille est pâle, fit Pichard, sarcastique, et l'effort qui lui rend son équilibre est apparent. C'est un aveu. »

Dominique haussa les épaules.

« Tu es visiblement tourmenté, Pichard, et l'effroi est dans tes yeux.

— Moi ? avoir peur ? Quelle farce !

— Oui tu as peur. Aurais-tu vu Gou-gou, l'ogresse de l'île Bonaventure, traverser la rivière Marsoui d'une seule enjambée à la recherche de sa pâture ? On dit qu'elle est friande des douaniers qu'elle avale d'une bouchée. »

Pichard se pencha, et le souffle de sa voix arriva en pleine figure du pêcheur.

« Je ne crois pas aux légendes, Hunault, et je crois encore moins aux revenants. »

Il montra sa main rougie de sang séché.

« Et ce n'est pas un revenant qui m'a fait ça. Où est-il ?

— Qui ?

— L'homme que tu protégeais, le fugitif que tu devais conduire toi-même au port de Gaspé la nuit dernière.

— Tu as assisté à la mort de cet homme de la falaise, Pichard.

— C'est faux !

— J'étais là aussi, avec toi j'ai été témoin du drame.

— C'est faux ! L'homme n'est pas mort. C'est lui qui m'a lapidé la main, c'est sa marque comme le coup d'épée de Jarnac : l'un frappait avec sa lame au genou, l'autre c'est avec des cailloux qu'il blesse à la main.

— Ainsi tu es retourné sur la falaise où s'est déroulé un spectacle à ne pas manquer. Je te l'avais

dit, Pichard, que tu reviendrais, attiré sur les lieux comme le criminel à l'endroit de son meurtre.

— Le fugitif n'est pas mort. Les balles ne l'ont pas tué. Il s'est sauvé.

— Tu bases ton affirmation sur la blessure de ta main ?

— C'est le signe, Hunault, c'est la preuve. Lui seul a cette adresse.

— Et si je l'avais, cette adresse ?

— Toi ? »

Dominique prit un coquillage sur le bord de la fenêtre, un de ces coquillages de mer de la grosseur d'un œuf, et le lança. Le coquillage traversa la cuisine pour s'effriter sur la poignée de l'armoire.

« C'est par adon que tu as frappé juste, Hunault, renacla Pichard.

— Je puis répéter mon geste. Mais cette fois tu placeras ta main sur l'armoire. Je n'ai pas à gaspiller mes rares bibelots. »

Pichard parut un moment indécis, mais ce ne fut qu'un éclair. Il prit son revolver et en plaça le canon au niveau du front de Dominique.

« Où est-il ?

— Abaisse ton arme, Pichard, un malheur est vite arrivé. »

Sara assistait à la scène sans pouvoir bouger, sans pouvoir articuler un mot. Elle ignorait la force qui la tenait debout, mais elle savait qu'elle serait tombée si on l'avait touchée.

« Où est-il, répéta Pichard, les muscles tendus, ses mâchoires lui serraient les dents.

— Tu n'es plus maître de tes nerfs, Pichard. Sers ton arme.

— Tu vas parler !

— Sers ton arme. »

Il y avait tant d'autorité dans la voix de Dominique que Pichard obéit. Lentement il mit son revolver dans la gaine de cuir de sa ceinture, mais garda la crosse de l'arme dans sa main. Dominique attacha sur le douanier un regard de mépris, de rancœur indéfinissable.

« Tu as tout du vautour qui se juche sur les cadavres. Tu t'acharnes, tu t'attaques au souvenir d'un homme qui t'a sauvé la vie. Tu me dégoûtes. »

Les yeux minces de Pichard fixés sur Dominique ne cillèrent pas.

« Cet homme est vivant. Par quel hasard ? je l'ignore. Mais il vit et tu le caches quelque part.

— Tu as fouillé ma maison.

— Il est venu te voir.

— Quelqu'un est venu.

— Lui ! Ah ! je savais.

— Lui ! C'est ta hantise, ton obsession, tu le vois partout, tu l'entends, il te suit, il te frappe ! C'est l'idée fixe qui harcèle ton cerveau, qui le tient et ne lâche pas, ni le jour ni la nuit. Réagis, Pichard, ou tu vas droit à la folie !

— Et pour m'y pousser tu me suis sur la falaise pour me lancer des cailloux comme un gamin effronté ! »

Il se mit à rire.

« Ne me prends pas pour un naïf et stupide imbécile. Hunault. Je suis normalement constitué de

corps et d'esprit. Et ma clairvoyance n'est pas en défaut quand j'affirme que le fugitif que nous croyons avoir abattu est vivant, qu'il m'a blessé à la main il n'y a pas trente minutes, et qu'il était dans ta maison cette nuit. J'imagine le choc qu'a dû produire l'apparition; l'émotion d'une telle surprise est encore dans les traits bouleversés de ta fille. Oh ! elle se sent mal. »

Dominique s'avança à temps pour recevoir Sara évanouie dans ses bras.

« Je suis impardonnable, Dominique, j'ai trop prolongé ma visite et j'ai abusé de ton hospitalité.

— Surtout de ma patience. Sors d'ici.

— En m'en allant j'apporte la vision de l'enfant pure évanouie dans les bras de son père. Au regret.

— Tu aimes à faire le mal pour le plaisir du mal, Pichard. Un jour, tu chercheras un peu de pitié et tu n'en trouveras pas. Tu seras à plaindre et personne ne te plaindra. Tu voudras t'expliquer et l'on te fuira.

— Il est venu. Je sais que Max est venu ici ce soir.

— Tu me forces à parler.

— Enfin !

— C'est Sophie Bourlagne qui est venue ici ce soir. Tu peux vérifier sa visite quand tu seras de retour à Marsoui. »

Sans plus s'occuper de Pichard, Dominique s'empressa de déposer doucement Sara sur son lit dans sa chambre.

UN VISITEUR NOCTURNE INATTENDU

Sophie ne regarda pas l'heure lorsqu'elle arriva chez elle de sa visite à Dominique. Il lui importait peu de savoir l'heure. Ce qu'elle savait c'est qu'elle avait marché longtemps et que tous ses membres criaient la fatigue. Aussi s'empressa-t-elle de se mettre au lit. Mais elle ne pouvait dormir, la fatigue lui apportait dans les hanches et dans les jambes des douleurs de rhumatisme qui ne lui faisaient pas toutefois regretter sa soirée, oh, non ! Elle avait été témoin d'une scène qu'elle n'oubliera jamais. Toute sa vie elle verra l'étrange réunion dans la maison de Dominique. Elle se verra apposant sa signature qui légalisait l'acte du mariage de Max et de Sara. Le destin, ou mieux, la Providence l'avait choisie pour une cérémonie rare et émouvante et elle en éprouvait beaucoup de fierté, beaucoup d'honneur. Elle était dépositaire d'un secret redoutable puisque la moindre indiscrétion de sa part serait l'équivalent d'une catastrophe irréparable; et cependant ni Dominique ni Sara n'avaient

hésité à la prendre pour confidente. C'était là une marque d'estime que, dans sa frustre nature de femme honnête et pieuse, elle considérait avec le respect qu'elle attachait aux sacrements. En effet, n'avait-elle pas été de la communion qui unissait le cœur et l'âme de ses amis, dans un moment que les circonstances rendaient douloureusement tragique ? Elle pria pour le bonheur de Sara et de son mari, un bonheur qui lui paraissait bien précaire, bien douteux quant à sa durée, car le plus petit incident lancerait de nouveau Pichard et la Gendarmerie à la poursuite du jeune homme.

Sophie ferma les yeux pour prier avec plus de ferveur, et le sommeil gagnait ses paupières quand des coups frappés à la porte de sa chambre la redressèrent assise dans son lit.

« Qui va là ! »

Sa voix était un mélange de surprise, d'indignation et de colère.

« Qui que vous soyez je vous défends d'ouvrir ma porte !

— Votre ordre arrive trop tard, madame Bourlagne, la porte est ouverte.

— Pichard ! Effronté ! Polisson !

— Ne vous énervez pas, chère mère Bourlagne, oh ! et n'allumez pas. Je ne viens pas voir si la pose de votre tête est gracieuse sur l'oreiller, ni si votre robe de nuit vous avantage plus que votre corsage de veuve, non, je viens m'informer de votre santé. »

Elle ne répondit pas.

« Je sais que vous avez beaucoup d'endurance physique, madame Bourlagne, mais réellement, fai-

re le trajet que vous avez marché cette nuit, c'est trop abuser de vos forces. Quoique encore assez solide sur vos jambes, vous n'avez plus vingt ans, et des marathons pédestres, du genre de celui de cette nuit, ne peuvent se répéter sans de sérieux dommages à votre ossature.

— Voulez-vous me ficher la paix, grossier personnage ?

— Permettez que pour un moment encore, respectueusement, je reste sur le seuil de votre chambre, madame Bourlagne. »

Et changeant subitement de ton, il s'excusa d'une voix polie.

« Sincèrement, madame Bourlagne, Je suis désolé de vous avoir dérangée et pour vous tenir des propos qui vous froissent et ne sont pas de mon éducation. Je ne comprends pas ce qui me pousse à être souvent désagréable avec vous alors que nous pourrions vivre en bonne intelligence. Oh ! tous les torts de notre mésentente sont de mon côté. C'est ma faute si le désaccord existe entre nous; et je le regrette d'autant plus que sans mes sottises, qui me rendent antipathique, nous aurions pu passer ensemble la soirée chez Dominique Hunault. »

Où Pichard voulait-il en venir ? Sophie garda un silence prudent. Il reprit :

« Je sais que j'ai été dur pour Dominique. Je l'ai arrêté et lui ai mis les menottes aux mains. Il y a des devoirs qui sont si difficiles, si pénibles à accomplir que je me suis juré de me les épargner à l'avenir; et j'ai pris le seul moyen à ma disposition pour arriver à cette fin. Je n'ai plus rien de com-

mun avec la Gendarmerie Royale. Je ne suis plus douanier. J'ai donné ma démission. Et pour que les choses aillent vite, je l'ai donnée par téléphone. On a voulu discuter, savoir mes raisons, mais j'ai coupé court aux questions. On postera ma démission dans quelques jours. »

Pichard était bon acteur et jouait bien son rôle, mais Sophie n'était pas dupe, et s'il pouvait ruser, elle le pouvait aussi.

« Votre démission suit de près celle de Basile Doiron, monsieur Pichard. C'est donc dire que je perds coup sur coup deux pensionnaires.

— Mais il n'en sera pas de moi comme de Doiron : vous ne pouvez regretter mon départ qui va vous débarrasser d'un homme malcommode.

— Oh ! vous étiez supportable par moment.

— Merci.

— Et pour les quelques jours qu'il vous reste à passer dans ma maison, on devrait pouvoir éviter les abordages ?

— Je le souhaite.

— Prendrez-vous, comme Basile Doiron, le chemin des chantiers, monsieur Pichard ?

— Je ne sais encore au juste ce que je vais faire. J'en causais ce soir avec Dominique Hunault, avec qui j'ai eu une explication définitive.

— Ainsi vous étiez chez Dominique Hunault tout dernièrement ?

— Environ une heure, oui. Et vous étiez là avant moi, madame Bourlagne.

— Le trajet que j'ai marché cette nuit, sur mes jambes encore assez solides de sabots, m'a en effet

conduite chez Dominique Hunault, avoua Sophie, mise en confiance par l'accent sincère des paroles de Pichard.

— Ah ! Je sais que ma remarque à vos sabots était déplacée et n'avait même pas le mérite d'être spirituelle, je m'en excuse. J'admets que j'ai été souvent très désagréable avec vous; mais, mes torts reconnus, ne pourrions-nous pas, vous et moi, faire la paix comme je viens de la faire avec Dominique Hunault ?

— Tiens, pourquoi pas ?

— Alors, vous voulez bien que nous soyons un peu amis ?

— Je ne demande pas mieux.

— Ah ! ça soulage de pouvoir se dire que nous pourrons causer sans cette hostilité qui faisait nos conversations méfiantes et soupçonneuses. C'est sur l'assurance de cette bonne entente qui finira par nous placer sur un pied d'amitié, que je vous annonce la nouvelle que je viens d'apprendre. Max est vivant. »

Pichard avait calculé son effet. Sophie ne put réprimer sa surprise qui s'exprima par des mots inarticulés qu'elle s'empressa de changer en une quinte de toux pour se donner le temps de reprendre ses esprits. Par chance que l'obscurité de la chambre cachait son trouble, sans quoi, son bouleversement l'aurait vendue. Mais elle se vendait quand même en différant son exclamation qui aurait dû être spontanée en apprenant la nouvelle. Pichard était fixé. Il savait ce qu'il voulait savoir. Sophie connaissait le sauvetage de Max. De là sa

présence chez Dominique. Mais pourquoi le pêcheur l'avait-il demandée ? Sûrement pas pour lui fournir l'occasion de retourner seule au village au milieu de la nuit. Quelle raison extraordinaire l'avait donc contrainte à ce pénible trajet ? Ici, Pichard se perdait en conjectures. Sera-t-il assez adroit pour savoir par Sophie ce qui s'était passé ? Il reprit :

« Vous avez compris ce que je vous ai dit, madame Bourlagne.

— Je ne suis pas sourde.

— Et je ne suis pas ivre. Si incroyable que la nouvelle puisse paraître elle est exacte. Max est vivant. Comment s'est-il sauvé ? Je l'ignore. Le fait est que la gendarmerie l'a raté. Et pour moi, madame Bourlagne, le condamné que l'on manque sur l'échafaud ou la chaise électrique a droit à sa vie. Le dénommé Max échappe aux balles que lui tiraient des officiers de la loi, c'était pour lui comme la corde ou le haut voltage qui devait l'exécuter. On le manque, alors, dans mon opinion, il a droit à sa vie. Si on veut continuer à le poursuivre, je n'y suis plus. Et vous avez la raison de ma démission.

— C'est beau.

— Vous saviez, n'est-ce pas, qu'il était vivant ?

— Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ! Si c'est tant mieux pour lui qu'il vive, tant mieux, si c'est tant pis, eh bien, tant pis. Et allez-vous-en ! Je m'endors ! »

Mais Pichard ne bougea pas. Il y avait trop de mystère dans cette extravagante affaire, et il tenta une dernière chance pour en soulever un coin.

« Je comprends votre méfiance, madame Bourlagne, mon revirement est trop soudain pour ne pas vous être suspect, mais je vous jure que je suis maintenant tout acquis à la cause de ce malheureux garçon, et je vous ai dit pourquoi. Vous hésitez à me croire, c'est de la femme et de son instinct maternel, cette intuition de prudence qui l'avertit de ne pas ouvrir la maison où logent ses petits avant de s'assurer si la main qui frappe à la porte est une main amie. D'homme à homme nous sommes moins circonspects, et l'on se fait plus vite et plus facilement confiance. Après quelques brèves explications, Dominique a accepté le pacte qui fait de moi son associé à la protection du fugitif miraculeusement rescapé. Comment ai-je su qu'il était vivant ? Je l'ai rencontré sur la falaise. Et cette rencontre a été pour moi quelque chose de terrible. Il était la victime qui demandait des comptes à son bourreau. Et j'étais son bourreau armé qui aurait pu l'abattre. Mais on ne tue pas deux fois un même homme. J'affirme en le répétant de nouveau, madame Bourlagne, que pour avoir échappé aux balles dont je commandais pour ainsi dire le tir. Max a droit à sa vie, et je lui en ai donné cette nuit l'assurance solennelle. Que vous faut-il de plus pour vous convaincre de ma sincérité ? Dominique m'a parlé de votre visite et de ce qui s'est passé alors que vous étiez chez lui, en me disant de vous demander d'ajouter à ses déclarations les explications que vous jugeriez à propos. »

Un souffle sonore répondit à la longue tirade de Pichard.

« La gueuse ! fit-il les poings serrés, elle ronfle ! »

Il monta à sa chambre, furieux d'en avoir tant dit sans grand résultat. Ce qui était de première importance pour lui c'était de savoir ce qui s'était passé entre Dominique, Sophie, Sara et Max, et ses savants mensonges pour l'apprendre tournaient contre lui et compromettaient son action future. Le sommeil de Sophie Bourlagne n'était peut-être qu'apparent, et si elle avait compris ses dernières remarques, elle s'empressera d'en avertir Dominique qui prendra toutes les mesures imaginables pour soustraire Max à ses coups. De plus, au point où en étaient les choses, il n'ira pas solliciter l'aide de la Gendarmerie royale, car les explications qu'il devra donner sur le fugitif tué et ressuscité lui vaudront d'être traité de lunatique et de déséquilibré. Il agira seul. On allait voir si un homme pouvait échapper deux fois à la mort.

Pichard se jeta tout habillé sur son lit et s'endormit.

AU MATIN

En s'éveillant, Pichard enleva son uniforme de douanier, et tout en se vêtant en civil, il établit le plan qui devrait le servir, assez simple, du reste. Il n'avait qu'à surveiller la maison de Dominique et d'en contrôler les allées et venues. Par Dominique ou Sara il finira par repérer Max et découvrir sa cachette.

Il descendit déjeuner et s'assit à table l'air soucieux.

« Que prenez-vous ce matin monsieur Pichard, lui demanda Sophie les traits tirés par la fatigue de sa marche de la veille.

— Oh, j'accepte votre menu usuel, madame Bourlagne. Du jambon rôti sec comme du bardeau. des œufs brûlés et du pain rassis.

— Et pour boire ?

— Une tasse de votre café d'eau de vaisselle. »

Il déplia sa serviette.

« Je vous ai connu meilleure cuisinière, madame Bourlagne.

— Ca se peut.

— Vous faites exprès pour me servir des plats mal apprêtés. Vous me prenez par l'estomac pour me faire déguerpir.

— Comme d'autres empoignent par le chignon du cou les gens qu'ils veulent sortir de leur maison.

— Ne vous donnez plus cette peine de me soigner au bout de la fourche pour que je m'en aille. Je pars.

— Quand ?

— Aujourd'hui. Je vais me chercher de l'ouvrage. J'apprécierais si je pouvais garder ma chambre deux ou trois jours, car le travail que je puis faire est assez difficile à trouver.

— Vous avez quelque chose en vue ?

— Oui. »

Il voyait l'infractuosité entre les blocs de roc d'où il pourra surveiller la maison de Dominique sans être vu.

« Oui, j'ai quelque chose en vue, redit-il, c'est une position guère attrayante mais je tâcherai de m'en acquitter de mon mieux.

Elle lui servit une omelette dorée à point, du pain de ménage appétissant et une bonne tasse de café.

Pichard sourit.

« Je retrouve ma cuisinière des jours passés, dit-il. Pour qui sont vos égards culinaires, madame Bourlagne ?

— Pour le civil qui remplace le douanier.

— Vous me faites plaisir. Ainsi vous croyez ce que je vous ai dit cette nuit du seuil de votre chambre ?

— A la réflexion, je n'y crois pas.

— Je ne vous en veux pas de douter de mes paroles.

— Partirez-vous de Marsoui sans revoir Dominique Hunault ?

— Je devais le revoir aujourd'hui, mais je ne sais pas, je ne sais plus s'il est préférable ou non d'attendre.

— Partirez-vous sans le revoir, insista-t-elle.

— Eh bien, oui, et j'apporte le regret de votre refus à croire qu'un homme peut changer pour le mieux.

— Ma visite à Dominique Hunault avait pour but de consoler Sara du drame qui l'affectait.

— Le drame n'est plus. Et dites à Sara et à son père que pour moi l'affaire est définitivement classée. Est-ce que je puis compter sur vous pour leur dire ?

— A l'occasion, je puis faire votre commission.

— Merci. Oh ! à propos, voudriez-vous donner un coup de fer à ma défroque de douanier ? Elle est froissée avec quelques taches et j'aimerais la mettre à l'écart en bon état.

— Pour sûr, monsieur Pichard, que je vais la presser votre défroque de douanier.

— Et si j'étais dedans, hein ? avec quelle plaisir vous passeriez lentement votre fer chaud pour me marquer la peau. Oh, je sais; je reste pour vous un être à se méfier. »

Il se leva.

« Espérons, madame Bourlagne, que des évé-

nements vous prouvent que je ne suis pas pire diable. »

Il ouvrit la porte et sortit. Sophie était déjà à la fenêtre et le guettait. Elle le vit traverser la rue et revenir sur ses pas en homme qui ne sait au juste que faire. Puis sortir la motocyclette du hangar, en vérifier distraitement le plein d'essence, la mettre en marche, et après quelque hésitation, prendre la route dans la direction opposée à la maison de Dominique.

Après s'être bien assurée que Pichard ne rebroussait pas chemin, Sophie entra dans sa chambre et en sortit au bout d'une quinzaine de minutes déguisée en pêcheur, dans les hardes de son défunt mari. Chaussée de grosses bottes et coiffée d'un chapeau de toile cirée enfoncé sur les yeux; elle releva son collet et la bande qui l'attachait lui cacha le menton. On ne pouvait la reconnaître à moins de la dévisager. L'accoutrement était aussi pour la température car le temps couvert annonçait de la pluie. Elle devait voir Dominique, l'avertir du revirement de Pichard qui n'augurait rien de bon. Malgré ses fatigues de la nuit, Sophie n'hésita pas à refaire le trajet de Marsoui à la maison du pêcheur.

Sous le ciel bas, la mer était mauvaise. Du brouillard se mêlait aux vagues et s'effilochait dans l'air, vapeur tourmentée qui cachait parfois la falaise pour ensuite se traîner sur le chemin et obstruer la vision durant quelque temps. Mais malgré les embruns, Sophie avançait de son pas régulier.

A mi-chemin, une auto la dépassa, une auto

barriolée d'oriflammes étalant le nom de plusieurs villages de la côte. Des touristes, et Sophie n'y porta pas autrement attention. Mais arrivée à l'entrée du chemin pierreux, l'auto modéra et Pichard sauta de la voiture qui repartit sur un signe du douanier. Il ricana.

« J'ai une bonne avance sur la mère Bourlagne. Dommage que je ne puisse la féliciter sur son accoutrement; vieille pudibonde qui camoufle son veuvage sous des habits masculins. Je serai à mon poste avant que la bonne femme, qui se donne tournure de bonhomme, ne soit rendue à la maison de Hunault. »

Il partit dans la grisaille, évitant autant que possible de marcher à découvert. Après bien des détours il arriva à la place qu'il s'était marquée. Il escalada un rocher assez escarpé, pas trop difficile d'accès, et se blottit derrière des blocs de roc placés en angles brisés, sorte de paravent mal joint qui lui permettait de voir sans être vu. Devant lui, pas très loin, la maison de Dominique. A sa droite, la passe qui conduisait à la falaise. A sa gauche, le bosquet de broussailles et de halliers épineux, qui cachait l'entrée de la caverne. Pichard commandait un endroit de choix pour sa besogne de guetteur. Il s'assura de son revolver, rajusta l'attache de son bras en écharpe et attendit. Sa montre marquait dix heures.

LENDEMAIN DE DRAME

Si l'honnête et courageuse Sophie s'était levée courbaturée, elle s'était assez vite remise, et ses raideurs musculaires disparaissaient à mesure qu'elle marchait sur la route dont chaque arpent l'approchait de la maison de Dominique. Il n'en était pas de même de Sara. Après son évanouissement dû à la contrainte qu'elle s'était imposée devant Pichard, elle avait eu une crise de larmes à l'égal de son désespoir et qui l'avait meurtrie de corps et d'âme. Pichard savait que Max était vivant. Pichard sera le chien qui ne lâche pas la piste, son flair guidera sa haine et Max était perdu. Le fait que Pichard savait que Max était vivant l'épouvantait. Elle voulut courir à la caverne avertir le jeune homme du danger, le supplier de revenir avec elle à la maison où elle saura le cacher, le protéger le défendre. Son père lui fit comprendre que Max était plus en sûreté dans sa cachette qu'à la maison qui n'offrait aucun coin secret et que l'on fouillera sans tarder. La jeune fille se rendit à ces remarques, et parvint à s'endormir épuisée de chagrin. Elle s'éveilla à la pointe du jour, et l'horrible situation lui apparut

dans sa brutale réalité. Sa jeunesse se révolta : toute la force saine qui était en elle mit dans son cœur un courage invincible. Max était à elle, c'était son mari, l'épouse s'unissait à la femme dans sa lutte pour l'être aimé. Son amour sera son bouclier, on ne passera pas.

Posément, tout naturellement, elle prépara un panier de provisions, du pain, de la viande froide, des biscuits, quelques fruits. Elle ne s'étonnait pas de ces détails de la vie quotidienne. Elle préparait le repas de son mari, elle mangera avec lui. Ils commençaient leur vie à deux. Pourquoi leur ferait-on du mal ? Ils s'aimaient, c'était une loi divine à laquelle ils obéissaient. Elle couvrit soigneusement son panier d'une serviette de toile blanche et passa son bras dans l'anse d'osier. En fille affectueuse elle s'assura du confort de son père. Dominique dormait. Le sommeil le reposait de ses fatigues par une respiration profonde et régulière. Pour le rassurer à son réveil, elle plaça un billet sur la table l'avertissant qu'elle était allée porter à déjeuner à son mari. Puis la jeune femme sortit en refermant doucement la porte.

La petite horloge de bois marquait cinq heures du matin.

* * *

Une sensation étrange de perte de mémoire à ne plus savoir si c'était le matin ou le soir, s'il était jeune ou vieux, s'il sombrait dans la folie ou s'il en émergeait, saisit Dominique à son réveil. Mais deux objets familiers, le pied de son lit et la porte de sa chambre suffirent à rajuster son cerveau dé-

semparé par trente-six heures d'émotions violentes, et à redonner à chacune de ses cellules cérébrales leur fonction de lucidité. Il se souvint avec une clarté qui décalquait dans le moindre détail tous les événements de la nuit, de la journée précédente et de la nuit d'avant. La pensée de sa fille se liait à toutes ses pensées. Sara. Il se trouva debout, disant un bout de prière tout en s'habillant, sortant de sa chambre pour voir tout de suite la feuille de papier laissée par Sara en évidence sur la table de la cuisine. Il prit la feuille, la lut et la mit dans sa poche : il ne fallait pas que des écrits de cette nature soient laissés au hasard. Il sortit sur le perron et regarda le bosquet de broussailles estompé de brouillard.

« La mer est vilaine, c'est un temps de naufrage, Dominique.

— . . . Sophie ! Mais . . . mais que signifie !

— Il faut se déguiser pour dépister des curieux, et se protéger de la pluie qui menace de tomber. »

Il la fit entrer et referma la porte.

« Je ne vois pas Sara, dit-elle.

— Elle est allée lui porter à manger. Déjeunez avec moi, Sophie.

— Le déjeuner se prend le matin. Regardez l'heure. »

Il jeta un coup d'œil à la petite horloge de la corniche, elle marquait six heures.

« Ne vous y fiez pas, Dominique, elle est arrêtée. Il doit passer onze heures.

— Onze heures ? J'aurais dormi tout ce temps ?

— Vous aviez besoin de sommeil.

— Mais pendant que je dormais . . . Pichard . . .

— Je viens vous en parler. »

Elle raconta ce qu'il lui avait dit du seuil de sa chambre, sans oublier un mot. Dominique écouta avec attention. Il y avait du vraisemblable dans les paroles de Pichard. Un homme peut être cruel jusqu'à la frénésie, mais il ne peut tuer en lui tout sentiment humain. La rage haineuse assouvie est une drogue qui stupéfie l'esprit, mais à trop fort dosage elle peut agir comme un contre-poison capable de provoquer une réaction morale salutaire; c'est le mal qui trouve sa guérison dans l'excès du mal. Et après avoir goûté au paroxisme de la vengeance par les balles qui abattaient son ennemi et son rival, devant les conséquences tragiques et les résultats de son acte, Pichard, rappelé à la raison par le remords, pouvait éprouver le revirement de conscience dont il assurait Sophie. Mais Dominique revit Pichard criant sa colère et blasphémant parce que Max était vivant.

« Ah ! que faut-il croire, dit-il, avec un geste accablé, que faut-il croire !

— Une chose et une seule puisqu'il n'y en a pas d'autre. Redoubler de vigilance, et se méfier à dormir les yeux ouverts. Pichard est le loup qui entre dans la peau de l'agneau pour tromper le berger, mais sous la toison reste la bête qui garde ses crocs et ses yeux vilains. »

Dominique ouvrit l'armoire de la cuisine et en sortit du pain, du beurre, du fromage qu'il mit sur la table.

« Venez manger, Sophie, dit-il, en plaçant devant elle une assiette et un couteau.

— Et vous ?

— Je n'ai pas faim. Mais vous, la route est longue d'ici au village, et la marche creuse l'appétit. »

Il alla lui chercher un verre de vin, et le lui présenta.

« Buvez ça, Sophie, c'est pour les gros temps et la mer est mauvaise aujourd'hui.

— Moins que les hommes. »

Elle se mit à manger lentement, coupant ses bouchées d'une gorgée de vin.

« Que faisait Pichard lorsque vous êtes partie de Marsoui ?

— Pichard a quitté le village ce matin vers huit heures sur sa motocyclette. Je l'ai guetté, il a pris le côté St-Joachim-de-Tourelle, Ruisseau-Castor, et plus loin, je suppose.

— Vous a-t-il dit où il allait ?

— Quand il me l'aurait dit, je ne le croirais pas. Il prétend qu'il se cherche de l'ouvrage, il est pour les sales besognes et n'en prendra pas d'autres.

— Vous ne lui faites aucunement confiance ?

— Non. Et faites de même, Dominique Hunault. »

Elle repoussa son assiette.

« Je vous remercie, dit-elle, le pain était bon et le vin vivifiant. Saluez Sara pour moi.

— Et Max ? »

Elle se leva.

« Le gardera-t-elle longtemps ? »

Dehors le ciel était toujours chargé de nuages gonflés de pluie qui ne tombait pas. Dominique regarda Sophie qui descendait le chemin pierreux. Elle

ne lui parut pas burlesque dans ses vêtements masculins; il la trouvait belle de charité et courageuse pour s'être imposé un long trajet afin d'accomplir un devoir d'amitié.

De son écran de rocs inégaux Pichard vit Sophie reprendre le chemin de Marsoui; il l'avait vue d'ailleurs entrer dans la maison du pêcheur. Il vit Dominique refermer la porte après le départ de sa visiteuse. Mais il ne voyait pas Sara. Il voulut se convaincre qu'elle était malade, que son évanouissement dont il avait été témoin la retenait au lit, la rendait impuissante à se lever. L'idée qu'elle pouvait être avec Max le brûlait de jalousie. Son rival s'échappait de la mort pour lui prendre son bien. Une griffe de fer lui serra le cœur. De toute la passion de son amour, de toute sa jalousie d'homme, il ne voulait pas que Sara fut avec Max.

Max, lui, savait que sa femme viendrait, il l'attendait à la lisière du bosquet, caché sous les branches. Et elle était venue dans l'aube. Pour elle il avait écarté les branches et les halliers, et dans le couloir il l'avait prise dans ses bras pour lui dire et lui redire son amour. Dans la caverne il l'avait gardée contre lui. Elle ne lui reprocha pas son imprudence qui mettait de nouveau Pichard à sa poursuite. L'angoisse d'hier, l'inquiétude de demain, l'insécurité de l'avenir, tout disparaissait. Rien ne pouvait détruire le charme de l'heure qui les voulait ensemble. Dieu leur donnait un moment de bonheur, ils le prenaient.

Lorsque Sara quitta son mari, l'angélus du midi devait sonner à l'église de Marsoui. Avant de se séparer Max prit la tête de sa jeune femme dans ses

mains et par deux fois l'embrassa longuement. Ses lèvres s'attardèrent, et sa voix chuchota :

« Garde mon souvenir, ma bien-aimée, vis de mon souvenir le reste de la journée, je te reverrai ce soir.

— A ce soir, Max. Viens à la maison à la tombée de la nuit. »

Un brouillard épais à ne pas voir à dix pas cachait complètement le bosquet quand Sara en sortit, mais un coup de vent le dissipa un moment et Pichard, aux aguets, put voir la jeune femme qui se hâtait vers la maison de son père. Sa démarche n'était pas d'une personne qui a fourni une longue course. Par où avait-elle passé ?

Pichard fit une rapide révision de la topographie du terrain. A sa droite, la passe entre les rochers qui allait à la falaise. Si Sara était venue par là, il aurait entendu ses pas. Plus bas, toujours à sa droite, le chemin pierreux. Il éloigna l'idée que Sara se serait risquée dans le sentier des Eboulis. D'ailleurs en se hâtant vers la maison, la jeune femme marchait opposée à cette direction. Alors . . . Une exclamation lui échappa. Le bosquet !

Il ne vit d'abord qu'un enchevêtrement de broussailles, mais en suivant la lisière du bosquet, ou plutôt de ce fourré à hauteur d'homme, son attention fut bientôt attirée par une branche cassée. C'était un indice. Se frayant un passage de son bras valide, il s'engagea dans le taillis, levant le coude pour se protéger la figure des branches épineuses, pestant contre les ronces, il avançait avec difficulté, revenait sur ses pas, tournant en rond. L'explo-

ration n'avait rien d'agréable quand les branches cédèrent devant lui et il se trouva dans une petite clairière. Devant lui un rocher, humide, gris de brouillard. Il le suivit, et soudain un courant d'air le frappa au visage. Dans le roc, une fissure de trois pieds de large s'offrait à son attention. Il s'approcha et regarda. Le couloir ! Il le suivit avec précaution, évitant le moindre bruit, retenant son souffle. Tout à coup, il s'arrêta. A gauche, à l'entrée de ce qu'il prit pour une sorte de grotte, un homme était debout, immobile, comme irréel dans le brouillard qui estompait sa silhouette. Mais cette stature, ce port de tête, Pichard ne se méprit pas. C'était Max, le revenant, son rival qu'il voyait. Il réprima le cri du fauve qui tient sa proie.

Enfin ! il le tenait. Il pouvait le tuer, l'autre était sans défense, pris dans ce cul-de-sac de pierre, incapable de s'échapper; mais c'eût été en finir trop vite avec lui. Pichard voulait jouir de sa position qui mettait son rival à sa merci et lui donnait le privilège d'en disposer quand il voudra. Il se délectait de son pouvoir qui lui permettait de choisir l'heure et le moment de tuer cet homme. Il n'aura qu'à venir dans cette cachette qu'il venait de découvrir pour satisfaire son instinct bestial qu'il avait développé en se nourrissant à l'abondante littérature qui étale les hauts faits de la pègre et du gangsterisme des grandes villes. Sous prétexte que son métier de douanier le voulait aussi détective, Pichard s'était farci l'esprit de toutes ces histoires de bouges et de tripots où le conduisait son imagination pour des raids qui le faisaient l'assommeur et le héros. Elève

diplômé de ces cours de littérature de tueries, de viols et de meurtre, il allait performer une représentation digne des auteurs des livres qui l'avaient instruit.

Il sortit du couloir de la caverne avec la même précaution qu'il y était entré. Il commençait à pleuvoir, une pluie fine et serrée, ennuyeuse, qui pleurait le long des rochers et traçait sur le sol des petites rigoles indécises dans leur cours. Pichard prit la descente du chemin pierreux, mais non sans regarder fixement la maison de Dominique où ses yeux voyaient Sara, la femme qui le dédaignait. Il eut envie de retourner sur ses pas, et de soulager sa jalousie en tuant de toutes les balles de son révolver l'homme qu'elle aimait. Mais non. Il laissera aux deux amoureux un espoir de vingt-quatre heures, et la partie pour lui sera plus belle demain.

FIN DU JOUR

Pichard prit le chemin de Marsoui et arriva à sa pension, trempé jusqu'aux os. Il monta à sa chambre, prit un bain, et vêtu de flanelle blanche descendit trouver madame Bourlagne. La brave femme, fourbue de sa marche chez Dominique, dormait la tête renversée sur le dossier de sa chaise berçante près de la fenêtre de la cuisine. Pichard lui toucha l'épaule. Elle le regarda, complètement éveillée.

« Ah, c'est vous, Pichard. Vous avez trouvé du travail ?

— Oui.

— A votre goût ?

— Au-delà de mes espérances. »

Il avisa un journal sur la table. Le portrait de Max apparaissait en deuxième page souligné d'une courte manchette. « L'évadé du camp d'internement X est abattu par la gendarmerie royale. Ceci met fin à une chasse à l'homme qui durait depuis le printemps. »

« Vous avez vu, madame Bourlagne ? »

Elle fit signe que oui.

« Il est mort officiellement. Rayé de la liste des vivants il peut vivre en paix, s'il n'en tient qu'à moi. »

Il prit un air songeur.

« Le monde est étrange; on remue ciel et terre pendant des mois pour arrêter un individu qui n'a commis d'autre crime que de s'évader d'un camp d'internement, et on l'abat. C'était un homme en santé. Puis, on mobilise un avion, on prend le risque que l'équipage périsse pour aller porter un sérum qui sauvera peut-être la vie d'une enfant Esquimau atteint de la coqueluche. Il y a là une proportion effarante d'injustice dans le poids des valeurs que l'on accorde à la vie. Max aurait été plus utile à la société que ce mioche des iglous. Et cependant on n'hésite pas à le supprimer parce que les conséquences de la guerre le mettait momentanément hors-la-loi.

— Vous êtes de ce monde étrange, Pichard.

— Je l'ai été, je ne le suis plus. »

Il montra le journal sur la table.

« Sa mort officielle est sa sauvegarde. Il peut refaire sa vie, se forger un état civil, le mal n'est pas grand, et jouir de la liberté pour laquelle il a combattu sur les champs de bataille. Le cas qui nous occupe n'est pas unique, madame Bourlagne, il est même banal en raison de sa multiplicité. La guerre est une drôle d'aventure. »

Il se mit à marcher de long en large, pour s'arrêter soudain devant Sophie Bourlagne.

« Il me suffirait de parler pour que le dénommé Max connaisse de nouveau les sévérités de la loi.

Mais vous ne parlerez pas, madame Bourlagne, Dominique et sa fille ne parleront pas. J'ai son sort entre mes mains, et si vous saviez l'extraordinaire soulagement que j'éprouve à me taire. »

Il écrasa le feu de sa cigarette entre ses doigts, prenant plaisir à se brûler sans frémir.

Sophie se mit à préparer le souper. La pluie fouettait les vitres, les lavait de haut en bas d'une eau abondante, toujours renouvelée par la cataracte ouverte des nuages. Une pluie lourde et chaude qui mettait des vapeurs sur le toit des maisons de Marsoui. Sophie fit de la lumière dans sa cuisine obscurcie par ce ciel de déluge. Elle allait et venait, surveillant son poêle où mijotait un chaudron de ragoût qui sentait bon la sauce brune de farine grillée, et mettant les assiettes sur la table de la petite salle à manger. Pichard devant la fenêtre lui tournait le dos.

« C'est prêt, monsieur Pichard.

— Quel temps de chien.

— J'ai dit que le souper est prêt.

— Oui, oui, j'ai compris.

— Eh bien, qu'attendez-vous ?

— Madame Bourlagne, pensez-vous qu'il soit à l'abri ? »

Elle ne répondit pas. Il soupira.

« Vous ne voulez pas croire que ce jeune homme m'est devenu sympathique. Vous ne voulez pas croire parce que dans votre piété de femme dévote vous vous croyez seule capable de vertu.

— Non !

— Pour vous je suis un homme sans honneur et sans principe; un homme auquel vous refusez tout sentiment humain. Ce n'est pas assez que je me taise sur le drame de la côte alors qu'un mot de ma part remettrait toute l'affaire d'actualité et entre les mains de la police. Mais qu'est-ce que je pourrais donc dire et faire pour vous convaincre de la sincérité de mes déclarations quand j'affirme que jamais, par moi, la gendarmerie royale saura directement ou indirectement que Max, le fugitif, protégé de Dominique Hunault est vivant ? »

Elle parut ébranlée.

« Mais vous, madame Bourlagne, Dominique et sa fille, moi, nous sommes tous quatre solidaires dans ce secret ! Oh, je sais; votre répugnance à me faire confiance est excusable après ce que j'ai fait. Mais la confiance que vous refusiez avec raison au douanier que j'étais, ne pourriez-vous pas l'accorder, un peu, au citoyen ordinaire que je suis devenu ? Je puis vous signer une déclaration attestant mon engagement formel et solennel de ne pas dévoiler à quiconque la miraculeuse aventure de Max, en vous autorisant à vous servir du document en public contre moi si je venais à manquer à ma parole. »

Son attitude, l'expression de son visage, sa voix, tout était de l'homme accablé, désolé du refus à le croire. Sophie lui tendit la main.

« Eh ! bien, oui, dit-elle, je vous crois, Roch Pichard. Je n'ai plus à douter de votre conversion que vous appuyez sur la dignité qui doit se trouver en tout homme.

— Je vous remercie. Et faites-le savoir à Dominique, j'en serais si heureux. »

Il se retourna et s'approcha de la fenêtre pour cacher la satisfaction de ses yeux. Il tenait Max, il tenait maintenant Sophie. Elle s'endormira ce soir heureuse de la sécurité assurée de l'ami de ses amis. Mais demain, à l'heure V qu'il avait marquée, il lui réservait un choc qui lui laissera la bouche ouverte. Elle l'avait traité de vaurien et de voyou méprisable, elle ira brailler son affront avec Sara sur le cadavre du jeune homme blond. Tous il les tenait, et de tous il se vengera demain. Cette fois la mort de Max sera certaine il ne reviendra pas d'entre les morts.

Le soir, la pluie cessa. Et vers neuf heures, comme Sophie se préparait à se retirer pour la nuit on frappa à la porte de la cuisine. Elle ouvrit.

« Ah, c'est vous, Dominique. Veuillez entrer, mon ami.

— Où est Pichard ?

— Dans sa chambre. Nous n'avons pas à le craindre. Il n'est plus le même homme.

— Vous croyez à sa transformation pour le mieux ?

— Longtemps j'ai hésité.

— Et maintenant, Sophie ?

— Il a su me convraincre à la sincérité de ses paroles.

— Que me conseillez-vous ?

— Ma foi en lui est récente, je ne puis encore l'affirmer avec force, cependant je crois que nous pourrions en faire un credo prudent.

— Après ce que vous m'avez raconté de Pichard

lors de votre dernière visite, je n'ai cessé de penser à ce qu'il a juré. J'ai tant besoin de croire aux meilleurs sentiments de Pichard. Pour Sara et pour Max, j'ai tant besoin de croire à cela. »

Dominique regarda Sophie avec des yeux qui la suppliait de le convaincre. Elle comprit qu'un mot de sa part en faveur de Pichard déciderait Dominique à imiter sa croyance pour lui. Elle comprit aussi que si elle le disait, ce mot, elle aurait toute la responsabilité du désastre qui surviendrait si Pichard l'avait trompée. Mais elle le revit dans la cuisine à l'heure du souper, repentant, malheureux du septicisme qui l'entourait. Elle l'avait vu les yeux humides devant le refus de croire à sa sincérité. Un homme ne pouvait à ce point jouer la comédie du regret. L'homme ne peut se ravaler volontairement dans l'hypocrisie et le mensonge. Il y a des déchéances que l'être humain n'accepte pas.

« Le chrétien doit croire à la conversion des pécheurs, dit-elle, où ce serait douter que le souffle de Dieu peut toucher les âmes coupables. Pichard doit avoir quelque part une mère qui prie pour lui, de là la grâce qui l'oblige à l'aveu de ses fautes.

— Pour Sara et pour Max, redit-il, j'ai tant besoin de croire, et je fais mienne la confiance que vous accordez à Roch Pichard.

— Le chrétien doit accepter que son semblable égaré puisse revenir dans la voie droite.

— Pichard qui a fait le mal se dresse maintenant comme un homme capable de faire le bien. Que Dieu me pardonne les soupçons que je garde contre lui malgré moi, le temps finira par les effacer.

L'HEURE V

Le lendemain, toute la nature était en beauté. Le créateur signait son œuvre dans le ciel clair et sur la mer où les vagues lentes s'irisaient de lumière. La visibilité avait une pureté de cristal, et très haut dans l'espace on pouvait suivre les moindres mouvements des mouettes et des goëlands qui ployaient et déployaient leurs ailes dans l'azur du large. Les rochers, aux pics vertigineux, lavés par la pluie de la veille, nets et propres dans tous les détails de leur colossale structure, dressaient sur la côte une des merveilles du monde.

Max et Sara se tenaient dans le soleil matinal devant la maison de Dominique où le jeune homme avait passé la nuit, sur l'assurance de Dominique qui, de retour du village, avait su faire partager à Sara et son mari l'optimisme de Sophie à l'endroit de Pichard.

La tête appuyée à l'épaule de son mari, Sara regardait la mer et le ciel.

— C'est un spectacle à désarmer tous les ennemis de l'humanité, dit-elle avec foi.

Il resserra l'étreinte de son bras qui entourait sa taille.

— On s'est battu, on s'est tué sous un ciel aussi glorieux.

— Ah ! Max, tu ne veux pas croire au retour possible de la bonté sur la terre ?

— On est mort par milliers alors que le soleil qui montait à l'horizon, comme aujourd'hui, annonçait une journée nouvelle et la continuation de la vie. Sur des immenses tranches de continents, la terre n'a bu que des agonies. Dans cette universelle boucherie qui n'épargnait personne, où trouver maintenant un coin pour un peu de pitié, un peu de bonté ?

— Ici, n'est-ce pas la paix, Max ? Et aussi loin que portent les yeux, n'est-ce pas toujours la paix ?

— Peut-être.

— Et partout où se pose la paix se posent aussi la charité et la bonté.

— Tes yeux, ma bien-aimée, regardent-ils du côté de Marsoui ?

Elle se serra contre lui.

— Tu le redoutes ?

— Et toi ?

— Sur le témoignage de Sophie, père nous a assuré de la conversion de Roch Pichard.

Il l'embrassa et garda sa bouche sur son front.

— Ma foi est ta foi, ma chérie. La paix qui nous entoure est propice à la bonté.

Son bras laissa doucement la taille de sa jeune femme.

— Où vas-tu ?

Il sourit.

— Où tu sais. J'ai quelques effets personnels dans la caverne, je les déménage à mon nouveau logis. Entrez à la maison, Madame, votre mari revient dans une heure.

Il s'éloigna.

« Max ! »

Il se retourna, grand, beau, jeune, du soleil dans les cheveux. Elle le regarda intensément; mais au lieu d'aller à lui, elle retraita. Et sur le seuil de la maison, plaçant ses deux mains sur sa bouche, elle lui jeta un baiser. Ses bras un moment restèrent étendus vers lui. Puis elle disparut à l'intérieur du logis.

L'âme et le coeur remplis de la vision de sa jeune femme sur le pas de la porte, Max reprit sa marche. Il suivit la lisière du bosquet, tourna à sa droite, contournant ainsi le bosquet qui, à cet endroit, offrait plus de facilité pour gagner l'ouverture du couloir de la caverne. Il allait s'engager sous les branches quand elles s'écartèrent, découvrant Pichard, souriant, une feuille entre les dents. Il était vêtu d'un pantalon bleu marin, d'un chandail léger de laine blanche et chaussé de souliers vernis. Sa toilettes contrastait avec les bottes ferrées de Max, son pantalon de grosse toile retenu à la taille par une double corde, et son torse nu.

Pichard sortit des broussailles. Max recula d'une dizaine de pieds. Les deux hommes se trouvaient sur la bande étroite de terrain au bout du bosquet.

« On dirait d'un champ clos, remarqua Pichard, mais je ne suis pas ici avec des intentions belliqueuses.

Sa main s'assura de son revolver dans la poche de son pantalon, et il sortit une boite de cigarettes.

— Tu fumes ?

— Merci.

— Si j'allume, lanceras-tu un caillou sur ma main qui tiendra l'allumette ?

— Non.

— C'était toi l'autre nuit.

— C'était moi.

— Tu aurais pu me tuer cette nuit-là, ta chance était belle, je ne me méfiais de rien; et par en arrière, une pierre sur la tête et de la falaise je tombais à la mer.

— Je ne suis pas un assassin.

— Cette nuit-là j'ai compris le sens de la vie. J'ai compris ce que je te devais, toi qui m'as sauvé de la mort à la crevasse du précipice. J'ai compris ce que cela signifiait vivre, et il s'est fait en moi un bouleversement d'idées contre lesquelles j'ai lutté. Mais j'ai dû céder devant la conception nouvelle des droits de l'homme qui assaillait mon cerveau. Je n'ai pas su expliquer ce qui se passait en moi. J'ai bafouillé devant Sophie Bourlagne en cherchant par des comparaisons à lui faire comprendre le changement qui me faisait un tout autre homme.

— Tu as réussi à convaincre Sophie Bourlagne de ton changement.

Pichard secoua la tête.

— Jusqu'à quel point l'ai-je convaincue ? je me le demande.

— Et cette conviction qui te fait confiance,

Sophie Bourlagne l'a fait partager à Dominique Hunault.

La figure de Pichard s'éclaira.

— Bien vrai ?

— Je ne mens pas.

— Je sais que je ne pourrais plus être ce que j'ai été, et la preuve, de la vérité de mes paroles, la voici :

Il montra le bosquet de sa main.

— Je connais ta cachette.

— Depuis quand ?

— Oh, cela importe peu. Je n'ai pas tiré et ne tirerai jamais avantage de ma découverte. Tu as assez payé la dette que tu pouvais devoir à la société. On ne tue pas deux fois un homme. Tu as échappé à la mort par ton courage, par ta force à te rattacher à la vie, cent fois tu as gagné ta liberté.

Liberté, ne plus être traqué, Max le voulait de toute son âme. Pouvoir sortir librement avec Sara, aller tous les deux sur la route sans cette horrible sensation d'être épié, suivi, menacé d'arrestation. Et cela pourrait se faire; sa mort officielle le mettait à l'abri de la vindicte des hommes. Ah! si Pichard disait vrai quand il affirmait ne plus lui vouloir aucun mal !

— Je comprends ce qui se passe en toi. reprit Pichard l'air sincèrement désolé, il t'est difficile de croire que je puis te vouloir quelque bien après l'acharnement que j'ai mis à te poursuivre. Mais enfin, me refuses-tu l'intelligence et la raison ? J'ai de l'admiration pour qui sait se défendre et tu as

su te défendre! Je suis capable, moi aussi, de reconnaissance et tu m'as sauvé la vie. Si j'avais voulu en finir avec toi, ma chance était là derrière ces broussailles. Je n'avais qu'à avertir la gendarmerie royale de ta cachette que je connaissais et tu étais pris. Est-ce que je l'ai fait ? Non! et je ne le ferai pas. En retour de ce que nous appellerons, disons un service, je ne te demandes pas de l'amitié, c'est impossible, mais au moins concède-moi la considération que tu accorderais à un étranger qui te donnerait un coup de main pour te sortir d'une position ennuyeuse.

Le ciel était clair, la mer majestueuse, tout était harmonie dans l'ordre parfait des lois de la nature. C'était pour Max comme un ordre de la création de faire confiance à son semblable. Il voulut croire en la sincérité de l'homme qui attendait la réponse à son plaidoyer.

« Je m'en voudrais d'être en reste de générosité avec toi, Pichard, tu connaissais ma cachette, tu pouvais me livrer à la police, et tu me laisses la liberté que m'assure mon acte de décès. Je puis vivre sous un nom d'emprunt sans risque d'être inquiété. Je te dois ce privilège par ton bon vouloir à taire l'aventure qui me veut vivant. Je suis ton obligé.

Pichard réussissait le point qu'il voulait gagner. Max croyait à ses paroles. Ce qui allait suivre sera pour lui la quintessence de la satisfaction à tous ses instincts bestiaux. Il lui fallait maintenant le nom de cet homme qui l'avait par deux fois lapidé sur la main et dont les coups l'avaient frappé dans son

orgueil et dans ses chairs. Il lui fallait le nom de cet homme qui lui avait pris l'amour de Sara.

— Notre rencontre est la dernière, dit-il, j'ai donné ma démission comme douanier et je pars de Marsoui. Nous ne nous verrons plus. Mais avant de te quitter, je voudrais, oh, je n'insiste pas, mais je voudrais savoir le nom de celui qui veut bien un peu se considérer mon obligé.

Max se revit signant son nom sur la feuille de papier que lui présentait Dominique, signant son nom devant Sara et Sophie qui l'avaient accepté sans surprise. Mais pouvait-il dire à Pichard qui il était sans demander avis aux témoins de l'acte de son mariage ?

Pichard vit son hésitation.

— Laisse, dit-il, indifférent, ton identité t'est personnelle. Je m'en veux de sembler vouloir te forcer à un secret que tu préfères garder. D'ailleurs ton nom est un simple détail pour moi. Quand je penserai à toi, et j'y penserai, je dirai: Max, le fugitif, un rude gaillard qui a cent fois gagné, je le répète, de vivre à sa guise la vie qu'il a achetée et payée de son courage.

Le jeune homme fixa Pichard d'un regard pénétrant. Puis, sans forfanterie, mais avec toute la dignité que lui commandait le respect de sa famille, il déclina son nom et ses tires :

— Max Von Shult, lieutenant de la Garde d'Elite de l'Allemagne. Trois ans sur les champs de bataille. Prisonnier en 1944, emmené dans un camp de concentration canadien. Evadé depuis cinq mois. De la jeunesse hitlérienne, j'ai cru à l'idéal de mes chefs

comme la jeunesse d'autres pays a cru à l'idéal de ses chefs. Trompé comme tant d'autres jeunes du monde, je suis maintenant de l'humanité qui supplie Dieu de rétablir la fraternité entre les peuples et les nations de la terre.

Pichard n'avait plus rien à apprendre. Il savait tout du nom et des titres de son rival maudit. Une sensation comme doivent en éprouver les démons qui viennent de faire tomber dix justes à l'enfer, s'empara de son être. Tous ses instincts de brute humaine nourrie de la littérature inspirée des bouges et de la prostitution, fleurirent sur sa face de crapule. Il était hideux avec ses yeux minces plissés de joie mauvaise et le rictus de ses lèvres humides de la bave de ses dents. Il n'avait de l'homme que l'apparence, il était la haine qui allait s'assouvir, la vengeance qui allait frapper. Ah! pourquoi faut-il que l'être humain connaisse parfois cette décadence du cerveau et de l'intelligence. La bestialité de Pichard faisait fuir son âme, il ne restait de lui que le bourreau. Dominique, Sara, Sophie goûteront à l'amertume de leur crédulité. Avec un art consommé qui dissimulait sa pensée, les uns après les autres, il les avait tous roulés. Max, le dernier, avait cru à ses paroles. On ne connaissait pas sa puissance d'action, on ne savait pas à quel point sa ténacité à soutenir un rôle était de fer. Mais on allait l'apprendre et le savoir.

— Boche! hein? fit-il dans un cri qui montait de toutes les fibres haineuses de son être. Garde d'Elite, hein ? Jeunesse hitlérienne saoulée de l'idéal de ses chefs ! . . . Je te dégrise, Max Von Shult !

Son révolver au poing, Pichard tira. La balle atteignit Max au creux de l'épaule, au haut du poumon gauche, son bras tomba inerte à son côté.

Il chancela, un filet de sang au coin de la bouche.

— On a accusé ma race de trahison, dit Max la voix souffrante, mais il y a de l'honneur chez nous... On a accusé ma race de cruauté, mais il y a de la pitié chez nous. Comme chez toutes les races de la terre, il y a de la pitié et de l'honneur chez nous.

Les paroles du blessé se mouillaient de sang. Il articula avec effort, sa main droite essuya machinalement la sueur de son front.

— J'ai voulu croire à ta parole... Tu jurais de ta sincérité... J'ai accepté ton serment... Tu me trahis et tu me tues . . . Devant Dieu qui va me juger... où est ton honneur, Roch Pichard . . .

Il fit quelques pas qui l'approchèrent en titubant de Pichard incapable de se mouvoir. Par Max Von Shult c'était tout un peuple dans ce qu'il a de bon et d'humain qui l'accusait de trahison et de déshonneur.

— Devant Dieu qui va me juger, redit Max, les yeux déjà vitreux, où est ton honneur . . . Roch Pichard ?

Il n'était plus qu'à deux pas de Pichard.

— Devant Dieu qui va me juger, redit-il avec effort, où est ta loyauté et ta franchise . . .

— Ah ! Que ton Dieu te juge et me damne ! cria Pichard, en tirant de nouveau.

La balle atteignit Max au coeur. Une souffrance indicible crispa ses traits, et il tomba, face au ciel plein de soleil, les bras en croix dans la lumière.

Ses yeux sans vie fixaient toujours Pichard. Que lui apportaient sa haine et sa vengeance assouvies ? Max était mort. Ses paupières maintenant mi-closes donnaient à sa figure, où toutes traces de souffrance disparaissaient, une expression de paix qui semblait confirmer le jugement de Dieu favorable à son âme.

Pichard remit machinalement son revolver dans sa poche.

— Tu l'as tué !

Pichard fit un geste comme pour se défendre. Sara était là, statue vivante de la douleur. Attirée par les coups de feu, elle était accourue, certaine de son malheur. Elle était là, droite, pâle, ses mains à demi cachées dans les plis de sa robe de laine brune. Le soleil derrière elle jetait l'ombre de son corps sur le corps du mort.

« Tu l'as tué !»

Ah! cette voix qui l'accusait. Pichard sentit un courant froid lui glacer les membres, figer son sang, pendant que son coeur affolé battait dans le vide pour refaire la circulation des artères qui se rétablit soudain gonflant les veines de son cou, de son front, martelant son cerveau. Réaction épouvantable qui le rendait à la réalité du moment. Son meurtre lui entra dans le coeur, dans l'esprit, le frappa de remords. Les yeux rendus fous par le réveil violent de sa conscience, il regarda la jeune femme dont l'ombre couvrait doucement le corps de Max.

— Qu'était cet homme pour toi, cria-t-il, effrayé d'entendre le son de sa voix. Ah! dis-le, Sara Hunault, qu'était cet homme pour toi!

— Mon mari.

— Son mari ! . . .

Il éclata de rire. Et à Dominique qui arrivait, attiré lui aussi par les coups de feu :

— Son mari ! Tu as compris Dominique ? . . . C'était son mari ! Ah ! Ah ! Ah ! . . Son mari, un Boche ! . . J'ai tué un Boche ! C'est à crever de rire et c'est le Boche qui crève ! . . Sa veuve mérite la Croix de Fer de la Germanie sous la botte du vainqueur ! Son mari ! . . . Son mari ! . . »

La voix de Dominique, quoique basse, résonna avec une ampleur et une netteté incroyable dans le calme du ciel. Elle semblait dépasser les montagnes et les pics vertigineux de la falaise, la mer et l'océan, et s'adresser à toute la terre.

— Enfin! je te découvre, Pichard. Sous les apparences d'un homme, tu es le monstre engendré par cinq années de propagande haineuse. Ta main qui vient de tuer était commandée par ton esprit souillé de haine, par ton âme souillée de haine, par ton coeur souillé de haine. A la face du monde, tu représentes le racisme meurtrier qui a soulevé les peuples en démarquant les races humaines à coup de glaive et de canon. Tu es plus qu'un monstre, Pichard, tu es le démon universel conçu par l'accouplement hideux de la haine et son comparse, le meurtre. Ta conscience a lutté contre cette formation scélérate que tu puisais dans les communiqués de la presse et des journaux vendus à cette idée de ravaler l'ennemi au rang des bêtes. Je ne plaide pas ici la cause d'une nation en particulier, je plaide la cause de l'humanité que tu as trahie en étouffant

volontairement ta conscience qui, pour chaque individu, demande et impose la dignité de nos actes. Volontairement, tu as voulu incarner le racisme dans ce qu'il a de plus bas et d'abject.

Il montra le corps de Max.

— Et le résultat est là.

Chaque parole de Dominique atteignait Pichard au cerveau et confirmait ses accusations. Oui, c'était vrai tout ce que le pêcheur lui disait. Et cette vérité qui l'écartelait mettait à nu toutes ses facultés. Il avait haï Max Von Shult avant de savoir son nom. Il l'avait poursuivi et traqué parce que son instinct l'avertissait qu'il était la proie à l'assouvissement de sa haine exaltée par cinq années de propagande éhontée dont les extravagances auraient dû lui être un contre-poison. Son amour pour Sara avait été le fouet qui frappait sa chair et activait sa vengeance contre un rival qu'il incorporait maintenant à toute la race d'un pays exécré. Le pays exécré était vaincu, écrasé, et celui qui en représentait l'âme détestée était là, mort à ses pieds.

Pichard se ramassa pour sauter sur sa victime, mais deux mots s'interposèrent entre lui et le cadavre: Le mari. Il était le mari de Sara. Poursuivi par ces deux mots qui se collaient à lui, Pichard descendit en titubant le chemin pierreux. Arrivé à la grande route de la péninsule, il prit sa motocyclette et partit comme un bolide dans la direction de Marsoui.

L'HEURE SANS ESPOIR

Sale de terre et de sueur, hagard, les cheveux défaits, Pichard se tenait debout devant Sophie Bourlagne.

— Je vous ai tout dit, tout raconté. Ah ! dites quelque chose, mère Bourlagne ! Dites quelque chose ! Ce n'est pas vrai qu'il était son mari !

— Oui, c'est vrai.

— Menteuse! Vous ne savez pas le nom du fugitif, protégé de Dominique! Vous ne savez pas son nom !

— J'ai signé comme témoin l'acte de mariage de Max Von Shult et de Sara Hunault. Un acte civil passé dans la maison de Dominique en la nuit du 22 août.

— Elle était à lui de son vivant. Elle lui restera attachée après sa mort, fit Pichard, l'air hébêté. Elle est perdue pour moi.

— Comme vous avez su mentir, Roch Pichard. Vous n'êtes que mensonge ! Une seule chose est véridique en vous, irréfutable : c'est votre crime.

— Dénoncez-moi! Faites-moi arrêter! Je serai pendu !

— Non. Vivez, ce sera votre châtiment.

Pichard passa le reste de la journée à errer au hasard. Le soir le trouva là où il avait tué. Un tertre de terre rocailleuse, soigneusement protégé de larges pierres, s'élevait où Max était tombé. Sur la croix faite de deux planchettes de bois brut, il put lire écrit en noir de l'écriture ferme de Dominique : MAX VON SHULT, 28 ANS.

Et pour Pichard, Max repoussait facilement la terre rocailleuse qui le recouvrait, il éloignait les pierres, il était debout, grand et svelte, beau de force et de jeunesse. Pichard voulait fuir, courir, et il s'éloigna d'un pas lourd, traînant, ployant sous le poids de son crime.

Le spectre de sa victime était à ses côtés et le guidait, le poussant jusqu'à la falaise où, avec Dominique, il avait été témoin de la chasse à l'homme sur la mer.

Un éclat de rire dément se mêla au bruit des vagues.

— Il était son mari ! J'ai tué un Boche et le Boche me tue !

Le lendemain on trouva le corps de Pichard sur la grève, une balle dans la tête, la main refermée, comme soudée sur la crosse de son revolver.

LA VIE CONTINUE

La mer étincelle à l'infini sous le ciel de nouveau printanier. La falaise et les pics vertigineux de la côte Gaspésienne se découpant avec une netteté de sculpture dans la clarté incomparable de la péninsule. Dominique est debout dans sa barque. A ses pieds, des provisions, quelques ballots de vêtements. Sara est assise en avant de l'embarcation. Elle entr'ouvre sa mante de grosse étoffe grise et se penche sur l'enfant qu'un rayon de soleil éclaire dans ses bras.

« L'enfant qu'il a rêvé . . . Le fils qui a mes yeux et aurait regardé ses yeux.»

Dominique a mis le moteur de l'hélice en marche. La barque s'éloigne. Une fumée monte entre les rochers. Avant de partir, Dominique a mis le feu à sa maison. Personne n'osera suivre le chemin pierreux. Et le gémissement du vent, quand la tempête soufflera dans le couloir de la caverne, éloignera tout être humain de la fosse où Max repose dans la paix de Dieu.

Sara serre son fils, et la chaleur du petit corps réchauffe son cœur où vivra à jamais le souvenir de l'homme qu'elle a tant aimé. Il était beau, jeune et bon. Et cette beauté, cette jeunesse, cette bonté restent en elle. Max ne l'a pas quittée. Elle lui sourit, et le sourire de la jeune femme, qui s'adresse à la

fois au père et à son enfant couché dans ses bras, a un reflet de résignation qui apaise les souffrances de son malheur.

La barque de Dominique file le long de la côte vers le haut du golfe. Où vont-ils? Bien loin, là où la terre est plus fertile, là où c'est encore la Gaspésie. Dominique a quelques économies, avec sa fille et son enfant ils vivront de la terre. Max voulait rester en terre canadienne, il y restera par son fils .

Dans sa maison de Marsoui, Sophie, la femme aux traits rudes, au profil masculin, n'essuie pas les larmes qui tombent sur ses mains noueuses croisées sous son menton. Elle, le suivra le chemin pierreux. Une fois l'an elle ira prier sur les restes mortels du jeune Allemand. Son âme de Gaspésienne ne divise pas les races qui partagent sa foi: religion de charité et de pardon qui parle d'amour et de fraternité. Croix du Christ sur le monde en détresse; croix de réconciliation qui apportera à l'humanité la paix tant désirée des peuples et des nations.

Sophie s'approcha de la fenêtre, et dans ses yeux fixés sur la mer, passe l'espoir de revoir ses amis un jour.

Sur la table de la cuisine, de gros pains dorés et chauds répandent un parfum de froment, Vie des blés, vies humaines. Les tiges qui poussent mûrissent les épis, mais quand la guerre est finie, la guerre tue encore.

Max Von Shult, vingt-huit ans. C'est marqué sur une croix de bois brut que le jour éclaire, et que la nuit couvre de son ombre.

— FIN —

Collection

PRENDS ET LIS

1 — Esdras du Terroir — **Un jeune millionnaire et son projet**

2 — Geneviève de Francheville — **Sous l'avalanche.**

3 — Adolphe Brassard - **Racisme meurtrier.**

CR 4.10.57

PS 9453 R37R3

Brassard, Adolphe
Racisme meurtrier

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 08 01 03 003 1